PREMIÈRE ANNÉE. NUMÉRO 1. MAI 1887.

L'AUTONOMIE INDIVIDUELLE

REVUE MENSUELLE

des idées anarchistes

AVIS

—

Les personnes auxquelles nous expédions ce 1er numéro sont prévenues que si, le 8 mai, elles ne nous l'ont pas retourné, elles seront considérées comme abonnées.

—

Nous ferons l'échange avec n'importe quelle publication qui nous fera le service.

—

N. B. — Nous déclarons chacun de nos collaborateurs responsable de ses idées personnelles.

LA RÉDACTION.

tisfaction de soi-même et que de ce fait, le seul principe d'organisation sociale qui répond réellement aux besoins de chacun est : l'*autonomie individuelle* dans l'association et dans le groupement autonome.

Ensemble, nous dirons encore la détestable condition que fait aux gueux le régime capitaliste et gouvernemental et, n'obéissant qu'à notre haine profonde de l'autorité sous toutes ses formes, nous *cognerons* également sur toutes les institutions et sur tous les systèmes. Persuadés que la révolution sociale ne s'obtiendra qu'à ce prix de toutes nos forces nous troublerons, nous troublerons...

Bien à vous,

JEAN-BAPTISTE LOUICHE.

Nous remercions l'*Insurgé*, le *Cri du Peuple*, la *Révolution Cosmopolite*, le *Gard Socialiste*, le *Révolté*, d'avoir eu la gracieuseté d'annoncer notre publication.

ouvrier mécanicien

L'INDIVIDUALISME

—

Le respect de l'autorité décline à mesure que croît le respect du droit de l'individu.
E. CAZELLES.

—

Communisme et Individualisme

Le communisme, c'est l'antithèse de l'anarchie. L'individualisme en est, au contraire, le corollaire, la quintessence, si je puis m'exprimer ainsi ; voilà ce que j'entreprends de démontrer dans une série d'articles successifs.

Comment se fait-il que le communisme, ce système social autoritaire, incompatible avec les mœurs libertaires et l'esprit de progrès dont nous sommes enveloppés de toutes parts, comment se fait-il, dis-je, que, depuis quelques années, ce mot se trouve accouplé avec celui d'anarchie, pour la plus grande joie des rétheurs et des politiciens de toutes nuances ? Eh ! parbleu, par malentendu.

Il s'agit donc de savoir ce qu'est, en somme, le communisme, cette utopie qui aurait dû être depuis longtemps écrasée sous la chûte des impuissants sentimentalistes de 48 et de 71.

Le communisme, dans son effet le moins despotique, c'est

une société régie par la loi de majorité, ou plutôt, c'est une vaste machine dont chaque individu est un rouage spécial, solidarisé, relié aux autres rouages ou individus, et qui doit agir et fonctionner non pour lui, mais pour la bonne marche de la machine ou de la société, ou de la majorité.

C'est l'anihilation complète de l'individu. C'est le despotisme égalitaire de Minos, Licurgue, Platon et Cabet.

Du reste, nous l'avons vu par les proclamations des *Egaux* babouvistes, ces sectaires qui voulaient, dans leur rage du bonheur commun et égalitaire, ne rien laisser subsister de tout ce qui fait la joie, le plaisir de l'homme du XIXe siècle : l'art, la science, la littérature et le luxe.

Et Cabet ne rêvait-il pas pour ses Icariens une cuisine, un ameublement, un habillement et des divertissements décrétés par l'Etat?

Je sais bien que les anarchistes s'éloignent beaucoup de ces théories gouvernementales, mais enfin, puisqu'ils se parent de l'étiquette, fatalement, il faut qu'ils en subissent l'influence; et... c'est ce qui arrive. Je vais le prouver en ne citant qu'un fait, mais qui a, pour ceux qui savent observer, une réelle importance.

Les journaux anarchistes n'admettent pas que les auteurs d'articles signent. Pourquoi? Ah! oui, pourquoi cet anonymat, cette absorption de l'individu dans la masse? Ce qui fait l'homme, ce n'est pas seulement sa structure corporelle, c'est, et c'est surtout, les idées, la force, les mouvements, le savoir-faire qu'il apporte avec lui. Eh bien! ces idées, cette force, ces mouvements, ce savoir-faire, il faut qu'il les manifeste avec la conscience de son individualité, puisque cela en fait partie intégrante; c'est ce qui distingue l'individu autonome du rouage mécanique. Sachez-le, le poète, l'artiste, le savant, le penseur, l'ouvrier habile qui font un chef-d'œuvre ont *besoin* d'être certains que la foule, qui s'extasie devant l'ouvrage que leur génie a exécuté, sache que ce sont eux, Pierre, Paul ou Jacques, qui ont rimé, buriné, trouvé, inventé, fabriqué cette œuvre. C'est de la vanité, me direz-vous? Je le veux bien, mais cette vanité est naturelle et peut contribuer à notre bien-être.

Donc, l'anonymat communiste, au point de vue social et naturel, est contraire à la liberté et à la nature. Les anarchistes ne sont donc pas logiques en s'en faisant les propagateurs.

Ceci dit, je reprends ma thèse : le communisme ne pouvant se concevoir que comme une agglomération d'hommes dont l'intérêt commun passera toujours avant l'intérêt d'un

Il n'y aura pas, il ne pourra pas y avoir de violences exercées contre les personnes, la violence n'existant que là où il y a oppression. Du reste, *si le mouvement libertaire, qui nous mène à l'autonomie individuelle, détruira tous les pouvoirs politiques et sociaux, le pouvoir moral n'aura pas le même sort, et il est certain qu'il prendra une extension qu'il n'a jamais eu jusqu'à présent* (1).

Si l'on m'objecte que les chemins de fer, les postes, télégraphes, etc., etc., ne peuvent fonctionner dans l'individualisme, je réponds : si, l'organisation s'en fera comme pour toutes les branches de la production, par l'*association des intérêts*.

Je conclus en me résumant : le communisme étant, de son essence même, autoritaire, les anarchistes doivent rejeter cette conception, dernier râle du socialisme utopique ; qu'ils soient et se proclament hautement individualistes, alors là, mais là seulement, ils seront logiques.

L'individualisme, il n'y a que les ignorants, les imbéciles ou les fanatiques qui peuvent se faire les adversaires de cette garantie du progrès, de l'art et de la science dans l'avenir.

En effet, même les royalistes sincères sont intéressés au triomphe de l'anarchie, car ils pourraient se grouper et former une petite royauté, et du moment qu'ils respecteraient les droits des autres individus, il n'y aurait aucune raison pour ne pas respecter les leurs.

Si l'on veut s'interposer on fait le rôle de gouvernant. Méfiez-vous, camarades, détruisez vos préjugés autoritaires, après la Révolution : liberté, liberté pour tous, et, au nom de cette liberté, ne l'imposons pas aux malheureux qni se refuseraient à en user. Usons-en, nous. Voilà l'individualisme, voilà l'anarchie.

Cette théorie ayant besoin d'être développée plus amplement, cela fera le sujet d'un second article intitulé : *Fédération ou autorité*.

G. Deherme.

---

(1) Dans un de mes articles suivants j'expliquerai ce que j'entends par *pouvoir moral*.

COMMUNISTES ET INDIVIDUALISTES

Certains camarades se disent communistes, d'autres individualistes. Le *Révolté* dit que la Société future sera communiste. L'*Autonomie* dit que l'Individualisme est le salut de la Révolution. Je crois qu'ils se trompent tous deux et que par une illusion fréquente ils voient la Société future telle qu'ils voudraient la voir. C'est un restant du socialisme chimérique des précurseurs de l'anarchie. La raison ne s'accomode pas de chimères. Etant donné le développement toujours croissant des besoins, il devient de plus en plus impossible à l'homme de suffire individuellement à toutes les exigences de la vie. D'un autre côté, le développement de l'intelligence, la soif d'indépendance que nous ressentons ne nous permettent pas de vivre dans une société étroitement communiste. Il est donc à supposer que la Société future sera communiste dans la vie matérielle et individualiste au point de vue intellectuel, mais ceci n'est qu'une hypothèse. Il nous est impossible de prévoir ce que l'avenir nous réserve et il faut manquer de logique pour se dire d'une façon absolue communiste ou individualiste.

Je crois qu'au fond l'anarchie n'a rien à voir là-dedans. L'anarchie n'est pas un idéal social, c'est bien plutôt un moyen d'action. Un anarchiste, comme le dit si bien Théodore de Banville, c'est l'individu qui ne veut être ni dirigeant ni dirigé. La société actuelle ne nous permet pas de vivre, ainsi nous cherchons à la détruire. Quand nous aurons abattu l'autorité, la nouvelle société s'organisera d'elle-même mieux qu'aucun théoricien ne pourrait le faire.

HENRI RIOCREUX. X

Commandant au 98e de ligne

Nota. — Quand la série de mes articles sur l'Individualisme aura été entièrement publiée, je répondrai dans un article spécial à toutes les objections qui pourront m'être posées dans le cours de la publication de ce travail.

G. D.

---

et Chef d'Etat Major de la place de Paris en 1918

UN CONGRÈS NÉCESSAIRE

Autant que j'en puis juger, à Londres, par la lecture des journaux socialistes français, l'avant-garde du prolétariat parisien se préoccupe beaucoup, depuis quelques semaines, de l'attitude que doit et que devra observer le parti révolutionnaire. en prévision et dans le cas d'une guerre internationale.

Que faire pour empêcher d'éclater le conflit dont nous sommes menacés et qui, de l'avis de tous, barrerait pour longtemps la route au progrès social? Que faire, si nos efforts ne parviennent pas à couper court aux velléités belliqueuses des carnassiers gouvernementaux?

Telle est la double question qu'on se pose en ce moment au camp de la Sociale, un peu tard, avouons le; à temps encore, nous l'espérons.

Question — hâtons-nous de le dire — résolue, hélas! de façons diverses, selon le tempérament de chaque militant, le degré de patriotisme ou de cosmopolitisme qui l'anime, et les idées générales du groupement auquel il appartient!

Tandis que les uns, se bornant à la protestation préalable, à l'affirmation solennelle de l'union des peuples et des races, estiment qu'il est du devoir des déshérités de France de se résigner à faire le coup de feu contre leurs frères d'outre-Vosges, afin d'empêcher, disent-ils, l'écrasement de la République et de sauvegarder le peu de libertés dont nous jouissons, les autres, considérant que les miséreux d'en deça du Rhin n'ont rien à gagner à la conservation de cette République d'étiquette, et qu'il importe avant tout de ne point déroger aux principes internationalistes en se prêtant aux combinaisons sanguinaires des classes dominantes. les autres, dis-je, prétendent hautement que la logique et la conscience commandant aux militants socialistes de dresser, au premier coup de canon, des deux côtés de la frontière, le drapeau de l'insurrection.

Je m'abstiendrai d'exprimer, dans ce journal mes sentiments personnels sur la matière; je les ai, d'ailleurs, suffisamment fait connaître dans maints articles, ainsi que dans une brochure publiée, il y a trois ans, à Bruxelles, pour qu'on ne puisse m'accuser d'indécision, de prudence ou de tergiversation.

LA DÉCADENCE BOURGEOISE

PREMIÈRE PARTIE

Période progressive (1792-1830)

II

(*Suite*)

Après ce coup d'Etat la bourgeoisie ôta tout à fait son masque. Le 9 Thermidor, qui avait été fait, avec le consentement et l'aide du peuple, contre le despotisme de Robespierre, consolida les bases du despotisme ploutocratique.

Si la bourgeoisie s'enrichit et se constitue en classe dirigeante, le peuple, lui, meurt de faim. Le *Maximum*, qui avait un peu enrayé l'agiotage des accapareurs, est aboli par ceux-ci devenus les maîtres tout-puissants.

« Paris, au printemps de l'an III, offrait un triste con-
« traste entre l'opulence de quelques-uns et la misère du
« plus grand nombre. Les agioteurs et les spéculateurs,
« qui faisaient fortune par le jeu sur les assignats ou par
« les fournitures aux armées, étalaient un luxe dont l'aspect
« augmentait encore l'irritation des classes pauvres. Le 27
« Ventôse, une grande foule vint demander du pain à la
« Convention. » (1) G. D. (*à suivre.*)

(1) H. Martin. —*Histoire de la Révolution française.*

PETITE CORRESPONDANCE

J. D., Bourges. — Nous n'avons ni brochures, ni manifestes. Regrets.

A., Le Hâvre. — C., Londres. — F., Saint-Etienne. — J.D., Bourges. — F., Amiens. — B., Alais. — Reçu mandats. Merci.

Souscription permanente en faveur de « l'Autonomie individuelle »

Un exclu du Communisme	. . . . 1 fr.	00
Ch. Fix	 0	65
Une partie de bouchon entre autonomistes	 2	00
Une roue de derrière	 5	00
Granier	 3	00
Un excédent d'écot, Impasse Touzet	 0	30
Pennelier	 0	20
Un attrape-science de l'anarchie	 0	55

GRANIER, Imprimeur-Gérant, 17, rue de l'Échiquier, Paris.

Mais je me permettrai d'indiquer, ou plutôt d'appuyer ici un mode de solution, qui est venu à la pensée des membres de l'*Union des socialistes pour l'action révolutionnaire*, et qui fait l'objet d'une circulaire adressée par eux à tous les groupes communistes de France et de l'étranger.

— « Ne seriez-vous pas, demandent nos camarades, disposés à vous faire représenter à un Congrès international que nous allons organiser, où l'on traitera ces questions. »

« 1° Des moyens à employer pour empêcher la guerre. »

« 2° De l'attitude des socialistes, si l'on passe outre à leurs protestations ? »

Voilà, selon moi, un projet qui doit réunir les suffrages de tous les convaincus. Ses auteurs, avec un sens exact de la situation, ont mit le doigt sur le traitement préventif du redoutable mal qui guette une partie de l'Europe, et peut-être — cela dépendra des résolutions du Congrès — sur le moyen de tirer parti du fléau, si, malgré notre énergique intervention, il vient à se déclarer !

Qui, en effet, dans nos rangs, ne se rallierait à cette motion rationnelle et féconde ? A l'heure ou la sécurité de deux peuples — et, sans doute, de plusieurs autres aussi — est fortement compromise ; à l'heure où une situation économique intenable accule les hommes d'Etat pris d'effroi à l'extermination des mécontents ; à l'heure où, plutôt que de donner du pain aux affamés de l'ordre capitaliste, on les pousse à s'entre-décimer par le plomb, quelle est la voix qui s'élèverait, parmi nous, pour déclarer inopportune ou inutile la convocation de ce Congrès des Nations ?

Délibérer, prendre des décisions au sein des groupes, voire dans des réunions publiques, est bien ; mais planter carrément la question, à la face de l'Europe financière et dirigeante, dans de retentissantes assises internationales, sera mieux.

Je dirai plus : nous devons aux idées d'émancipation sociale que nous défendons, nous devons à la gloire et au salut de la Révolution dont nous nous sommes faits les soldats, d'offrir au Monde, à l'Histoire, à l'Avenir ce spectacle grandiose : les prolétaires de tous pays se réunissant, au moment où l'on se dispose à les broyer les uns contre les autres, afin d'affirmer leur solidarité, leur communauté de sentiments, d'intérêts et d'aspirations, et de prendre les mesures nécessaires pour rendre impossible

le choc anti-fraternel qu'au mépris des lois de l'humanité, trament leurs potentats!

Et qui sait? Des grandes assemblées populaires jaillissent parfois des éclairs imprévus. Qui peut affirmer que, de ce meeting universel, ne s'échappera pas l'idée révélatrice, le mot d'ordre décisif, l'étincelle suprême?

LUCIEN PEMJEAN.

La décadence bourgeoise

PREMIÈRE PARTIE

PÉRIODE PROGRESSIVE (1792-1830) (1)

I

La Révolution ne fut que la consécration de la prépondérance bourgeoise qui s'était manifestée bien avant cette époque. En effet, « si la terre restait toujours aux mains des nobles, les *capitaux*, la grande puissance des temps modernes, commencent à s'amasser dans celles des négociants. De 1515 à 1568, il y eut plus d'or en France, dit Bodin, qu'on n'eut pu en recueillir auparavant en deux cents ans. » Les bourgeois « deviennent les maîtres de l'argent (2). »

Lorsque la Convention proclama la République, la situation politique qu'avaient laissée nos *grands* rois, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, était détestable. En quelques semaines, elle rétablit la grandeur française : à l'extérieur, par ses armées de volontaires; à l'intérieur, par ses proclamations, ses décrets, qui semblaient vouloir établir l'égalité politique et économique des citoyens. Voilà la poussée que fit faire les deux journées révolutionnaires des 10 août et 2 septembre 1792. Qui sait ce qui serait advenu si les conventionnels avaient conservé l'énergie dont ils s'étaient montrés prodigues au début de leur pouvoir? Mais non, comme tout homme, ou agglomération d'hommes, dans les mains desquelles on met un pouvoir quelconque, la « pourriture d'assemblée » s'était emparée d'eux, et ceux-là même qui n'ont pas assez d'éloges

(1) Dans notre travail, nous ne parlerons que de la bourgeoisie française pour simplifier la question, quoiqu'en réalité le pouvoir mercantil soit international.

(2) V. Duruy, *Histoire des temps modernes.*

pour eux ne sont-ils pas contraints d'avouer qu'à plusieurs reprises les faubourgs durent aller les trouver en armes pour les empêcher de faiblir, de trahir même.

Quoi qu'il en soit, le peuple, qui avait versé son sang pour placer le tiers-état au pouvoir, était peu à peu éliminé de la discussion des affaires publiques; voici, du reste, ce qu'en pensait un de nos publicistes les plus éminents, M. Maurice La Châtre : « Mais, hélas! si admirable que fût cette victoire sur la royauté, elle ne put affermir la souveraineté du peuple; une nouvelle caste, la bourgeoisie, chercha à se rendre maîtresse du terrain et entrava la marche de la Révolution. Bientôt la Convention, travaillée par les meneurs, et déjà scindée en deux factions, celle des Girondins et celle des Jacobins, devint le théâtre de scènes violentes; une foule d'hommes corrompus et avides transformèrent l'Assemblée nationale en une sorte d'arène, et poussèrent la France dans les abîmes de l'anarchie (1). »

Dans cette lutte de mesquines ambitions qui s'étaient déclarées entre les deux plus importants groupes de la Convention, les Montagnards l'emportèrent d'abord; ils font décréter l'installation d'un tribunal criminel chargé de poursuivre toutes les entreprises réactionnaires; ils font adopter une loi pour l'établissement d'un Comité de Salut public composé de neuf membres dont les attributions consistaient à surveiller et à diriger l'action du pouvoir exécutif s'amollissant de plus en plus. Les Girondins, qui ne peuvent empêcher le vote de ces mesures, cherchent à discréditer Robespierre, Saint-Just, Marat; ce dernier est même décrété d'accusation, mais le tribunal l'acquitte et le peuple le ramène en triomphe.

Peu après, les Girondins obtiennent, en revanche, un décret nommant une commission extraordinaire pour examiner les arrêtés pris par la Commune; c'était la suspecter.

Jusqu'à la chûte des Girondins, ce ne fut que tiraillements, luttes stériles, parce qu'elles n'avaient pour but que la satisfaction d'inavouables ambitions.

Ces querelles de parti n'intéressaient aucunement le peuple qui, naturellement, en était exclu. « Nos patriotiques assemblées de la Législative, de la Convention (Montagnards, Girondins, n'importe, sans distinction de parti) appartenaient entièrement à la classe bourgeoise (2). » Armonville, cardeur de laine, était le seul ouvrier conventionnel.

---

(1) Il est probable que La Châtre entend ici par anarchie la définition qu'en donnent la généralité des dictionnaires.

(2) Michelet, *La Révolution française.*

Quoique cela puisse paraître un paradoxe, nous croyons que cette course à la dictature partait d'une idée généreuse : les hommes politiques d'alors, comme de toutes les époques, avaient chacun la conviction qu'eux seuls pouvaient faire le bonheur de la France et, peut-être même, de l'humanité, en déniant toutefois à celle-ci la capacité et le droit de se sauver elle même. On avouera que le préjugé monstrueux qu'ont les masses de se donner toujours des maitres — préjugé soigneusement entretenu par tous les dirigeants — est peu propre à désabuser les *sauveurs de peuple.*

Seuls, quelques Cordeliers, Girondins, et les Hébertistes, restèrent toujours mêlés au peuple ; ils furent aussi les seuls qui auraient pu mener la Révolution à bonne fin (1). « Pour mieux rendre le peuple libre, ils le soumettaient à l'individu. » Parmi eux, Fauchet prêchait au Palais-Royal l'utilité de « fonder la société humaine sur le devoir de donner à chacun de ses membres la suffisante vie. » Son journal, la *Bouche de fer*, se faisait le propagateur des doctrines socialistes et agraires. Le baron Clootz, dans sa constitution, disait : « Les hommes seront ce qu'ils doivent être quand chacun pourra dire : le monde est ma patrie, le monde est à moi. Alors plus d'émigrants. La nature est une, la société est une. » Marat s'écriait : « Quand un homme manque de tout, il a le droit d'arracher à un autre le superflu dont il regorge. » C'est entre ces hommes — Girondins, Hébertistes et Cordeliers — aux vues larges et originales, et les nullités jacobines, à la philosophie sentimentale et au sectarisme autoritaire implacable et sanguinaire, que la lutte s'engageait.

Ce fut d'abord les principaux meneurs girondins qui succombèrent ; le 2 juin 1793 ils furent décrétés d'accusation. Robespierre et ses satellites s'emparèrent alors presqu'entièrement du pouvoir, l'autoritarisme en fut plus effréné et la liberté se noya dans le sang des adversaires du dictateur.

Pourtant, s'apercevant que les proclamations et les lois de a Convention ne lui donnaient ni la nourriture du corps — e pain, ni la nourriture intellectuelle — la liberté, le peuple écoutait de plus en plus les Hébertistes lui exposant les théories socialistes du girondin Fauchet. Ceux-ci devinrent donc une force que Robespierre, en bon despote, ménagea, pour mieux l'écraser ensuite.

---

(1) Nous entendons par là que son véritable but n'aurait pas dû être seulement l'émancipation d'une caste, mais de tous les êtres humains. S'il en avait été ainsi, nous ne serions pas au-ourd'hui contraints de constater la décadence bourgeoise.

: L'autocratie de la Convention devenait de plus en plus intolérable, à tel point que Camille Desmoulins, qui avait toujours été le chien couchant du député d'Arras, écrivait dans le nº 4 du *Vieux Cordelier* : « On reconnait que l'état présent n'est pas celui de la liberté ; mais on nous dit de prendre patience ; que nous serons libres un jour. Pense-t-on que la liberté, comme l'enfance, ait besoin de passer par les cris et les pleurs pour arriver à l'âge mûr? La liberté n'a ni vieillesse ni enfance. La liberté n'est pas une actrice de l'Opéra promenée avec un bonnet rouge ; la liberté, c'est le bonheur, c'est la raison, c'est l'égalité, c'est la justice, c'est la déclaration des droits de l'homme !... — Voulez-vous que je la reconnaisse? que je tombe à ses pieds? que je donne tout mon sang pour elle? — Ouvrez les prisons à ces deux cent mille citoyens que vous appelez *suspects ;* car dans la Déclaration des droits de l'homme, il n'y a point de maisons de suspicions ; il n'y a que des maisons d'arrêt; il n'y a point de gens suspects; il n'y a que des prévenus de délits fixés par la loi. » Et il conclut par une tirade à la Jean-Jacques : « O mon cher Robespierre, ô mon vieux camarade de collège, souviens-toi de ces leçons de l'histoire et de la philosophie : que l'amour est plus fort, plus durable que la crainte! »

(A suivre) G. D.

Petite Correspondance

A. A., à Rouen. — Marat était de 1792, nous, nous sommes de 1887.

*
* *

Souscription permanente en faveur de l'Autonomie individuelle:

Liste remise par le	compagnon	Thomas . . .	0.70
—	—	Deherme. . .	5 »
—	—	Schaeffer. . .	5 »
—	—	Arnaud . . .	5.05
—	—	Deymond . .	4.35
—	—	Depombs . .	1.10

Dans chacun de nos numéros nous ferons une bibliographie des ouvrages dont il nous aura été remis un exemplaire.

*
* *

Nos dépositaires sont prévenus que nous leur ferons une remise de 25 0/0 et que nous n'expédierons que contre mandat.

L'imprimeur-gérant : LUCAS, 21, rue Visconti.

ouvrier ciseleur) — Lucas a tiré un
coup de revolver sur Rouillon

PREMIÈRE ANNÉE. N° 2. JUIN

L'AUTONOMIE INDIVIDUELLE

REVUE MENSUELLE DES IDÉES ANARCHISTES

SOMMAIRE :

LE NUMÉRO : **10** cent.

ABONNEMENTS :

6 mois, 1 fr. 25. — 1 an, 2.50. — Extérieur, le port en sus.

Pour tout ce qui concerne le journal, écrire au compagnon Charles SCHÆFFER, 11, rue des Boulets.

rades, et vous abandonnerez bien vite vos injustes préventions.

Au lieu d'écrire prétentieusement de lourds articles dans un journal fermé, au lieu de discuter entre vous dans un groupe plus fermé encore, mêlez-vous un peu plus à la lutte, faites un peu plus de propagande active et vous jugerez mieux les choses parce que vous les verrez mieux.

La propagande des jeunes n'est exempte de quelques exagérations de langage, je le reconnais ; des attaques puériles et inutiles contre quelques personnalités peuvent permettre « aux détraqués et aux malintentionnés de mettre « sur le dos des idées anarchistes des actes et des théories « qui en sont la négation, » c'est bien possible ; mais pourquoi ne quittez vous pas votre Olympe et ne venez-vous pas développer les vraies théories et affirmer les vrais actes ?

Mais il est plus commode de critiquer et plus doux encore de ne rien faire.

Pendant que vous chantez la romance de Galathée, les jeunes s'agitent et travaillent, comme ils savent.

Si vous les fréquentiez un peu plus, vous verriez avec quelle cordialité ils accueillent tout anarchiste sérieux (?) qui vient sans morgue avec eux, vous verriez avec quelle bonne volonté ils s'efforcent de ne pas le gêner, avec quel dévouement ils lui prêtent leur concours.

Ils ne veulent pas par exemple s'éffacer complètement devant lui, ni se laisser absorber et ils ont bougrement raison. Pas de fêtiche ! pas de dogme ! et surtout pas de grands prêtres !

Oseriez-vous le leur reprocher ?

S'il y eut quelques gamineries de commises à la réunion du théâtre du Château d'Eau, je ne crains pas d'affirmer qu'elles eussent été évitées si quelqu'un eût été là, en qui les jeunes eussent eu confiance, pour combattre les radicaux par la parole.

Pourquoi personne de vous n'y était il ?

En résumé, à part le Meeting de la Boule Noire, où jeunes et vieux ont donné avec ensemble, toute la propagande a été faite par les jeunes et ceux qui les aiment.

Qui a créé la Ligue des anti-patriotes et en a propagé les principes ? *Les Jeunes.*

Quels sont les membres les plus actifs des anti-propriétaires ? *Les Jeunes.*

Qui a prêté aux cosmopolites un concours dévoué ? *Les Jeunes.*

Qui a suivi et soutenu la campagne contre les bureaux de placement ? *Les Jeunes.*

Qui a gêné les radicaux dans leurs tentatives de propagande au Cirque d'Été, au Château d'Eau et au Gymnase Chrismans ? *Les Jeunes.*

Qui profite de la période électorale pour faire de la propagande ? *Les Jeunes et leurs amis.*

Et vous, leurs détracteurs, qu'avez vous fait pendant qu'ils se multipliaient ainsi ? RIEN.

VIVENT LES GOSSES !

A. TENNEVIN.

ANNIVERSAIRE

Depuis que le mouvement révolutionnaire est redevenu apparent, c'est-à-dire depuis sept ou huit années, il est d'usage chez les socialistes des diverses écoles de se rendre le dernier dimanche de mai au Mur des fédérés. C'est pour rendre hommage à ceux qui sont tombés pour l'émancipation humaine. Parfait. Mais comment s'y prendre ? Les socialistes viennent ce jour-là apporter des couronnes aux morts à qui ça doit faire bien plaisir dans leur fosse. Il est vrai que cela fait aller le commerce des couronnes, et que de ce côté cela pare la crise des affaires. Nous croyons qu'il y a mieux à faire, et que la meilleure manière d'honorer ceux qui sont tombés sans avoir la consolation de voir leur œuvre assise, est de chercher les causes de leur défaite. C'est en même temps une bonne école pour les combattants de la prochaine guerre sociale.

Le *gouvernement* de la Commune avait une puissante armée, la Banque sous la main, la population tout entière l'acclamait. Ayant en main la force argent, la force militaire et la force opinion, tout ce qu'il faut pour réussir. — La Commune a été écrasée par une poignée de politiciens tarés qui n'avaient pas les sympathies de la province et qui ne pouvaient compter que sur une armée numériquement inférieure, et très démoralisée. Pourquoi cette formidable insurrection s'est-elle émiettée en deux mois ? c'est parce qu'elle était *dirigée*. — La Commune a été vaincue parce qu'elle était gouvernement. — La Commune a commis deux fautes irréparables. Elle n'a pas su combattre Versailles, elle n'a pas su garder sa popularité, — les deux fautes étaient inévitables du moment qu'il y avait direction, autorité. — Si la population parisienne, avait marché d'*elle-même* comme son bon sens le lui disait, elle aurait enlevé d'un seul coup toute la clique orléano-

républicaine de Versailles. Mais on a nommé une *assemblée* qui a nommé un *comité*, qui a nommé un *délégué à la guerre,* qui a nommé *des généraux.* Pendant ce temps-là, les Versaillais se remettaient de leur frayeur et prenaient l'offensive.

Autre chose. Il est certain que la Commune, acclamée au début par toute la population fut par la suite délaissée. Dans la dernière semaine, il y eu peu de monde aux barricades, et dans ceux qui combattaient, beaucoup n'avaient aucune idée et marchaient pour les trente sous. Quelle est la cause de cette indifférence de la masse ? C'est que la Commune qui devait faire monts et merveilles au point de vue social, n'a rendu que quelques décrets qui sont de mauvaises blagues. Tels, les décrets des loyers et du Mont-de-Piété. Le peuple qui crevait de faim sous la Commune comme il avait crevé avant se moquait pas mal de la farine du gouvernement. Il ne faut pas voir là-dedans mauvaise volonté des braves gens qui menaient la barque. Etant dirigeants, ils étaient en dehors de la classe ouvrière et n'en ressentaient pas les besoins ; de là, impuissance de les satisfaire.

Cela nous indique la voie pour la prochaine. Il faudra, sous peine de défaite inévitable, faire ses affaires *soi-même*, être *chacun* son propre gouvernement. En d'autres termes agir, aussi bien pour la lutte que pour la vie ordinaire, agir individuellement. Sans cela, les mêmes fautes amèneront les mêmes résultats.

C. Henry.

Pas de Programme

En annonçant — tardivement — l'apparition de l'*Autonomie Individuelle*, le *Révolté* semble regretter que nous repoussons tout programme et est heureux de nous voir adopter un plan d'études ce qui lui paraît-être la même chose.

Cette opinion de notre compagnon de lutte n'est que vraisemblable, car en effet, pour l'ouvrier de la plume, se tracer un plan d'études n'est pas faire un programme. Un programme, c'est un engage-

ment paragraphé que l'on se propose de remplir, une chose que l'on veut réaliser, non pour soi mais pour d'autres. Au théâtre comme aux courses, il y a un programme pour les comédiens ou les jockeys, mais pour les spectateurs, sans l'annonce-réclame c'est-à-dire sans le programme, personne ne s'y rendrait. En politique les candidats sans programme, embarrasseraient fort les électeurs, ceux-ci n'en seraient sans doute pas moins dupés, mais ils seraient bien gênés pour choisir, aussi est-ce le plus offrant qui l'emporte le plus souvent; le programme encore c'est un catéchisme que l'on ânonne ou rappelle en tout et partout, c'est aussi une discipline que l'on s'impose, ce que les anarchistes ne peuvent accepter, quel qu'en soit le prétexte, et cela est si vrai qu'il nous souvient que nos amis du *Révolté* se sont élevés maintes fois contre les faiseurs de programmes de toutes tailles. La méthode expérimentale, critérium des profondes et savantes études que nos amis font depuis huit ans a pu leur montrer qu'ils s'étaient trompés, mais pour nous qui venons de naître, il n'en est pas de même; bercés de douces illusions et animés du plus ardent désir d'être libres, nous ne nous forgerons pas d'entraves, pas de programme, nous nous sommes tracé un plan d'études pour nous seulement, puisque nous pouvons faire autrement. Nous l'avons fait, nous travailleurs de la plume comme l'ouvrier de l'usine arrange méthodiquement dans sa pensée les diverses opérations nécessaires à l'exécution de l'ouvrage qui lui est confiée.

J.-B.-Louiche.

Un parti condamné

Le résultat des élections municipales a mis en fête les possibilistes. Un *Te Deum* général a été chanté par toute la fédération des travailleurs socialistes de France. Je comprends facilement cette joie exubérante de la part des

membres de ce néo-parti politico-économiquo-fumiste, qui vient de montrer à quel point tout parti doit pousser le machiavélisme quand il veut arriver au pouvoir.

Certes, nous ne devons plus avoir d'égards envers ce parti que l'on a encore l'air de ménager parce qu'il s'intitule socialiste-révolutionnaire et qui n'est, en réalité, que le refuge des ambitieux et des jésuites de la Révolution. — Exemple : Paul Brousse, ancien anarchiste, actuellement conseiller municipal. — Je crois avec raison qu'il serait naïf de ne pas le mettre au rang de tous les autres partis politiques qui ont jusqu'à présent entravé la marche en avant des idées modernes, en entretenant soigneusement l'ignorance populaire.

Les anarchistes auraient tort de ne pas lutter aussi énergiquement que possible contre un parti qui, au lendemain de la Révolution, s'il en sortait vainqueur, les ferait fusiller par ses gendarmes du quatrième état, sous prétexte que ces anarchistes ne veulent pas obéir à des généraux comme Eudes, à des législateurs genre Brousse Joffrin ou Guesde-Lafargue-Deville.

Il faut écarter tout espèce d'équivoque en expliquant aux travailleurs ce que veut le parti ouvrier et ce que veulent les anarchistes.

Il faut éclaircir les idées nouvelles, en faciliter la compréhension. C'est à cette tâche que nous voulons nous atteler. Certainement, les idées anarchistes sont encore à leur début. On les sent mieux qu'on ne les explique. Mais c'est justement parce qu'elles sont trop incompréhensibles pour la masse, qu'il faut les étudier avec intérêt plutôt que de les combattre — pour cette même raison — comme MM. les possibilistes.

En un mot, il faut vulgariser ces idées libertaires qui paraissent stupides aux fortes têtes du socialisme autoritaire ; car, si le peuple ne les comprend pas facilement, la cause en est à ceux qui le mènent ou qui aspirent à le mener.

Mais pardon, je vais me laisser entraîner et oublier ce qui a fait le sujet de cet article. Je voulais prouver que le parti ouvrier était condamné à disparaître, malgré le succès relatif qu'il vient de remporter au dernier scrutin.

Quand le parti ouvrier s'est formé, ce ne fut pas en organisation politique, mais en parti de classe, ce qui n'est pas pareil du tout. Il voulait alors employer le suffrage universel non pour obtenir des réformes —

ce qu'il déclarait impossible — mais comme moyen de propagande ; en un mot pour profiter de la période électorale, seul moment où les travailleurs semblent sortir de leur apathie.

Aujourd'hui, c'est tout le contraire ; il a changé de tactique. Il tâche par le suffrage universel d'arrondir les coins de la lutte qu'il a entreprise contre la bourgeoisie ou autrement dit le troisième état. Il est devenu un parti politique, ses pontifes l'affirment assez souvent dans leurs journaux. Le parti ouvrier aura donc le même sort que tous les autres partis qui ont fait ou font de la politique.

L'Histoire du parlementarisme depuis 89 nous le prouve suffisamment. Les meneurs possibilistes, qui connaissent — je le pense du moins — cette histoire, peuvent le constater.

Quel est donc le but du parti ouvrier ? On ne le sait plus exactement. Demandez-le à M. Joffrin qui semble nous le dire : « Ce que nous voulons, a-t-il dit l'autre soir, salle Favié, c'est réunir sous le drapeau socialiste ceux qui veulent voir une fin à la misère publique. Pour cela, nous adressons un appel aux radicaux-socialistes sincères qui peuvent venir avec nous et par l'appoint de leurs voix, obtenir des réformes ; car nous ne sommes pas des violents, nous voulons affirmer nos revendications par les moyens pacifiques et légaux. » (1) Nous vous l'avouons, compagnons, nous n'y comprenons plus rien. Ou ces gens-là sont bêtes ou ils sont coquins ; il n'y a pas de milieu. Que penser d'eux quand ils viennent vous dire, tantôt que la Révolution est inévitable, tantôt qu'elle est évitable ? Pas grand chose de bon. Que ce sont des individus qui veulent saisir le pouvoir par tous les moyens possibles pour le garder. — Ce sont des clous qui veulent en chasser d'autres.

Mais ils n'y arriveront peut-être pas et voici pourquoi.

Le parti ouvrier, grâce à son jésuitisme, parviendra à se glisser dans les assemblées électives bourgeoises. Il sera obligé de faire quelque chose, et comme il se trouvera toujours en face d'une classe avide de richesses ne pouvant lâcher des réformes au profit du prolétariat sans disparaître, le parti ouvrier, qui aura vécu de promesses, démontrera logiquement par la force des choses son impuissance.

---

(1) Lire le *Temps* paru le lundi 23 mai.

Alors le peuple, désabusé, voyant clair, jettera par-dessus bord et la bourgeoisie et le parti ouvrier, en affirmant par ses actes que la *Liberté* est son unique aspiration, qu'il n'entend pas se retirer d'un *pétrin* pour se jeter dans un autre bien plus profond.

CHARLES SCHAEFFER.

Les Quais de Demain

Têtes de Bois et Oreilles d'Anes

—

On ne peut pas se faire une idée de tout ce qu'on a écrit contre le suffrage universel sur un ton toujours sérieux — malheureusement.

Je crois qu'il n'y a qu'un moyen pour combattre cette blague trop prise au sérieux par les travailleurs.

C'est le ridicule.

Voilà ce qu'à compris un de nos amis en écrivant la spirituelle brochure — *Tête de bois* et *Oreilles d'Anes* — véritable miroir des électeurs reflétant avec une admirable précision leurs traits sous la forme d'un navet surmonté d'un bonnet d'âne.

Voilà pourquoi je recommande aux votards endurcis cet opuscule, qui développe avec esprit l'idée suivante : les électeurs sont comme les melons, ils se divisent en plusieurs couches.



Qu'est-ce que la Démocratie

C'est la désorganisation sociale.

Sous ce titre significatif, un auteur socialiste — le solitaire — fait le procès de la politicaillerie républicaine et bourgeoise masquée par la démocratie. Et il le fait, ma foi, avec beaucoup de bon sens.

La place trop restreinte — je le regrette — m'empêche de faire un compte rendu détaillé de cet intéressant travail écrit, sans cet esprit de sectaire si commun à la plupart des socialistes d'aujourd'hui. Il me faudrait la revue presque entièrement. Mais ce que je puis faire, c'est de recommander à ceux qui étudient les grands problèmes

qui se posent avec tant d'obstination à la fin de notre siècle, ce livre qui essaye de démontrer que l'on ne doit pas remplaçer le gouvernement aristocratique par le pouvoir du peuple dit démocratique cent fois plus tyrranique précisément parce que les gouvernants sont plus nombreux.

C'est un livre a consulter, dans cette époque de discussion et de supercherie, politique ou économique, que nous sommes en train de traverser.

Les Poètes de Demain

Quand on à lu plusieurs gros livres de philosophie ou d'économie politique et sociale, on feuillète avec plaisir une brochure comme celle des poètes de demain.

De la discussion sérieuse on peut bien passer à la littérature, c'est un changement qui repose l'esprit.

Dans cette brochure, Etienne Belot, un camarade de Marseille, fait la biographie de quatre poètes marseillais, chacun est doué d'un talent original ; ce qui est rare aujourd'hui chez les nombreux rimailleurs et enfileurs de phrases travaillant dans la littérature.

L'auteur reproduit aussi quelques poésies que liront avec plaisir ceux qui, sans oublier la Révolution, aiment l'esthétique.

Ch. S.

SOTTISE HUMAINE

—

De toute l'animalité qui naît, croît et se meut sur la surface de notre planète, la famille est sans contredit la mieux favorisée des biens qu'il a plu à la nature, de donner à ses œuvres vivantes dans la période démente de son activité première, mais paysan claquedent crasseux ou opulent gommé, chaque fois que nous jetons notre regard sur la meute variée d'individus qui grouillent dans le rayon qui nous est le plus connu, nous aperçevons nous, que, l'homme tous les animaux est celui qui sait le moins profiter des qualités et avantages qui lui sont particuliers.

Incapables de subsister par eux-mêmes, les loups mûs par le ventre, — comme l'homme — n'obéissent qu'au *moi* ne

disputent leur vie qu'aux familles animales qu'aucun lien ne lie à la leur, l'homme au contraire capable d'alimenter toute l'animalité terrestre par la diversité de ses aptitudes et la puissance de ses facultés, s'est donné à tâche jusqu'à ce jour de disputer la sienne à lui-même. Le *moi* unit les loups quand le ventre parle, il désunit l'homme même quand le ventre ne dit rien.

D'instinct la bête se groupe — se solidarise — pour chasser sa proie et vaincre tous les obstacles, et les hommes fiers de parler discourent pour ne pas se comprendre, ils écrivent pour se salir et s'exciter mutuellement; ils pensent pour se duper, s'arment pour se tuer, et quand vidés de mots, énervés de leurs propres ruses et fatigués de leurs coups ils se regardent un court instant, c'est pour se défier et se mesurer à nouveau comme si la vie de l'un dépendait de la mort de l'autre.

Pour se défendre, la bête se groupe librement, naturellement, et garde son individualité, son indépendance. Pour s'entre dévorer, les hommes s'enrégimentent, se donnent des maîtres et se pliant sous le joug de ceux qui s'imposent ou qu'il choisissent, ils font abandon de leur volonté, d'eux-mêmes.

L'homme lit et relit constamment son histoire, la discute, l'analyse, et comme s'il n'en avait point les mèmes errements, préside encore à sa chose sociale il est toujours nationalisé et *classé*, sa volonté ou plutôt celle de quelques-uns est toujours codifiée, ses instincts voilés et pour lui, la solidarité n'a pas cessé d'être un mythe. La bête, elle, n'a pas d'histoire c'est peut-être pour ça qu'elle s'entend.

Union, union : voilà le cri de tous et chacun veux — tirer la couverture à soi. — Le législateur prêche l'union et bafoue ses collègues du milieu ou des extrêmes quand il ne les insultent pas, le banquier prend le mot pour titre de la boutique à ses opérations et rêve la ruine de ceux qui ont le malheur d'avoir recours à lui, le commerçant et l'industriel en parlent, et il n'est pas un seul de ces pires exploiteurs du besoin d'autrui qui ne frémit d'aise à l'annonce qu'un voisin son concurrent — coule ; en choquant le verre les gueux aussi parlent d'union, le cabaret en scelle combien chaque jour et pourtant avec quel mépris ils se jalousent et se dénigrent, les murs de la fabrique, de l'atelier ou de l'usine et le bureau du maître seuls pourraient le dire.

Faut-il s'étonner d'entendre exprimer des vœux d'union de bas en haut de l'échelle sociale et constater qu'à tous les degrés, on ne s'en occupe pas davantage, quand on se moque pas cordialement des plus que simples qui s'y dévouent sincèrement.

Certes si nous ne connaissions nous-mêmes l'objet de tous nos vœux, si nous ne savions que nos moindres ges-

tes, que tous nos actes, ont pour cause, rarement avouée et cependant toujours avouable, la satisfaction de nos désirs, si nous ne savions en un mot que tout ce que nous disons et faisons est pour nous, toujours pour nous, nous serions certainement frappés d'entendre continuellement les hommes parler d'union et ne faire que cela, cela seulement.

Ce mot est assurément le plus connu, les orateurs, le fleurissent, les écrivains, l'adulent, les poëtes l'harmonisent il est la devise du riche et du pauvre, du tyran et du tyrannisé, il est dans toutes les bouches et dans tous les cœurs, tous proclament sa puissance et chacun s'exerçant, agissant contre tous, nul ne semble y croire.

« L'union fait la force » répète-t-on en tout et partout, et dans la famille humaine aucun ne s'y prêtant réellement, chaque citoyen est un élément de discorde sociale.

Disons cependant que c'est avec conviction que chacun en parle, tous y aspirent, puisque tous s'associent et que l'association a pour but aide et protection à chacun de ses membres. Le législateur se groupe, le financier s'unit, les commerçants et industriels se syndiquent, l'ouvrier, le manouvrier, l'employé et l'artiste se syndiquent aussi, tous se lient, se liguent, se coalisent pour se protéger mutuellement et défendre leurs intérêts. C'est par le groupement que le *faiseur* de lois fait de l'opposition et par elle explique son existence inutile, c'est uni que l'agioteur vend son argent sur le marché financier et par la plus monstrueuse spéculation assure ainsi sa domination. Syndiqués, les artisans du haut commerce et de la grosse industrie organisent la concurrence et monopolisent. Syndiqués, les prolétaires tentent de protéger leurs salaires, mais se liguant seulement et par fraction dans leurs catégories professionnelles, ils ne réussissent qu'à entretenir entre eux les plus ridicules et plus funestes rivalités. Tous enfin, tous s'unissent, mais divisés en deux classes et subdivisés par castes et dans un ordre hiérarchique tous s'unissent, mais c'est par groupes dont les intérêts sont opposés et dans lesquels chaque individu a sa place marquée, son privilège ou sa peine. La jouissance pour l'un la misère pour l'autre.

Ce n'est pas le véritable besoin qui groupe les hommes, mais les convenances professionnelles ou de fortunes. La loi naturelle des affinités n'est pour rien dans l'association, plus qu'autrefois, la crainte de déroger est tout : ici c'est un épicier enrichi qui rêve d'administrer les affaires publiques et n'a que du mépris pour le faubourg qui l'a fait opulent, là c'est un employé de bureau ou de magasin que de trop modestes appointements obligent à s'abreuver d'eau rougie et nourrir *d'arlequins*, et qui cependant n'a que du dédain pour ses privilégiés, beaucoup de travailleurs en blouse. Ailleurs, dans l'atelier, c'est un ouvrier qui fera son possible pour se lier avec des camarades plus favorisés de-

vant le salaire, et fera tout pour s'écarter de ceux dont quelques centimes différentiels distinguent le leur ; partout enfin c'est la même inconséquence, le même ridicule, chacun jalouse ou fait fi de ceux dont la condition ou la profession n'est ou ne paraît pas semblable à la sienne, et comme pour bien en établir la différence chacun a son expression caractéristique à l'adresse d'autrui : L'homme retiré du négoce soutient qu'il connaît l'ouvrier et affirme en se contractant les lèvres que c'est un — pas grand chose, — pour l'humble appointé du bureau c'est un — rien du tout — et tous les travailleurs du chantier, de l'atelier ou de la fabrique parlant loin à loin de chacun et dans les termes les plus méprisants, il arrive que tous ont la plus détestable opinion de tous.

(*A suivre*). JEAN-BAPTISTE LOUICHE.

L'INDIVIDUALISME

Fédération ou Autorité.

> Que la loi me soit imposée par un seul, par une caste, par une majorité, je n'en suis pas moins opprimé ; c'est une question de nombre, voilà tout ; l'oppression n'est pas moins grande si un seul impose la loi à tous, que si tous imposent la loi à un seul. Tant qu'il y aura un seul opposant, il y aura tyrannie, oppression.
>
> DOMENFARIE.

Si la Révolution qui va s'accomplir est anarchique la forme sociale qui en sera la résultante ne pourra être que complexe : de là, la nécessité de la liberté fédérative à moins de retomber dans l'ornière communiste et autoritaire.

Le rêve de tous les grands despotes : Alexandre, César, Charlemagne, Charles-Quint, Napoléon, a été de créer un Etat Européen et même universel, les autres, aux aspirations plus libertaires, ou bien, moins capables que les premiers, se contentèrent d'un gouvernement national régi soit par un individu, soit par une minorité, soit par une majorité.

Eh bien, tous ces Etats sont vicieux et autoritaires au même degré, quelle que soit l'étiquette dont ils s'affublent.

Je prends la France comme exemple, puisqu'elle est

sous le joug du Suffrage Universel, — le joug libéral par excellence. — Sans entrer dans les détails secondaires qui nous prouveraient que le Suffrage Universel n'existe réellement pas — les deux tiers des individus s'abstenant — j'aborde franchement la question :

La République est maintenue — je le suppose — par 20,000,000 d'électeurs mais en est-elle plus légitime pour cela ? Non ; car les 16,000,000 d'hommes qui forment la minorité n'en veulent pas. En bonne justice, cette minorité doit-elle être lésée au profit de la majorité ?... Voilà le règne de la centralisation, et pourtant, si je voulais m'étendre sur cette question, je démontrerai que, parmi cette majorité républicaine, il y en a qui désireraient une république socialiste, d'autres conservatrice, ou bien radicale, et toutes ces aspirations sont étouffées dans leur développement au profit d'une majorité fictive. Elles sont cependant concluantes les leçons que nous donnent l'Histoire ! Est-ce que Galilée n'avait pas raison contre l'Univers, et il était seul ? Est-ce que Proudhon n'avait pas seul raison contre toute la meute des politiciens de 48? Est-ce que l'infime minorité d'anarchistes n'a pas l'avenir qui démontrera que ses idées sont justes et réalisables ?... Et tant d'autres. N'avons nous pas toujours vu le grand nombre réfractaire à tout progrès tandis que le petit nombre se composait de penseurs, d'inventeurs, de savants et d'artistes.

Mais je m'arrête, camarades anarchistes, je sais que vous rejetez le parlementarisme et la centralisation en théorie ; mais, étant communistes, vous l'acceptez en pratique. C'est donc avec vous que je vais discuter maintenant, vous ayant, je le crois, démontré que la centralisation actuelle était inéluctablement despostique, je vais essayer de vous faire voir que dans une société communiste absolue elle aurait les mêmes résultats.

En effet, j'ai discuté avec beaucoup de camarades et la plupart m'ont affirmé qu'au lendemain de la Révolution, il faudrait *imposer* le communisme à tous, comme tous les sectaires, ils étaient convaincus qu'eux seuls pouvaient donner au peuple et le bonheur et la liberté ; eh bien, là est l'écueil autoritaire du communisme et, sachez-le bien, cet écueil, c'est l'Etat, distributeur de bonheur à ses dirigés

Entre le Communisme qui veut que tous soient communistes et le Républicanisme qui exigent que tous soient

courbés sous la férule républicaine il n'y a, — au point de vue libertaire, s'entend — que la différence des noms.

Et du reste sans Etat le communisme est impossible :

Supposons la Révolution terminée, comment les communistes imposeront-ils leur organisation sociale aux collectivistes, marxistes et possibilistes, aux blanquistes et aux individualistes ? Par la force ? Impossible, tous les autres révolutionnaires se ligueraient pour maintenir l'autonomie de leurs groupements. Admettons même que les socialistes se soumettent momentanément au terrorisme, ce terrorisme durera-t-il ? S'il cesse les socialistes relèveront la tête et c'en est fait du Communisme. S'il se maintient il ne pourra le faire qu'avec un Etat ayant des armées et une police à sa disposition, que devient alors la liberté ?

Le communisme imposé à une nation comme la France est impossible sans dictature, que serait-ce si l'on voulait le rendre européen et universel ?...

II

Si l'homme esclave a le droit de prendre sa liberté par la révolte, l'homme libre ne peut et ne doit pas contraindre à la liberté l'esclave qui n'en veut pas : c'est la justice anarchiste — la justice naturelle.

Toute Société — si despotique qu'elle ait été — a eu sa raison d'être. L'homme, comme toutes les formes de la matière organique et inorganique, est perfectible, il n'a donc pas toujours été ce qu'il est aujourd'hui. Il y a dix mille ans, il est probable que peu d'hommes possédaient le « sens » qui s'est révélé depuis quelques siècles : le « sens libertaire » et si, à cette époque, un penseur — en avance de quelques mille ans sur son siècle — eût voulu ce que nous voulons à présent, il eût été un fou dangereux ; car, de même qu'un malheureux qui ne possède pas le sens de la vue, les hommes primitifs ne possédaient, qu'à de rares exceptions, le « sens » libertaire ; il leur fallait donc des maîtres pour les conduire.

Et s'il existait après la Révolution — ce que je ne crois pas — un misérable, frappé d'un monstrueux cas d'atavisme, qui veuille se faire l'esclave d'un autre, voudriez-vous l'en empêcher ?

Empêchez donc l'aveugle d'avoir un guide car ce guide, c'est un maître !

Et puis, est-ce bien à vous de crier au liberticide ? vous

qui ne possédez pas le *sens libertaire* assez développé pour accepter la liberté avec toutes ses conséquences qui enveloppent toutes les libertés sans restriction.

Si j'ai discuté ce fait qui ne se produira probablement pas, c'est pour rendre plus frappante l'idée de laisser toutes les organisations socialistes ou autres libres de former des groupes, des fédérations comme elles l'entendront.

Il le faut, compagnons, d'abord parce que c'est la justice et que cette justice relève de la Morale individualiste qui a pour base : l'Egoïsme.

Il le faut parce que les individus se sépareront après quelque temps des fédérations peu ou prou autoritaires.

Il le faut parce que le salut de la Révolution — qui ne sera pas l'œuvre d'une école mais de l'Evolution — en dépend et que des luttes au nom de l'Humanité, la perdraient tandis que le respect des intérêts individuels la sauvera.

Il le faut surtout parce qu'un principe doit être accepté entièrement sous peine de se laisser engluer par les chicaneries avocassières, toujours fatales aux révolutions.

G. Deherme.

(*A suivre.*)

La décadence bourgeoise

PREMIÈRE PARTIE

Période progressive (1792-1830) (1)

I

(Suite)

Mais qu'importait à Robespierre les adjurations humanitaires de son ami, l'ambition le tenaillait ; comme tout homme qui goûte au pouvoir, il y avait longtemps qu'il était corrompu par l'usage de ce pouvoir (2).

Pour régner sans conteste, deux partis le gênaient : les jacobins modérés, ayant Camille Desmoulins et Danton comme chefs, et les hébertistes. Les premiers plus libé-

(1) Dans notre travail, nous ne parlerons que de la bourgeoisie française pour simplifier la question, quoiqu'en réalité le pouvoir mercantil soit international.

(2) « Robespierre, qui établit l'*Etre suprême*, entretenait une correspondance avec Louis XVIII. Cette correspondance, que Courtois, auteur du rapport sur les événements du Thermidor,

raux étaient d'un tempérament bien moins révolutionnaire que les *enragés* dont la plupart comme nous l'avons déjà dit, croyaient possible une révolution sociale complète. Différant d'idées, de tempéraments, ces deux partis étaient évidemment supérieurs aux gouvernementalistes à outrance. Et, nous le répétons, si les girondins, les premiers cordeliers où les hébertistes eussent triomphé dès 93, bien du sang, bien des pleurs auraient peut-être été épargnés. Mais, hélas! il en est ainsi de notre malheureuse humanité, il semble qu'elle soit vouée éternellement à la misère et à l'esclavage, puisque dans toutes les luttes engagées par la Liberté contre l'Autorité, c'est toujours le Droit qui succombe.

(A suivre). G. D.

---

s'était appropriée, fut remise par lui, après la Restauration, à M. Decaze, qui avait fait exprès le voyage de Bruxelles pour traiter avec l'ancien régicide. C'est du moins ce qui m'a été raconté en Belgique. D'après ce qui a transpiré de cette correspondance, il ne parait pas que Robespierre ait donné aucune espérance au prétendant; mais n'est-ce pas un fait accusateur que la politique du triennois ait pu être considérée par Louis XVIII et par les puissances comme un retour vers l'ancien ordre de choses? N'était-ce pas un commencement de trahison que cet *a parte* entre le chef de la Montagne et le frère de celui dont il avait voté la mort? Quant à Courtois, il reçut le salaire de tous les fourbes: on lui avait promis sa radiation de la liste des proscrits; la correspondance royale une fois ressaisie, on ne s'occupa plus de lui. »

P.-J. Proudhon. — *Les majorats littéraires.*

Petite Correspondance

Nos amis sont priés de ne pas nous adresser plus de 1 fr. en timbres postes, le placement en étant très difficile et les expéditions d'argent par mandats plus garanties.

—

Ferraton, à St-Etienne. — Nous avons reçu, merci.

—

Souscription permanente en faveur de l'Autonomie individuelle:

Liste remise par le citoyen Engleber	fr.	8 »
— — Monteil		0 50
— — Bauchery		2 50

L'imprimeur-gérant : GRANIER, 21, rue Visconti.

ANNONCES

GRANIER, imprimeur-gérant, 21, rue Visconti, Paris.

PREMIÈRE ANNÉE. N° 3. JUILLET

L'AUTONOMIE INDIVIDUELLE

REVUE MENSUELLE DES IDÉES ANARCHISTES

SOMMAIRE :

LE NUMÉRO : 10 cent.

ABONNEMENTS :

6 mois, 1 fr. — 1 an, 2 fr. — Extérieur, le port en sus.

Pour tout ce qui concerne le journal, écrire au compagnon Charles SCHÆFFER, 11, rue des Boulets.

humain d'avoir été aussi naïf que l'ouvrier d'aujourd'hui, quelle que soit sa nationalité. En effet, ce n'est pas de notre faute si nous sommes obligés de dire avec le vieux La Boëtie, que l'esclavage est volontaire. Que les ouvriers, nos compagnons de chaîne nous pardonnent donc cette qualification de naïfs, que nous leur octroyons avec juste raison. Que de fois l'aphorisme précité, émis au moyen-âge en pleine brutalité féodale n'a t il pas été justifié, et tenez sans aller plus loin, prenons donc comme exemple le dernier mouvement belge.

Les mineurs belges, astreints à un travail délétère sans aucun profit pour eux, refusent tout à coup de descendre dans leur bagne noir. Pourquoi? et quelles sont les raisons justifiant ce refus général? Un homme de bon sens donnera les suivantes : Parce qu'ils ne veulent plus travailler pour les autres, qu'ils veulent un peu de ce soleil qu'ils ne peuvent voir que dans leur imagination. En un mot, qu'ils se sentent opprimés et qu'ils exigent enfin cette liberté nécessaire à chaque individu.

Ces raisons seraient justes et toutes naturelles. Mais vous vous tromperez singulièrement si vous croyez que ce sont celles données par les parias belges. Ils en ont donné une seule, une formidable. C'est parce qu'ils sont privés du suffrage universel. — Les scribomanes de la presse bourgeoise ont eu du mal à garder leur sérieux en face d'une réclamation aussi sérieuse.

Ainsi, voilà des hommes, lassés d'un labeur abrutissant les laissant mourir presque la faim, eux et leurs familles, qui comprenent qu'il leur faut du pain et de la liberté et qui s'amusent à faire pire que les grenouilles de la fable, en demandant le suffrage universel. Seul et unique moyen employé infailliblement par le peuple pour se donner beaucoup de rois à la fois.

Bien au contraire, ces braves et *honnêtes* prolétaires protestent hautement que la grève générale n'a pas pour but la hausse des salaires. Mais le retrait ou la modification d'une loi triturée par la quintessence de la population belge, la Chambre des députés. Ils rejettent loin d'eux ces bons mineurs l'idée de vouloir engraisser de quelques sous leur porte-monnaie famélique. Ce qu'ils veulent avant tout, c'est le bulletin de vote. Comme si le bulletin de vote pouvait servir à faire la cuisine ou à tisser des vêtements.

Ah! citoyens belges vous réclamez le suffrage universel,

pour vous émanciper, dites-vous. C'est très bien; mais avez vous regardé un des pays qui ont la chance de posséder cet instrument perfectionné d'avachissement, la France par exemple? Sans doute. Vous avez alors pu constater que dans ce pays le peuple est heureux et libre, qu'il ne lui manque rien tant au point de vue moral que matériel. Vous avez probablement ouvert son histoire, et vous y avez lu, dans cette histoire : Qu'en Février 48, le peuple vainqueur s'est forgé des bourreaux — qui l'ont massacré en juin de la même année — au moyen de ce suffrage tant réclamé par vous. Puis vous avez passé l'Empire et vous vous êtes arrêtés aux pages rouges de 71; et vous êtes restés terrifiés devant le nombre des morts de la Commune que, toujours la manie de voter, de parlementer, a contribué à grossir. Après tout cela, comme des hommes qui n'ont pas compris ce qu'ils viennent de lire, vous vous êtes écriés : C'est égal, il nous les faut ces belles choses; vive donc le suffrage universel qui nous les procurera!

Vous êtes comme cet homme qui veut recevoir des coups de bâtons pour savoir s'ils font mal

Nous ne sommes pas de votre avis, nous voyons les choses autrement. Nous croyons qu'il est inutile de faire le jeu des possibilistes et des bourgeois qui s'entendent — tout en se disputant — comme de vulgaires larrons de la politique quand il s'agit d'étouffer une éclosion révolutionnaire.

Nous croyons être dans le vrai quand nous vous disons : Laissez de côté toutes les balivernes politiques et attaquez votre ennemi dans ce qu'il a de plus cher, la caisse; sous peine de descendre encore longtemps dans les mines — où le grisou vous réserve la mort — pour enrichir les quelques bourgeois et politiciens qui se sont moqués, et se moquent encore de vous.

CHARLES SCHAEFFER.

SOTTISE HUMAINE

(Suite)

Ecoutez le commis de magasin, se drapant dans sa fatuité de travailleur mieux vêtu et plus engueusé; il croit sincèrement être supérieur au manieur de marteau, lequel par ricochet considère comme son inférieur le gâcheur de

plâtre, qui à son tour, ne trouvant dans son sexe aucun autre paria lui semblant inférieur, accuse son épouse d'incapacité, et la tient pour une ignorante. Ecoutez surtout l'ouvrier des villes, il ne manque jamais l'occasion de se flatter, de se dire plus intelligent que celui du village ; et celui-ci n'a que la plus maigre opinion du travailleur de la terre. Tous enfin, tous, comme pour montrer leur supériorité se rusent et se jouent dans le domaine des relations privées et publiques. Le *calicot* est la cible vivante que visent sans cesse les sarcasmes de *l'homme au dur métier*, qui est lui-même pour le manouvrier un objet de constante jalousie. Qui ne sait aussi l'antipathie, la rancune que garde le paysan contre le citadin ; il les manifeste en tout et partout ; dans ses rapports avec lui, elles sont constamment présentes à son idée, elles l'animent sur les marchés, où, avec le plus vif plaisir il trompe le vilain qui achète ses produits. En politique, depuis quarante ans elles le poussent aux urnes où le candidat de la ville devient alors l'ennemi, le seul qu'il faut combattre. Et, choquante absurdité, agissant ainsi réciproquement, souverains pendant quelques minutes, tous les deux, paysan et citadin, luttent pour leur asservissement qu'ils consacrent par leurs votes. Leur inimitié a pour résultat immédiat de les courber plus profondément sous le joug des hommes, qu'ils changent tour à tour sans même s'apercevoir, aveuglés par elle, qu'ils se trompent l'un et l'autre, et qu'ils ne seront réellement souverains que quand tous refusant de souscrire aux promesses de quelques-uns, chacun exercera lui-même sa souveraineté, non par l'expression collective du suffrage des majorités sorti du plus violent et naturel désaccord de tous, quant au caractère particulier des désirs de chacun, mais par la manifestation individuelle et continue de ses actes. Nul mieux que soi ne voit midi à sa porte, dit un vieux dicton populaire, nul mieux que soi connaît ses besoins et les moyens mis à sa disposition. Nul ne saurait mieux les satisfaire.

Ces manifestations de l'absurdité que nous constatons chez l'homme du peuple et qui paraissent être l'objet de tous ses efforts ne sont pas comme on pourrait le croire à première vue le résultat de l'infériorité de conditions dans laquelle il croupi. Il semble au contraire que plus la situation des hommes est élevée dans la hiérarchie sociale et plus ils doivent être cupides et stupides. Peux-t-on

par exemple voir chose plus insensée que les coutumes et les mœurs des différents ordres de la classe possédante et dirigeante. Chacun d'eux s'exerce à s'observer ou à se composer des habitudes particulières, un langage unique, des goûts spéciaux, un ton convenu, tout ce qu'il faut en un mot pour faire de l'individu, et par ordre un type différent, est l'objet de toute l'attention de chacun et de tous. Le législateur raille ses collègues, les injurie même avons-nous dit, mais il ne manque pas de dire mon — honorable. — Ses mandants jouissent de toute sa sympathie, et chose qui pourrait paraître étrange, ses adversaires seuls en profitent ; quelle que soit la nuance de son opinion politique, il porte une cravate blanche et se fait à la tribune le champion virulent des couleurs de la monarchie, les privilèges lui répugnent et il déteste l'égalité, il prononce de magnifiques discours sur les droits individuels, sur la liberté, et ne fait que des lois toujours plus coercitives. Il pense que tout est au plus mal dans l'organisation sociale et il veut réformer. Lui seul a été choisi, lui seul en est donc capable, aussi n'écoute-t-il, élu, aucune observation de ceux qui lui ont confié le soin de leurs intérêts.

Comme le législateur, le militaire à gros galons croit à sa supériorité, aussi s'attache-t-il à se différencier des avocats qu'il déteste cordialement. La caserne est sa chose, le soldat est son objet. Il le forme à son image. Grossier dans ses expressions, brutal dans ses actes, il l'assouplit à sa volonté, lui donne des désirs de carnage, de destruction, et affirme que le soldat, arraché de son foyer, fait homme entretenu et souteneur de privilèges, a droit à l'admiration de tous, même quand il est souillé de sang.

Parmi les fonctionnaires, prenons les plus graves, les gens de justice. Ce type est assurément le plus intéressant à étudier. Tout en lui décèle l'imbécile ou le gredin, ayant généralement abusé dans sa jeunesse ; dans son intérieur il est corrompu, taré Astucieux par routine professionnelle, il est hypocrite dans ses relations. Au prétoire, il a la face glabre, le maintien prétentieux, le vocable facile mais jamais spirituel. Au demeurant c'est un niais niaisant gravement, connaissant parfaitement son code et l'ânonnant toujours, cela tient peut-être à la pelure qu'il revêt. Demandez lui son opinion politique ou sociale, il en a toujours une ; il sert tous les régimes, condamnant pour condamner, par esprit de profession. Moraliste aux clients

de son comptoir, il montre une image, toujours la même. Elle représente un homme tout nu dont le visage et le port plus qu'équivoque de la tête est le tableau exact de la brute sommeillant dans l'alcôve d'une catin à la mode. Levez la main, jurez sur votre... cela lui suffit.

Sottise! sottise! sottise! Quoique notre adjectif soit peut-être modeste pour qualifier les multiples manifestations de la vie des hommes, devons nous conclure qu'ils sont tous mauvais? qu'il n'y a rien à faire contre leur déplorable absurdité et surtout contre cet impitoyable antagonisme de chacun à tous et de tous à chacun. Non! évidemment, non! Le mal c'est l'organisation hiérarchique l'autorité. Le remède, les lecteurs de l'**Autonomie** le connaissent. C'est la révolution, la **Révolution Sociale**.

Pour se produire les partis terrorisent, pour s'imposer les gouvernements mobilisent et opposent des armées. En tout comme partout l'autorité naît et vit par la violence, sans elle la liberté ne sera. Le vieux monde n'a vécu que par elle, il en mourra.

JEAN-BAPTISTE LOUICHE.

Le Jubilé de Victoria

Sa majesté la reine d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, impératrice des Indes a reçu, il y a quelques jours, majestueusement assise sur son trône, les hommages et les vœux de ses bien aimés sujets et vassaux, à l'occasion de sa cinquantième année de règne.

Honni soit qui mal y pense!

Les Pasteurs :

Gracieuse majesté! Depuis un demi-siècle que tu nous gouvernes, tu as donné à la *vertueuse* Angleterre l'exemple de toutes les vertus ; trop laide pour tromper le prince-consort tu ne lui fis pas d'infidélité et tu te consolas de sa perte avec du wisky, liqueur essentiellement anglaise! *God save the queen!*

Les Paysans :

Vive la reine ! Depuis qu'elle est sur le trône du Royaume-Uni, l'agriculture est florissante, les céréales poussent toutes seules, les impôts sont légers, et comme les dettes que fait le prince de Galles sont moins lourdes que ne seront celles que fera le roi d'Angleterre, *God save the queen !*

Les industriels et les marchands :

Que votre majesté daigne recevoir nos respectueux hommages ; grâce à votre intelligente et auguste protection, nous sommes tranquilles, nous pouvons inonder tous les marchés du monde de mauvaises marchandises sous de fausses marques de fabrique, sous la protection du pavillon de la Grande Bretagne, nos ouvriers doivent se soumettre sans murmurer à toutes nos fantaisies, grâce aux bayonnettes de vos soldats et nous réalisons ainsi ces prodigieux bénéfices qui nous permettent d'acheter des gamines de dix ans pour en faire des grues. *God save the queen !*

Les soldats et les marins :

Vive la reine ! Vive la gloire, les habits rouges, le thé et le gin ! Vivent les Zoulous et les Indiens que nous battons ! Vive l'Egypte que nous avons achetée ! Vive le Mahdi qui nous bat ! Vivent les Boërs qui nous narguent ! Vivent nos généraux tout couverts d'or et vive le fouet à neuf queues avec lequel on nous schlague ! *Gode save the queen !*

Les ouvriers : (*gravement*) *God save the queen !* (*à part*) Gare à toi, vieille taupe ! et gare à ton fils !

Le prince de Galles : Ma mère ! votre majesté doit être bien fière de l'amour et du respect de ses sujets Hurrah ! Hurrah ! Hurr...

Un Indien : Reine ; ces compliments aussi hypocrites qu'intéressés, n'empêchent pas l'exploitation éhontée de tes marchands de faire crever de faim tes sujets Indiens dans le pays le plus riche et le plus fertile du monde, alors même qu'une poignée de riz par jour leur suffirait pour vivre. Rappelle-toi la révolte des cipayes ; tu nous a fait attacher par centaines à la gueule de tes canons, tu nous a fait assassiner par milliers ! Bientôt nous vengerons tous ces martyrs.

Gare au réveil! Les Russes approchent toujours et Bouddha veille, nouvelle impératrice des Indes!

L'Irlande : que Dieu sauve la reine, s'il le peut! mais la reine n'est rien. L'oppresseur d'Erin, c'est l'Anglais! Mort à l'Anglais! Malgré les endormeurs du parlement, je continue à *boycotter* tes landlords et tes policemans.

Le Fenianisme, comme le phœnix, renaît sans cesse ; c'est à Londres qu'il te frappera bientôt, au milieu de ton orgueil et de ta richesse, Angleterre maudite!

PATRICK.

L'INDIVIDUALISME

Fédération et Autorité

(*Suite et fin*)

Comment ces fédérations se formeront-elles ?... Prenez un sac de sable, imprimez-lui une secousse, chaque grain se tassera et gardera la position qui lui sera la plus naturelle.

Eh bien, pour les fédérations, il en sera de même, chaque individu se groupera avec les individus dont les tempéraments lui conviendront le mieux. Les individualistes formeront une ou plusieurs fédérations spéciales, sans organisation, les autres *istes* se grouperont, se solidariseront avec les individus qui leur plairont sans autre mobile que leur volonté.

Puis, peu à peu, s'il est permis de prévoir la marche que suivra l'humanité, les hommes, encore en proie aux préjugés autoritaires et communistes, auront de plus en plus conscience de leur *personnalité*, ils ne voudront plus être liés par quoi que ce soit aux autres hommes, ils seront chacun une société, tout pouvoir aura disparu, l'anarchie existera réellement pour tous!...

Qu'ils en veuillent ou non les socialistes seront contraints d'accepter le fédéralisme, leur doctrinarisme pourra peut être en souffrir mais la liberté sera enfin un fait et non une abstraction.

Comme des objections pourraient m'être adressées, dans un prochain article j'examinerai comment pourra se faire la consommation, la production et surtout l'échange dans l'individualisme.

Production, Consommation, Echange

> Nous nions le gouvernement de l'Etat, parce que nous affirmons, ce à quoi les fondateurs d'Etats n'ont jamais cru, la personnalite de l'autonomie des masses.
>
> P.-J. PROUD'HON

Ce que sera le lendemain de la révolution ! je ne le sais pas, je n'ai pas la prétention de le prophétiser, mais, ce que je puis dire et écrire, c'est que ce lendemain devra être dégagé de tout autoritarisme quelqu'il soit et démontrer que la liberté, toute la liberté, c'est-à-dire l'Individualisme, loin d'être une utopie est au contraire la seule forme sociale compatible avec l'esprit de progrès qui se manifeste de plus en plus.

C'est pour cela que je vais essayer de prouver que l'Echange, la Consommation et la Production se feront harmoniquement le jour où l'Egoïsme sera le seul sentiment, si sentiment il y a, qui guidera les hommes.

La plupart des communistes veulent réglementer la Production et l'Echange au moyen des bons de travail, des commissions de statistiques. Ce système est vicieux, comme tout système, parce qu'il règlemente tout, qu'il détruit l'initiative individuelle, qu'il est, par conséquent, autoritaire.

Des objections irréfutables leur ont été posées, on leur a dit : comment établirez-vous la valeur du travail, par heures, par résultats ou par forces dépensées ? Tous ces systèmes sont mauvais, archi-mauvais ; il y a des branches d'industries auxquelles on ne peut être occupé un trop long espace de temps, vu la force qu'il faut y dépenser ; supposons que vous établissiez une valeur uniforme des heures de travail : celui qui sera employé dans une fonderie, aura besoin de se reposer au bout de quatre heures, tandis que le bijoutier ne sera à peine fatigué après avoir passé dix heures à l'établi. L'un, — plus vigoureux et plus fatigué qui aurait beaucoup plus besoin que l'autre de consommer, — n'aura que quatre bons de travail à dépenser ; l'autre, — plus chétif, consommant bien moins que le premier, — aura dix bons ; ne craignez-vous pas, hommes à systèmes sociaux, que le second économise et qu'il s'établisse ainsi une nouvelle aristocratie : l'aristocratie des bons de travail.

Si vous vous rejetez sur la deuxième alternative, — le paiement en rapport des résultats : comment établirez-

vous la valeur de tel ou tel objet? Je fais des sabots : je prétends qu'une paire de mes sabots vaut deux bons, comment me prouverez-vous qu'elle n'en vaut qu'un? Supposons que vous établissiez un décret taxant la valeur de chaque produit, chose impossible ; d'abord, parce qu'il faudrait remanier ce décret journellement, rapport aux machines qui s'inventent tous les jours et qui activent la production, rapport aux récoltes qui peuvent être très bonnes ou très mauvaises ; ensuite, parce que ce décret, ressucitant l'antagonisme des intérêts, mécontenterait tout le monde, chacun prétendant que le produit de son travail est supérieur, en qualité, à celui de son voisin ; si vous décrétez qu'un tableau vaut dix bons : est-ce que cela sera juste? Non, car un Puvis de Chavanne, un artiste consciencieux, passera plusieurs mois pour produire un chef d'œuvre de vérité et d'originalité, tandis qu'un Cabanel, un barbouilleur plus ou moins classique, qui ne se donnera pas la peine de reproduire ce que lui montre ses yeux, bâclera une légende romaine quelconque en quelques semaines.

Quant à réglementer la Production et l'Echange par la dépense des forces, il ne faut pas y penser : 1° parce qu'il est impossible de trouver un baromètre pour cela ; 2° parce que l'homme faible, à travail égal, dépensera beaucoup plus de forces que l'homme fort et que celui-ci ne voudra pas avoir moins de bons que son collègue ; 3°, parce qu'il faudrait distinguer deux sortes de forces : l'intellectuelle et la matérielle et que, je le répète, on n'a pas encore trouvé un baromètre pour mesurer l'une et l'autre.

Si, voyant l'impossibilité de réaliser leur utopie, les communistes s'en remettent à la loi de l'offre et de la demande la société bourgeoise en sera la résultante fatale.

Eh bien, pour éviter de retomber dans les misères et l'esclavage que nous subissons, à cet autoritarisme, à cette absorption de l'individu dans l'Etat, il faudra opposer la liberté individuelle, à ce doctrinarisme qui prévoit tout, sauf les impossibilités, il faudra substituer le jeu des individualités librement groupées, fédéralisées ou individualisées ; et surtout détruire dans le cerveau de l'individu ce préjugé qu'un pain vaut quatre sous, un bifteck six ; pour le remplacer par l'idée naturelle que la valeur n'est que fictive, de convention, et qu'il est de son intérêt actuellement de n'en attacher aucune, à quoi que ce soit. Je vais le démontrer. *(A suivre.)* G. DEHERME.

N.-B. — *Prière à notre typo, de corriger sa composition à l'avenir, et à nos lecteurs de l'excuser de nous avoir si maltraité dans notre N° 2.*

L'ÉGALITÉ SOCIALE

« L'égalité sociale rêvée par les révolutionnaires — disent les mirmidons de l'économie politique – ne peut exister. En fait d'égalité, il n'y a qu'un principe vrai, l'égalité devant la Loi. Tout le reste n'est que chimère et impossibilité. »

Voilà qui est entendu; en fait d'égalité, il n'y a qu'un principe vrai : l'égalité devant la loi bourgeoise. Mais cette égalité devant la loi n'existe même pas. Ladite loi a tout bonnement été faite contre les travailleurs opprimés.

Il serait absolument illogique d'attendre qu'ils rendissent des arrêts contre les capitalistes, ces mêmes juges qui, emprisonnant un malheureux qui a dérobé un pain, laissent en liberté le voleur de millions.

Quant à l'égalité sociale que nos ennemis déclarent utopie, nous soutenons, nous, qu'elle peut et doit parfaitement exister.

Il y a dans la société actuelle deux classes dont les intérêts sont absolument antagonistes : d'un côté le prolétariat, c'est-à-dire la majorité travailleuse et souffrante; de l'autre, la classe capitaliste, c'est-à-dire la minorité oisive, qui vit dans l'opulence, tandis que les prolétaires produisent et ne peuvent consommer suivant leurs besoins.

Ce que les socialistes veulent, c'est supprimer la classe des oisifs; de cette façon *l'égalité de fait* qui est le corollaire ou plutôt la condition primordiale de la Liberté, pourra exister.

Nous nous expliquons :

La propriété individuelle est le fruit du travail des autres et la récompense de la paresse. Ce qu'il faut, c'est abolir la propriété individuelle, source de tous les maux et de toutes les misères.

Ce qu'il faut, c'est que les travailleurs jouissent du produit intégral de leur travail; ce qu'il faut, c'est qu'il n'y ait plus de capitalistes avides de jouissances et de luxe, qui monopolisent les richesses produites par les travail-

leurs et dont ces derniers devraient être seuls à profiter ce qu'il faut, en un mot, c'est détruire l'exploitation patronale, faire disparaître l'oppression capitaliste.

Et cela se fera bientôt, car il est impossible que les yeux des travailleurs ne se dessillent pas à la fin ; il est impossible qu'ils se laissent opprimer éternellement ; il est impossible qu'ils ne secouent pas, un jour, l'horrible résignation qui les domine. Les travailleurs, las de tant de misères, finiront bien par se révolter.

Elle éclatera bientôt, la grande révolte des déshérités des deux mondes ; le moment des grandes luttes sociales n'est pas éloigné. Il faut qu'un bouleversement terrible éclate non pas seulement en France, mais partout, dans tous les pays sans exception — car dans tous quel que soit leur régime, impérialiste, royaliste ou républicain, l'exploitation de l'homme par l'homme s'étale dans toute sa hideur.

Ah ! bourgeois timorés, vous pouvez nous accuser d'utopisme ; vous sentez que votre fin approche et que l'ère de l'égalité et de la justice va enfin s'ouvrir ; vous tremblez en entendant les murmures du peuple prêt à la vengeance.

Si la colère des travailleurs sera terrible, votre sang-froid despotique aura été assez atroce.

Déjà, on entend gronder l'inondation populaire qui fera rompre les digues d'iniquités construites par les tyrans.

Plus de dieux, plus de maîtres, plus d'oppression ! La Liberté !

Sus à l'Etat, aux exploiteurs ! et vive la Révolution internationale.

Alain Gouzien.

Correspondance

—

Italie, mai 1887.

Feste, forche e farina disait un vieux crapuleux qui, avant de crever, était roi de Naples.

Nos rois et *nos* honorables (!!) ministres s'amusent.... et le peuple mouton aussi. Fêtes à Venise, fêtes à Florence, fêtes à Milan ; exposition par ici, exposition par là, inau-

guration ici, inauguration par là. Allez, allez, la bourgeoisie sait s'amuser et faire bonne chère.

Aux fêtes de Florence, pour sauvegarder les très sacrées personnes du roi, de sa femmelette et du ministre démocrate Zanardelli, la rousse fit mettre en prison tous ces pauvres bougres qui ont sur la conscience l'abominable crime de n'être pas des banquiers et de ne pouvoir trouver de l'ouvrage. Ainsi, avec la charmante excuse de rafler les *vagabonds*, la police du roi Humbert rafle aussi les socialistes révolutionnaires qui sont signalés comme *dangereux* dans les fiches de la police.

⁂

Nos dirigeants ont un trac diabolique que les recettes anti-bourgeoises qui se trouvent dans cette utile brochure, qui s'appelle l'*Indicateur Anarchiste*, aient à éclater contre eux : imaginer donc les précautions que ces brutes prennent pour sauvegarder leur sale peau. Mais, ne doutez de rien, mes pigeons de la Banque et de la Bourse, le jour qu'on voudra faire de l'*action individuelle*, certainement on ne vous avertira pas 24 heures d'avance avec une carte postale.

La bourgeoisie et ses institutions sont destinées a être *rasées* par la révolution sociale, vengeresse de notre esclavage, ce n'est donc que question de temps..... pour attendre.

⁂

Zanardelli, c'est ce brave ministre qui déclarait au ramassis de ramolis, qui forment le Parlement, que le compagnon Cipriani, innocent ou non, devait rester au bagne pour le punir d'avoir été élu huit fois député. Ah! sacré nom de Dieu! Vive l'*Indicateur Anarchiste!*

⁂

L'*Alliance Anarchiste Internationale* procède très bien : partout, villes et campagnes, des groupes anarchistes sont en formation, sans les tambours et les trompettes d'un congrès quelconque.

⁂

Vive la guerre! Vive la Patrie! Vive l'Armée! Voulez-vous un exemple de la tyrannie du militarisme? L'autre jour, on a débarqué à Naples, tout enchaîné, un pauvre

diable de soldat, destiné à la réclusion militaire, parce qu'il avait répondu avec un peu de vivacité à un officier. Eh bien, ce soldat, c'est un des 200 qui pendant deux jours avaient défendu le fort de Soati contre des milliers d'Abyssiniens. Conscrit! allez risquer votre peau pour défendre cette expression géographique qu'on appelle *Patrie :* après pour vous récompenser *les bons patriotes* vous feront pourrir dans les cachots d'une forteresse.

Vive la Révolution sociale-anarchiste!

XXX.

Les Quais de demain

La littérature ne peut être éducatrice, disent quelques-uns. C'est une erreur. Je crois que la Bourgeoisie entretient justement le peuple dans l'abrutissement, par sa littérature fausse, depuis ses romans genre Montépin, jusqu'à ses chansons débitées par des Paulus.

Cette opinion de croire que la littérature n'a et ne peut avoir aucun effet moral sur les masses, vient de ce que nous manquons d'écrivains se traçant, comme but, l'éducation populaire. Voilà pourquoi nous disons à ceux qui veulent faire de la littérature, et qui se disent anarchistes, de comprendre qu'il serait peut-être bon de faire pénétrer, dans les masses, les idées libertaires sous une forme amusante et récréative.

C'est une idée que nous donnons à ceux de nos amis qui veulent faire de la littérature.

* * *

On a beaucoup écrit sur la femme sans trop rien prouver. Chose pas facile d'ailleurs. Tous les écrivains qui se sont voués à l'étude exclusive de cette partie de la question sociale, se sont laissés aller à un sentimentalisme exagéré.

Le Solitaire, n'est pas tout à fait exempt — selon moi — de ce sentimentalisme. Mais il a écrit, malgré cela, un livre intéressant sur cette question très ardue. Et je l'approuve pleinement quand il se moque des femmes avo-

cates, bas-bleus, etc., qui deviendraient embarrassantes dans la future société « avec des métiers pareils ».

Nous reviendrons, dans un de nos prochains numéros, sur cette question.

Ch. S.

La décadence Bourgeoise

(suite)

Jacques Roux, très populaire dans les faubourgs, hébertiste énergique et zélé propagateur d'une société communiste, est accusé de vol, indigné de la lâcheté de ses calomniateurs, il se tue dans sa prison. C'était la préface du drame.

Après lui, Robespierre fait guillotiner en bloc les principaux hébertistes : Ronsin, Hébert, Vincent, Clootz etc.... etc... en tout 17. Trois mois après ce fut le tour des dantonistes : Danton, Desmoulins, Philippeaux Westermann, de Sechelles etc... etc .. Puis Chaumette, Gobel, Beysser ; Bref, tous ceux qui contrecarraient les menées dictatoriales de Maximilien furent supprimés ou proscrits. Telle est la conséquence funeste mais fatale du principe d'autorité.

« Robespierre après la mort de Danton est au plus haut de sa puissance. Le voilà pour ainsi dire, au sommet d'une montagne dont chaque étage est formé des cadavres d'une des grandes générations politiques de la Révolution : les Constituants au bas ; sur les constituants, les Girondins ; sur les Girondins, les Dantonistes. Robespierre a frappé à la fois les vrais et les faux révolutionnaires, les représentantslégitimes de la Révolution et les factieux qui la déshonorent. Il a abattu tous les partis, tous les groupes » (1).

Au point de vue social et politique quel est le résultat de ce régime Jacobin : « La corruption s'est introduite dans les comités révolutionnaires ; la corruption est parmi ceux qui doivent surveiller et punir les corrompus. Les Jacobins ont envahis partout les fonctions publiques : de surveillants ils sont devenus administrateurs ; c'était inévitable et fatal ; beaucoup s'y dépravent. *On revoit les tyrans de village : le meneur de comité a remplacé le seigneur* » (2).

Enfin, le 9 thermidor met fin au despotisme de Robespierre et à la Révolution. De ce jour-là Bourgeoisie tendra de plus en plus à s'affirmer en classe distincte du prolétariat. Voici ce que pensait de cette mémorable journée, P.-J. Proudhon, le publiciste qui, de nos jours, a le mieux compris ce qu'est la Liberté et son incompatibilité avec tout gouvernement tel qu'il soit :

« Admirez la puissance des principes. A peine réunis pour venger la Révolution des parjures de la royauté, ces hommes furent saisis d'une véritable fureur de gouvernement. Des mesures de saluts publics, affranchies des formules légales, étaient devenues nécessaires ; bientôt le bon plaisir des dictateurs fut toute leur raison ; ils ne surent que proscrire et guillotiner. Ils étaient le pouvoir, ils agissaient comme des rois. L'absolutisme revenait dans leurs décrets et dans leurs œuvres. C'étaient des philosophes pourtant !

« Il fallut réagir contre cette frénésie despotique : le 9 thermidor fut un avertissement donné par le pays à l'autorité conventionnelle. Tant que le peuple avait craint pour les conquêtes de la Révolution, pour l'indépendance du territoire et l'unité de la République, il avait toléré la dictature des comités. Le jour où la terreur devint un système, où ce provisoire de sang parut vouloir devenir définitif, où l'utopie pénètra dans les conseils, où Robespierre, l'homme des vengeances plébéiennes, ne fut plus qu'un chef de secte, ce jour là une crise devint inévitable. La logique du vertueux réformateur le poussait à supprimer les hommes en même temps que les abus : c'est le pouvoir qui a perdu le Jacobins » (3). *(A suivre)*. G. D.

---

(1) Henai Martin. — *Histoire de France*
(2) id. id.
(3) P. J. Proudhon. — *Confessions d'un révolutionnaire.*

Petite Correspondance

Nos amis, les dépositaires de province, sont priés d'être exact pour le paiement des numéros qu'ils ont reçus.

—

E. Monteil, à Valence. — Je ne suis pas ce Schæffer-là. J'étais, en 1871, encore trop jeune pour avoir été mêlé au Mouvement Révolutionnaire. CH. S.

—

Souscription permanente en faveur de l'Autonomie individuelle:

Une roue de derrière	fr.	5 »
Produit d'une vente de Mort aux voleurs		3 75
Une seconde roue pour faire rouler l'autonomie.		5 »

L'imprimeur-gérant : GRANIER, 21, rue Visconti.

ANNONCES

Vient de paraître chez A. Ghin, Passage du Palais-Royal, 1, 2, 3, :

La Femme ne doit pas travailler par le Solitaire.

—

Le Révolté, hebdomadaire, rue Mouffetard, 140.

—

La Revue Cosmopolite, bi-mensuelle, 10, passage des Rondonneaux.

—

Le Socialiste du Gard, hebdomadaire, 13, rue Porte-d'Alais, Nîmes.

—

Têtes de bois et oreilles d'ânes, brochure électorale, sera expédiée, à titre de prime gratuite, à tous nos abonnés.

—

L'***Avant-garde cosmopolite,*** rue Fondary, 64.

—

Paraîtra prochainement :

Les Beuglements du Peuple, par Novitch-Erreip.

GRANIER, imprimeur-gérant, 21, rue Visconti, Paris.

Première Année. N° 4. Aout 1887.

L'AUTONOMIE INDIVIDUELLE

REVUE MENSUELLE DES IDÉES ANARCHISTES

SOMMAIRE

LE NUMÉRO : 10 CENTIMES

ABONNEMENTS

Six Mois : 1 fr. — Un An : 2 fr. — Extérieur, le port en sus.

Pour ce qui concerne la Revue, écrire à Charles SCHAEFFER, rue des Boulets, 11, Paris.

PREMIÈRE ANNÉE. N° 4. AOUT 1887.

L'AUTONOMIE INDIVIDUELLE
REVUE MENSUELLE
DES IDÉES ANARCHISTES

VIVE BOULANGER

Il a eu son apothéose, je lui dois mon vivat.

Le 9 juillet, à Paris, la gare de Lyon, littéralement envahie, a été le théâtre des émotions les plus rudes et, n'en doutons pas, des plus vraies : Partira! Partira pas! C'est Boulange, Boulange..... Les plus dévoués se sont couchés sur les rails, que nul n'a pensé à déboulonner, les audacieux sont montés sur la machine et ont détaché du train le wagon qui devait emporter son auguste personne. On raconte même que les femmes présentes voulaient l'embrasser, et que devant la gare des hommes plus heureux se sont rués sur sa voiture et mis en pièces et en poches, précieuse relique chaude encore, le coussin sur lequel s'était un instant reposé son noble postérieur. Monsieur Déroulède a fait son discours, Sansbœuf suffoquait, le général était pâle. Vive Boulanger.

Melun, Fontainebleau, Nemours, Nevers l'ont acclamé : Vivats à Melun, vivats à Fontainebleau. A minuit, bouquets et lanternes à Nemours, discours et déroulèdisme à Nevers; à Clermont-Ferrand, trois cents auvergnats bonne marque, envoyés de Paris, lui ont fait une chaleureuse ovation. Continuant son voyage triomphal, s'il eût été à Concarneau, presque sa patrie, dans la lande, au milieu des pousses sauvages et des porcs mal domestiqués, nul doute qu'un biniou eut jeté aux échos : Vive Boulanger!

Compatriote du très vénérable et vénéré Trochu, hier il écrivait : Monseigneur, et crie : Vive la République! aujourd'hui; il est de son époque comme il est de son monde. Vive Boulanger.

Soldat, il a fait le port de la barbe d'ordonnance à l'armée et pour lui, monsieur Paulus nous rase dans les carrefours. Vive Boulanger.

Ministre, il a supprimé la *masse* du troupier : total, 45 francs, mais en échange lui a donné une assiette à deux pour quinze et un couvert en fer-blanc. En caserne on ne mange plus à la gamelle. Vive Boulanger.

Vaillant homme de guerre, le général a touché le cœur des habitués de la Scala et conquis l'aristocrate bookmaker, l'illustre comte de Luçay, vadrouilleur et croupier, monsieur Rochefort : cabotin de plume et *paillasse* de caserne, hurrah Henri ! Vive Boulanger !

C'est le cri de tous. Rochefort, Paris, la France entière le pousse. Il reviendra. Bravo !

Bravo ! monsieur Rochefort, depuis vingt ans vous tentiez de créer un parti et vous avez fait le Boulangisme; politique malheureux, vous n'avez jamais pu devenir grand maître, vous vous êtes fait larbin. Boulanger paie. Tant qu'il paiera, vive Boulanger !

Bravo aussi, bravo Paris, Paris du travail. Tu étais à l'Hôtel-de-Ville en 71 et il était à Versailles : Lieutenant-colonel en Mai, quand nos forts vendus, nos murs éventrés et nos faubourgs canonnés; quand trahis à nos avant-postes et trompés à la Commune par des avocats de brasserie et des journalistes de boudoirs, viveurs décavés et incapables, membres et généraux de cette Commune, pour un grand nombre à la solde de Foutriquet ou aux crochets des femmes galantes; quand enfin, Paris râlant et vaincu, la réaction versaillaise l'écrasait sous le talon de ses soldats assoiffés de sang humain et saoûls d'eau-de-vie, Boulanger, à la tête du 114e régiment de ligne, dans les rues commandait le feu..... Quelques semaines plus tard, à Cherche-Midi, présidant un conseil de guerre, Boulanger faisant son devoir envoyait au poteau de Satory les survivants de la barricade. Il y colla même ceux que, dans sa clémence de monstre assouvi, l'ignoble Gallifet avait épargnés. Fils de Bourgeois, il hait les ouvriers. Vive Boulanger.

Patriote « quand même », il a le culte du premier des Bonaparte et celui du dernier des jeans-foutre, Gambetta. Comme eux, il a des désirs de conquêtes et des

appétits dynastiques; pour imiter le premier, sa politique est celle du second : la Revanche! La revanche bête de deux peuples qui n'ont entre eux d'autre motif de haine que celui de s'être déjà égorgés plusieurs fois au profit des gens de Bourse, des trafiquants du haut commerce et des politiciens qui, sur le heurt des armées et la probabilité des victoires, font la hausse et la baisse, spéculent et accaparent la richesse publique et exploitent les sentiments patriotiques et la crainte du peuple, lui qui n'a rien par des discours et des déclamations burlesques.

Dans la guerre aussi les entraîneurs de soldats ont tout à gagner : Les campagnes d'Italie et d'Egypte, en faisant la gloire militaire du général Bonaparte, ont préparé le 18 Brumaire et nous ont donné le plus sanguinaire des Napoléon; la revanche, elle, Gambetta l'avait rêvée, Boulanger la projette; il ferait mieux encore : Par un 2 Décembre quelconque, après 17 ans de République bâtarde, il nous donnerait un César souillé du sang de cinq cent mille citoyens. Vive Boulanger.

Fusillade dans les rues de Paris, canonnade des hameaux et des villages, mitraillade partout!... Allons, travailleurs de tous les rangs et de toutes les conditions et vous Parisiens, vous surtout les fils, les frères et les épouses des égorgés du Champ de Mars, du Père-Lachaise et de la caserne Lobau, vous encore qui avez eu, pendant la Semaine sanglante, un père, un frère ou un mari enterré vivant dans le square Saint-Jacques, vous enfin qu'il fit veuves ou orphelins et qu'il s'apprête à frapper, acclamez! acclamez-le, *mais acclamez-le donc!*.......

Vive Boulanger!! JEAN-BAPTISTE LOUICHE.

ANARCHIE

Comme l'étymologie du mot l'implique, l'*Anarchie* est la qualité d'un état social dans lequel toute forme de gouvernement, quel qu'il soit, serait supprimée. — Les Anarchistes sont donc *partisans de la liberté absolue de l'être*, ils sont *ennemis de tout pouvoir, de toute autorité.*

Il faudrait pourtant bien, quand on discute de l'Anarchie, rester avant tout sur ce terrain de revendication. — Mais, comme toute idée dont la clarté logique montre à l'humanité son ineptie et sa bêtise moutonnante, elle est combattue et discutée à faux par l'orgueil, la routine et les préjugés, déblatérée systématiquement par l'entêtement ou la sottise crasse. Quand on devrait, comme premier point, admettre ou récuser les raisons d'être de l'Anarchie, on argutie d'emblée sur sa valeur reconstitutive ou son opportunité, évitant ainsi, finassement, la discussion d'une vérité qui, comme toute vérité, n'est pas facile à réfuter.

« Etre libre » c'est-à-dire dégagé de toute entrave autoritaire dans le complet développement de son individu, est pour l'humanité une aspiration générale nécessaire à sa réelle *vie*. Ce sentiment est commun à toute l'espèce animale et n'est que plus exigeant chez l'être humain, le plus complet et le plus perfectionné des animaux. La grande majorité de la famille humaine ayant en elle ce besoin de liberté vraie, sciemment ou non est anarchiste, autrement dit, contraire à tout esprit de gouvernement, préjugé opposé à l'obtention de cette liberté complète.

L'Anarchie est donc l'expression d'une exigence humaine qu'on peut considérer comme primordiale entre toutes. — Mais la peur de l'inconnu, l'esprit de routine sont tellement invétérés en l'homme, depuis si longtemps courbé sous la férule directoriale, que cette même liberté dont il ressent l'appétit tiraillant lui fait peur. C'est à cause même de l'autonomie morale, physique et intellectuelle dans laquelle on veut le laisser se développer, au grand avantage de la satisfaction de cet appétit, qu'il recule épouvanté devant l'application d'une théorie qui, seule cependant, pourrait lui donner l'assurance des besoins de liberté qui l'étreignent.

L'avènement fatal de l'absolue liberté que réclame l'Humanité est la raison d'être indiscutable de l'école anarchiste. — Si, pour satisfaire aux vieux restes de prophétisme auquel l'être humain s'est tant laissé aller, les hommes qui composent l'école anarchiste se sont groupés autour de tel ou tel *système futur* répondant le mieux à leurs *aspirations présentes*, ils ne devraient

point perdre de vue le pivot autour duquel convergent toutes ces conceptions reconstitutives, et ne pas oublier que systématiser est tomber dans l'abstraction. — Les adversaires de l'Anarchie ont vite su reconnaître le côté prêtant le mieux à leurs critiques intéressées. Laissant de côté l'idée essentielle de l'école, ils ont attaqué le communisme, le libertarisme, le rationnalisme au nom même de l'Anarchie, jetant ainsi un jour fort obscur sur son application.

Lorsqu'elle traite de l'avenir, l'Anarchie ne doit pas devenir un système; le résultat de ses recherches ne doit pas être l'obtention de la pierre philosophale ou de l'élixir de longue vie. — Le but de sa philosophie est d'assurer à l'individu l'absolue disposition de son être, tout en le faisant bénéficier des avantages de la collectivité au milieu de laquelle il se meut. Pour y arriver, il n'est nécessaire que d'établir quelques larges lignes, qu'à les préciser nettement en se basant uniquement sur l'étude scientifique et expérimentale de l'être humain. Aller plus loin est se préparer à tomber dans l'erreur ou l'aberration, chose toujours préjudiciable à la propagande d'une idée nouvelle, même reconnue exacte en son essence.

En ce qui regarde le présent, le rôle de l'Anarchie, commun en cela à celui de tout le parti révolutionnaire, consiste dans le sapement, dans la démolition de toutes les vieilles entités, de tous les préjugés. Mais, seule vraiment libertaire, l'Anarchie a de plus comme devoir de s'opposer à l'avènement de tout gouvernement évolutif nouveau qui ne pourrait être qu'un retard irréparable apporté à la marche naturellement ascendante de la civilisation. — Arrivée où elle est, ce n'est plus pas à pas que l'Humanité doit se développer. C'est par à-coups, par révolutions efficientes et le prochain bouleversement doit être la suppression radicale et sans espoir de retour de l'Autorité, sous quelque forme, sous quelque nom on la présente.

Si, au jour futur de la Révolte, les Anarchistes, bien pénétrés de leur mission, savent empêcher le mouvement de se dévoyer du courant qui l'aura créé, la Révolution sociale en sera le résultat. — Le peuple, se dirigeant alors où le pousseront ses aspirations, choi-

sira à ce moment, s'il lui plaît, tel ou tel système. Il fera du communisme, du libertarisme, de l'individualisme tout à son aise. Qu'importe ? Il sera libre ! !

Albert Carteron.

UNE RÉUNION A LA COUR D'ASSISES

D'habitude, nos réunions se tiennent dans des salles laides, dont le prix de location est relativement élevé. C'est très défectueux sous tous les rapports. Aussi l'autre jour en avons-nous tenu une à la cour d'assises. C'est le gouvernement qui l'a d'ailleurs organisée. Voilà un fait qui va paraître insolite à bien des gens, mais expliquons-nous : Trois de nos amis furent arrêtés pour avoir transgressé la loi, qui défend de dire aux très humbles gouvernés le contraire de ce que pensent les très haut gouvernants. Nos amis, dis-je, furent donc sommés à comparaître le 21 juillet devant les juges rouges et toute une collection d'huîtres et de pierres à l'huile, appelées communément jurés. Ces trois amis, écœurés d'avance des plaidoiries qu'auraient récitées en leur faveur trois perroquets stagiaires, ont obtenu le droit légal de se faire défendre par un compagnon absolument étranger à la corporation des avocats, cette pépinière si féconde d'hommes politiques. Depuis le règne de Louis-Philippe cela ne s'était vu ni entendu. C'est donc un précédent qui mérite d'être signalé. Or, chaque fois qu'un révolutionnaire quelconque ira s'asseoir sur l'un des plateaux de la balance de notre vieille amie Thémis, il aura la facilité de métamorphoser une monotone et insipide audience de cour d'assises en brillante conférence contradictoire, instructive et amusante à la fois. Il pourra poursuivre la bourgeoisie jusque derrière son tribunal et lui jeter à la face son cri de haine et de révolte. Il pourra changer son banc d'accusé en tribune, et faire peut-être des prosélytes parmi les curieux qui assisteront au jugement.

Nous ne verrons plus — et c'est là le point essentiel — des avocats d'office faire passer pour irresponsable ou fou un accusé — de délit politique — qui

pense, mais qui n'a pas une facilité d'élocution lui permettant de se défendre lui-même.

Revenons sur la réunion du 21 juillet dernier. Le coin de la salle réservé au public lentement se remplit, gardé par la force matérielle, — gardiens de la paix, gardes municipaux. — Les stagiaires, en robe noire, s'engouffrent non moins lentement dans le prêtoire. Le greffier gagne sa place, les accusés aussi accompagnés de notre ami Tennevin, leur défenseur. Cela va devenir solennel. Un huissier annonce la cour qui rentre. Ça commence. Le président fait prêter serment aux jurés. Le défenseur pose des conclusions, entr'autres celle de faire évacuer la salle par la vermine policière et de faire ouvrir les portes toutes grandes. Le président fait une petite grimace. La cour se retire, délibère, revient, et passe outre. Le président échange quelques paroles avec nos amis les accusés, puis donne la parole à M. l'avocat général. Ça devient de plus en plus sérieux. Ouvrons les oreilles et fermons les yeux. Je n'ai pourtant pas cherché la rime n'étant pas encore poète. Mais tenez, chers compagnons, je vous fais grâce du restant. Je vous dirai seulement que notre camarade Tennevin, dans sa trop courte mais bonne plaidoirie, a assis l'avocat-bêcheur puisque celui-ci ne s'est plus relevé pour prendre la parole; qu'une amie a fait une distribution aux jurés, aux avocats, aux gardiens de la paix, aux gardes et au public de manifestes aux conscrits dont l'affichage a fait tomber de la bouche du président de la cour d'assises 2 mois de prison, 100 fr. d'amende à deux accusés et 1 an plus 500 fr., toujours d'amende, au troisième non moins accusé. Charles SCHAEFFER

LES QUAIS DE DEMAIN

—o—

Où vont les anarchistes, par G. Lefrançais.

Depuis longtemps déjà, le besoin de réfuter — mais très sérieusement — les idées anarchistes se faisait sentir. Il fallait détruire ces idées d'indisciplinés pour le salut de la Révolution sociale. Ça y est. Messieurs les communistes, collectivistes et autres possibilistes ou

impossibilistes peuvent dormir tranquilles. Un vieux, dont l'autorité morale est hors de doute, le citoyen G.. Lefrançais, ex-membre de la Commune, vient de tailler une de ses meilleures plumes pour combattre l'anarchie, qui ne se relèvera plus d'un si terrible coup. Aussi avec quelle logique implacable il démontre en 32 pages nos théories qu'il avoue ne pas comprendre; avec quelle argumentation serrée il prouve que les anarchistes sont les pires conservateurs de l'ordre social actuel. C'est à s'en convaincre si l'on avait le courage de lire avec attention la brochure jusqu'au bout. Pour vous en donner la preuve, compagnons-lecteurs, je vais cueillir au hasard quelques perles qui vous donneront une idée suffisante de l'ouvrage complet.

Première perle, page 9. — « Les anarchistes prennent pour leur compte la fameuse et si commode théorie bourgeoise, en disant qu'il peut exister pour certaines natures un droit primordial de vivre aux dépens des autres sans se soucier le moins du monde du surcroît d'efforts que ceux-ci devront employer. »

Deuxième perle, p. 10. — « La théorie du « fais ce » que veux » pourrait en certains cas préparer certains désagréments à ceux qui, la prenant au sérieux, s'aviseraient, bourgeois d'un nouveau genre, de la pratiquer. »

Troisième perle, la plus belle, page 17. — « Déroulédisme à rebours ou incohérence, tel se peut qualifier — au point de vue révolutionnaire — l'anti-patriotisme des anarchistes. »

La conclusion surtout mérite d'être lue, si l'on veut voir une preuve de crétinisme, de coquinerie aveugle émanant d'un homme dont la cervelle se liquéfie par l'âge. Il n'est pas possible de croire que cet homme qui a subi des Révolutions, qui a pu étudier, acquérir de l'expérience — puisqu'il est vieux — soit l'auteur d'une ineptie semblable, reproduction sans talent des arguments énoncés par les bourgeois de la Bourgeoisie et du Parti ouvrier.

Cette brochure me confirme de plus en plus dans la conviction qui me fait soutenir que nous, les jeunes, avons raison de ne pas nous mettre à la remorque de ces vieux débris qu'on appelle — par une funèbre rétrospectivité — membres de la Commune.

* * *

Je ne puis pas dire tant de mal sur la brochure de notre vieux camarade Achille Le Roy, brochure intitulée : « La liberté de l'amour ». C'est un petit opuscule que nous recommandons aux amis et principalement aux jeunes filles qui croient « que c'est arrivé ».

* * *

Le 15 août paraîtra un pamphlet bi-mensuel intitulé « Les beuglements du peuple ». — Abonnement d'essai, 25 centimes pour 2 mois. — S'adresser aux bureaux de « l'Autonomie individuelle ». Ch. S.

L'INDIVIDUALISME

Production, Consommation, Échange

(*Suite et fin.*)

II

Lorsque en 1792 les royalistes voulurent jeter le discrédit sur la République ils firent répandre par leurs agents, dans toute la France, que la récolte avait été mauvaise, qu'il allait manquer de blé et que la famine serait sous peu effroyable ; immédiatement la famine renchérit d'une façon extraordinaire et, justement où la récolte avait été bonne, le pain atteignit jusqu'au prix exorbitant de six à huit sous la livre. Les mesures idiotes des commissaires affolés, voulant tout organiser, y contribuerent pour beaucoup. Bref, l'on ne manquait pas de blé, mais la peur d'en manquer fit ce qu'aurait fait une récolte à peu près nulle.

Eh bien, au lendemain de la Révolution, il faudra faire absolument le contraire. La Terre produit, même à présent que la production est immolée à la spéculation, que la plupart des objets comestibles se gâtent faute d'une production et d'une consommation équilibrée, que plus des deux tiers de la population sont parasites ou ne sont occupés qu'à un travail non productif, — *la Terre produit plus du double de ce que les*

hommes et les animaux domestiques peuvent consommer en s'entretenant convenablement (1).

Voilà ce qu'il faut que le peuple sache pour qu'il ne soit pas pris d'un faux égoïsme dicté par la peur et qu'il ne s'accapare les produits comestibles. S'il est instruit sur ce sujet, et il faut qu'il le soit, il ne voudra pas de dictature ni de commissions de distribution; étant sûr de trouver toujours dans les magasins ce dont il a besoin il n'y aura pas un homme parmi lui assez inepte pour s'amuser à empiler des objets de consommation, qui s'abîmeraient dans ses caves et greniers, tandis qu'il pourrait les avoir toujours à sa disposition, nouveaux et frais, dans les magasins. Si l'on me dit qu'il y aura des produits rares que tout le monde voudrait avoir, je réponds que les goûts sont complexes à l'infini et que les produits rares sont excessivement nombreux, en général, que ceux qui aiment les truffes se régaleront de mets truffés, que ceux qui adorent le champagne en empliront leur verre à loisir. S'il en est qui prennent et des truffes et du champagne, on n'y fera pas attention, absolument comme dans un souper de famille ou à une table d'hôte où l'on ne s'occupe pas s'il y a un convive aux appétits plus grands, qui prend deux parts de gâteau.

Quant à la production elle s'exécutera de même façon : librement ; travaillant quand bon leur semblera il est à présumer que les hommes ne feront pas durer le travail plus de quatre heures par jour, moyenne suffisante. Le dégoût si légitime provoqué par une trop longue durée de travail n'existera donc plus; la faculté de varier ses occupations, ensuite la liberté qui règnera dans l'atelier comme partout, tout cela rendra le travail le plus pénible gai et attrayant comme un jeu : l'équitation et la conduite d'une calèche, qui est pour nos copurchics un plaisir extrême parce qu'ils ne l'exercent que quelques heures par semaine, est le plus dur des métiers pour le cocher, contraint par la faim de

(1) Le cadre du journal ne me permettant pas de prouver par les résultats des statistiques la vérité de ce que j'avance, j'engage mes lecteurs à lire pour s'en convaincre, la très intéressante brochure : *Les Produits de la Terre.*

l'exercer dix ou douze heures par jour. L'homme a des forces à dépenser, et lorsqu'il aura conscience de sa personnalité, lorsqu'il sera vraiment égoïste, il aimera mieux les dépenser pour son intérêt qu'inutilement; il travaillera donc, soyez-en certain, assez pour se subvenir, c'est-à-dire assez pour la satisfaction de ses besoins matériels et intellectuels. Il pourra se trouver des apathiques qui ne travailleront pas assez mais, par compensation, il se trouvera aussi des nerveux et des sanguins qui travailleront de trop.

Là est la solution : au lieu de mettre la Société au-dessus de l'individu, faire le contraire : Mettre l'individu au-dessus de la Société; je le répète, là, est la solution, là est le salut — le salut de la Révolution.

III

Comment l'échange se fera-t-il avec les fédérations et les groupes non anarchistes ?

Pour cette partie, qui est la principale de mon article, je tiens à déclarer ceci : je ne crois pas que l'individualisme triomphe immédiatement et partout. C'est pour cela que j'ai émis l'idée fédérative comme la seule praticable et respectant le principe de Liberté ; seulement que, tout en n'ayant pas les mêmes formes, les fédérations et les individus seraient régis par un pouvoir moral commun : l'ÉGOISME, qui conduit au respect de l'individualité chez chaque homme.

Or, partant de là, il est admis que si certaines fédérations pourront employer la monnaie ou les bons de travail dans leur sein, elles ne le pourront pas, moralement et matériellement, pour les échanges avec les fédérations n'ayant pas d'organisations ou n'étant pas organisées comme elles.

Supposons la ville de Paris, composée d'individualistes, surchargée d'articles de bijouterie, de bronze d'art, enfin de tout ce qui constitue l'industrie parisienne, mais elle manque de légumes et de viandes. Puis, il y a une fédération collectiviste en Bourgogne dont la récolte a été excellente. Quelques individus s'apercevant que Paris va manquer d'objets de consommation publient un bulletin statistique de ce que

la ville a besoin et de ce qu'elle a de trop. Aussitôt la fédération bourguignonne, plutôt que de gâter sa récolte, enverra tout ce qu'elle aura de trop, d'autres fédérations feront de même et Paris aura ses légumes. Quant à ses articles industriels, la ville les enverra là où on les demandera; les peintres, les sculpteurs, les savants et les littérateurs qui voudront que leurs œuvres soient connues partout les enverront en province et à l'étranger.

Au commencement il est probable qu'il y aura des désordres, des produits se gâteront faute d'entente, mais, peu à peu l'on connaîtra par les bulletins, les livres, les journaux, la consommation exacte de chaque fédération et tout s'équilibrera naturellement.

Que l'on ne crie pas à l'exagération; actuellement, malgré la Société anti-naturelle qui nous régit, cela se pratique et l'on s'en trouve bien.

Lorsque les explorateurs pénètrent dans le centre de l'Afrique, lorsqu'ils échangent de l'étoffe, de la verroterie et des alcools contre de l'or, est-ce que les indigènes pèsent la poudre précieuse? Non, ils donnent sans compter, ayant de l'or plus qu'il ne leur en faut, tandis qu'ils ont grand besoin d'étoffe, de verroterie et d'alcool.

Même au centre de notre civilisation stupide, à Paris, la maxime individualiste « à chacun suivant ses besoins » est pratiquée : j'ai dit que la Terre produisait plus du double de ce qui serait suffisant à l'entretien confortable de chacun; l'eau qui arrive à Paris n'est pas en plus grande quantité, proportionnellement, que les comestibles, surtout en été, et pourtant chaque ménagère prend ce qu'elle a besoin, elle use quelquefois 100 litres pour son lavage comme il y a des jours où elle n'emploie qu'un ou deux litres : sa consommation d'eau n'est réglée que par le besoin qu'elle en a. (1)

L'on ne peut nier que cette distribution d'eau, qui se fait sans distributeurs, ne soit une des phases de l'échange; étendez la question, au lieu d'une mé-

---

(1) L'eau qui arrive à Paris se répartit, en moyenne, à 50 litres par habitant.

nagère à côté d'autres ménagères, prenez une fédération à côté d'autres fédérations, une nation à côté d'autres nations, et vous aurez le futur échange libre, sans monnaie, sans Etat, que n'ont pas su voir les économistes si perspicaces. Et que l'on ne vienne pas me dire que ce qui modère l'usage de l'eau c'est le prix qu'en fait payer la compagnie, car ce sont les propriétaires ou l'Etat qui la paient et une ménagère se fiche du propriétaire ou de l'Etat comme d'une carte d'électeur.

G. DEHERME.

QUELQUES MOTS

SUR

L'ANARCHIE OU INDIVIDUALISME SOCIAL

Avant-Propos.

Malgré les nombreuses et éloquentes études faites jusqu'à ce jour sur l'organisation anarchiste par des penseurs plus autorisés que nous, les ennemis de cette forme sociale sont encore trop nombreux pour que nous ne tentions pas d'en démontrer la praticabilité de son application dès aujourd'hui.

Nous plaçant sur un autre terrain que celui qui a été parcouru par la plupart de nos devanciers, nous analyserons une à une les principales objections de nos contradicteurs, et tenant compte du développement rapide et continu de l'outillage mécanique et des funestes progrès de la monopolisation, de l'accaparement de la richesse publique par quelques-uns au préjudice du plus grand nombre, nous essaierons de prouver l'inéluctabilité de l'avènement de cet ordre social vraiment républicain ; nous expliquerons aussi le jeu de son organisation à l'intérieur et comment pourront être établies ses relations extérieures, et tenant compte également de la puissance du régime parlementaire auprès de l'opinion publique, nous indiquerons aux partisans sincères et dévoués de la Révolution sociale, les moyens qui nous paraissent les plus sûrs pour la précipiter et en assurer le triomphe.

Principe d'organisation

Deux droits, corollaires d'une même loi naturelle — la Justice — doivent présider et régir toute société humaine bien organisée. Ce sont : Le droit de l'individu dans l'ordre social et le droit commun ou de collectivité dans l'ordre économique de la Société.

Le droit individuel ou *anarchique* réside dans la plus entière faculté laissée à chacun (et non dans l'autorisation) de s'associer, rompre, se réassocier : aller, venir, veiller, dormir, etc., sans autre loi ni institution qu'une réciprocité naturelle et facultative entre les individus dans la vie sociale, *c'est la Liberté.*

Le droit commun ou collectif gît dans l'universalisation ou mise à la disposition de chacun, du sol, sous-sol, instruments de travail, ainsi que tous les moyens de développement intellectuel et physique de l'individu, *c'est l'Egalité.*

Le droit pour chacun de faire ce que bon lui semble naturellement subordonné à la faculté pour tous de réciprocité et garanti par la mise en commun de tous les moyens de se développer, se mouvoir, jouir, produire et consommer, *c'est la Justice.*

Cette loi naturelle, jusqu'à ce jour méconnue, conférant à tous également, tous les droits, et en assurant à chacun pleinement et librement l'exercice, est la seule garantie, dans la vie sociale, du respect de l'unique sentiment naturel des individus, *l'Egoïsme.*

CHAPITRE PREMIER

Pour les adversaires de l'*Anarchie*, nous voulons dire pour les nombreuses victimes de l'état social actuel qui n'épousent point cette cause, cette forme de Société n'est rien moins, selon les uns qu'une utopie, un rêve, une folie même, selon d'autres c'est l'avenir, mais l'avenir très éloigné de l'humanité.

Comme on le voit, des opinions bien diverses et bien contradictoires font condamner d'avance le principe d'organisation sociale anarchiste par un très grand

nombre, et cependant presque tous ont justement et chaque jour à se plaindre du régime gouvernemental.

Sur quoi repose ce verdict?

(A suivre.) JEAN-BAPTISTE LOUICHE.

L'ESTAMPAGE

Nous extrayons de « l'Avant-Garde Cosmopolite » l'entrefilet suivant :

Pour arriver à la démolition de la vieille Société qui croûle, tous les moyens sont bons aux anarchistes. L'estampage, élevé à la hauteur d'une institution publique a déjà produit ses effets.

Parmi les différentes organisations libres formées à ce sujet par les compagnons, la tribu des Pieds-Plats peut compter comme une des plus effectives.

L'empilage du légendaire Gamey vient d'avoir son pendant.

Travaillant dans le quartier de la Porte Denis, la tribu avait établi sa table commune chez un marchand de vins du quartier.

Bonapartiste enragé, se targuant d'une haute intelligence, prouvée par la monnaie dont il peut disposer, traitant de haut les employés à son service en leur déniant toute intelligence, ce monsieur réunissait en sa mesquine personne toute la bêtise crasse particulière à sa classe.

En présence de la facilité avec laquelle ils pouvaient arriver à démontrer à ce piètre individu que :

« L'or n'est qu'une chimère »

l'empilage fut décidé.

Tant bien que mal la tribu vécut modestement pendant trois semaines aux croûtes du nouveau Gamey. — L'esprit de fraternité les avait bien obligés à la réception de quelques compagnons dans le besoin; chaque repas voyait grossir le nombre des affamés : l'empilé rayonnait, voyant, en rêve, rebondir les tiroirs de sa caisse.

Malheureusement tout a une fin en ce monde; les victuailles disparaissant et l'argent n'apparaissant pas,

le mastroquet se décida à faire quelques représentations.

Sentant le terrain croûler la tribu leva le camp, emportant sans timbre de quittance la note qui s'élevait à la modeste somme de 850 fr. — Cette somme ne sera pas perdue pour tout le monde. Une bonne part en sera affectée à la propagande et à entretenir les liens de solidarité nécessaires entre les compagnons.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la suite de « La décadence bourgeoise ».

AU COUP DE FEU

La rédaction du *Coup de feu* — revue mensuelle — en nous souhaitant la bienvenue, a commis une grosse bêtise. Elle a déclaré que les Anarchistes, dans leurs journaux, font appel aux diverses écoles socialistes et révolutionnaires. Elle s'est même demandé assez naïvement pourquoi. Nous l'invitons à lire avec plus d'attention nos journaux. Ce qui lui évitera, une autre fois, de prendre des vessies pour des lanternes. *L. R.*

PETITE CORRESPONDANCE

Voici l'adresse exacte du citoyen Spartacus Verdier : Poste restante, à Ganges (Hérault).

A. M. — Vos idées sont justes.

François L. — Acceptons toujours avec plaisir de nouveaux dépositaires.

Souscription permanente en faveur de « l'Autonomie individuelle »

—

Granier	....	10 fr.	50
Ch. Fix	....	0	65
Un pouf	....	2	
Général Boulanger	....	0	05
Rochefort de Luçay	....	0	05
Les conseillers municipaux du Parti ouvrier	....	0	05
Lefebvre-Roncier	....	0	10
Pour Benon, conseiller municipal	....	0	05
Un employé du Cinquantenaire	....	0	10
Une roue de derrière. — « L'Autonomie » roulera.		5	

GRANIER, Imprimeur-Gérant, 17, rue de l'Échiquier, Paris.

PUBLICATIONS

Le Révolté, hebdomadaire, rue Mouffetard, 140.

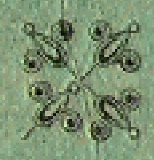
La Revue Cosmopolite, bi-mensuelle, 12, passage des Rondonneaux.

Le Socialiste du Gard, hebdomadaire, 13, rue Porte-d'Alais, à Nîmes.

Le Coup de feu, revue mensuelle, 45, quai de la Tournelle.

Le Grillon, 12, passage du Saumon.

La Liberté de l'Amour, brochure par A. Leroy, 45 bis, rue Saint-Jacques.



GRANIER, Imprimeur Gérant, 17, rue de l'Échiquier, Paris

Première année N° 5 Septembre-Octobre 1887

L'AUTONOMIE INDIVIDUELLE

REVUE MENSUELLE DES IDÉES ANARCHISTES

SOMMAIRE

Le Numéro : 10 centimes

ABONNEMENTS

Six Mois : 1 fr. — Un An : 2 fr. — Extérieur, le port en sus.

Pour tout ce qui concerne la Revue écrire à Charles SCHAEFFER, 11, rue des Boulets, Paris,

vant : « Ce journal n'est pas sérieux », ou « nous n'en connaissons pas les rédacteurs », etc.. Pour faire tomber l'*Autonomie individuelle* ils circonvinrent égalementnotre premier gérant, le compagnon Lucas, qui démissionna sur leurs affirmations mensongères.

Ce premier insuccès ne les a pas découragés. N'étant pas comme eux aidés par la générosité d'un prince et d'un savant, nos ressources pécuniaires sont des plus modestes, aussi, pour y parer dans la mesure du possible, notre collaborateur Deherme se proposait, il y a un mois, de faire gratuitement notre composition avec les caractères d'imprimerie dont le *Révolté* est détenteur, — cacratères qui, achetés péniblement, sou à sou par quelques compagnons dévoués, appartiennent aux groupes anarchistes. Mais quel ne fut pas l'étonnement de Deherme lorsque Monsieur le compagnon Grave lui reprocha, en les interprétant à sa façon, lui qui ne les avait pas entendu prononcer, les quelques paroles que notre ami publie un peu plus loin.

Autre chose. Sous la rubrique: « La loi de la force », le *Révolté* disait en Mai dernier que ceux qui ne voient dans l'Anarchie *que la satisfaction de leurs intérêts personnels* sont des bourgeois ; eh bien, nous, qui sommes las de satisfaire les intérêts d'autrui, nous disons que ceux qui ont le plus nui à l'existence de l'*Action* et qui compromettent par leur tartuferie celle de l'*Autonomie* sont pires que les bourgeois ; nous disons plus: ceux qui, comme eux, par esprit de secte ou dans un but mercantile, peut-être les deux, nuisent à la création des organes révolutionnaires sont les pires ennemis de la Révolution.

Anarchistes nous sommes, anarchistes nous voulons rester. Forts de nos convictions et de nos sacrifices à la Révolution sociale, nous ne prendrons personne pour juge de nos actes, pas plus que nous ne jugerons ceux de nos compagnons ; mais, comme aujourd'hui, chaque fois que des personnalités, en quête de réclame ou de bénéfices pour leurs *affaires*, porteront atteinte à la propagande, nous les démasquerons.

Nous les démasquerons, parce que nous croyons qu'il est nécessaire de dévoiler les turpitudes des hommes qui

n'ont d'anarchiste et de révolutionnaire que l'étiquette collée dans la manche de leur journal.

Nous démasquerons enfin tous ceux qui, à l'aide de subterfuges et de mensonges, dans les groupes libres de l'Anarchie, chercheront à créer une secte dont ils seraient les pontifes.

Dès ce jour nous les attaquerons franchement et au grand jour, convaincus que les sympathies de nos compagnons ne nous feront pas défaut pour l'accomplissement de cette besogne, que notre profond amour pour l'entente et l'harmonie entre les groupes nous avait empêché de commencer plus tôt.

L'AUTONOMIE INDIVIDUELLE

UNE EXPLICATION NECESSAIRE

Beaucoup de nos camarades paraissent ne plus se souvenir de l'article « A nos amis » paru dans le N° 1 de l'Autonomie Individuelle, article leur indiquant grosso modo qui nous étions, ce que nous voulions.

Une explication plus ample est devenu nécessaire pour définir autant que possible nos aspirations. Cela permettra à ceux qui les trouveraient justes de venir avec nous en ac-tiver la propagation. Cette explication indiquera en même temps aux compagnons que, dans la discussion survenue antre les an-archistes communistes libertaires (?) et les an-archistes ennemis de l'utopisme, il n'y a pas de questions de personnes, comme dans les partis politiques qui se dis-putent la férule gouvernementale, mais bien manière différente de concevoir, de définir l'an-archie.

Comme toutes les idées nouvellement exprimées, l'an-archie avait groupé autour d'elle une pléïade d'hommes convaincus et unis par des aspirations communes ; mais, comme toutes les idées nouvelles, elle fut discutée. Et si de la discussion jaillit la lumière, la division entre les opinants en est souvent la résultante, au plus grand bénéice de l'idée mise sur le tapis. Ce qui vient d'arriver à l'an-archie pour ses partisans.

L'an-archie, pressentie par Proudhon, qui déclarait, dès 1848, l'Etat — quelle que soit sa forme — incompatible avec la liberté, fut formulée avec précision par Bakounine et confusément comprise par les communistes à tendances libertaires — appelés prosaïquement rétrécis — qui l'approprièrent à leur système économique. D'où communisme-an-ar-

chiste ; comme si l'an-archie pouvait avoir quelque chose de commun avec une forme économique quelconque. De là confusion, et d'autant plus regrettable qu'elle permet aux contempteurs de l'an-archie de baver sur une idée qu'ils ne peuvent ou ne veulent comprendre, mais qui prête facilement à la critique grâce à cette même confusion.

Avant d'entrer plus avant dans la discussion, entendons-nous donc une bonne foi sur la valeur des mots et sur l'idée qu'ils expriment. Qu'est-ce que l'an-archie ? Qu'est-ce que le communisme ? Voilà la question nettement posée. Ecoutons d'abord la réponse des rétrécis : Nous comprenons par communisme-an-archiste une société dans laquelle les hommes produiraient en commun et consommeraient librement tout en conservant individuellement une liberté sans restrictions. Ils ajoutent encore comme corollaire de ce qui précède que le communisme *s'imposera* au lendemain (?) de la Révolution sociale. Mais, lecteurs, où voyez-vous de l'an-archie dans cette maniere de voir, et que pensez-vous de ceux qui se disent an-archistes en raisonnant ainsi si ce n'est que ce sont des gens n'ayant pas étudié l'Idée et qui n'en ont que l'intuition. Voici maintenant la définition de l'an-archie telle qu'elle doit se faire et comme la donnent les individualistes : L'an-archie, c'est la synthèse d'une multitude d'associations ayant chacune pour base un système économique différent. Ces associations fédérées, liées par un contrat librement consenti par chacune d'elles, n'obéiront qu'à une seule loi morale et naturelle, la Réciprocité, ou, pour parler un peu plus clairement, l'an-archie, c'est la négation de tout système politique imposant un système économique quelconque.

L'an-archie n'est donc que la liberté des groupements qui se formeront, se créeront, quand l'autorité politique sera supprimée par la violence. Et, pour corollaire de ce qui précède, les individualistes ajoutent : Partisans de l'autonomie individuelle, ce qui n'est pas an-archie, nous voulons un système économique dans lequel nous aurons la liberté la plus complète; ce système économique n'existe pas encore il ne surgira des besoins du moment que lorsque les hommes auront compris l'an-archie.

Les individualistes — dont nous sommes — pour donner cette définition se sont débarrassés des rêveries socialisto-sentimentales et laissent aux partisans de celles-ci le rêve de voir les hommes se pâmer dans la bave d'un baiser immensément fraternel. Les an-archistes individualistes ont pris l'homme tel que la nature l'a fait, non altruiste, mais égoïste. Ils ont laissé l'utopisme aux poètes. Et à ceux de leurs anciens amis qui les excommunient parce qu'ils ne veulent pas être sectaires, ils recommandent les lignes suivantes écrites

par Paul Buquet, le plus philosophe des rédacteurs du *Cri* :

« Est-ce qu'on expulse une idée ! On met les hommes dehors tout au plus. On les chasse par la grande porte et même par toutes les portes a la fois. Ils rentrent par les fenêtres. Or, il y a plus de fenêtres que de portes dans la grande maison sociale. » CHARLES SCHAEFFER.

RÉTRÉCISME D'ESPRIT

En 1864, Proudhon, alors en Belgique, publia une brochure sur l'Unité italienne. Les belges, éblouis par les hauts faits de Mazzini et Garibaldi, étaient d'enthousiastes unitaires. Le brillant écrivain, avec sa verve ironique, écrivit une spirituelle adresse à Napoléon III dans laquelle il l'engageait à s'emparer sans coup férir de la Belgique, — ses habitants étant d'enragés adversaires du fédéralisme, n'y trouveraient rien à redire, — pour la plus grande gloire de l'Unité impériale. Ces bons belges prirent la brochure à la lettre. Ils s'embalèrent, traitèrent Proudhon d'agent bonapartiste et annexioniste. Une émeute eut lieu. Proudhon fut contraint de déguerpir.

Aujourd'hui, il vient de m'arriver une aussi ridicule aventure. Il y a quelpues mois, dans une discussion sur l'Egoïsme et l'Altruisme, je déclarai que l'homme, même anarchiste, n'était mû que par l'Egoïsme ; dans la chaleur de la dispute, poussant l'argument jusqu'au paradoxe — c'était mon droit — j'affirmai qu'étant anarchiste par intérêt — moral et matériel — si je pensais retirer une satisfaction supérieure en devenant souteneur ou mouchard, il est probable que je deviendrai souteneur ou mouchard.

Malheureux que j'étais ! Il y avait un belge parmi mes adversaires ; et. . . six mois après on profite de ces paroles, comprises je ne sais trop comment, pour essayer d'empêcher l'*Autonomie* de paraître.

Imbécilité des sectes ! Stupidité des doctrinaires !! Belgique et tartuferie !!! G. DEHERME.

LA LIBERTÉ EST-ELLE POSSIBLE ?

Pour les sophistes et les imbéciles nous tenons, tout d'abord, à déclarer ceci : relevant de la science expérimentale, nous ne pouvons récuser ses déductions et ses découvertes ; pour nous donc, le libre-arbitre n'existe et n'existera même jamais, quoique l'homme, dans son évolution progressive, s'en approchera constamment.

Quel est celui qui, ayant la moindre intuition de la Philosophie, nierait que la Matière reçoit l'influence du milieu dans lequel elle se trouve ?

Quel est l'ignorant qui, aujourd'hui, affirmerait que l'hom-

me pourra un jour se débarrasser complètement des lois naturelles qui le régissent ?

Non ; il n'y a pas un être civilisé assez sot ou fou pour nier l'influence des milieux et l'impossibilité d'abroger les lois naturelles.

Certes, il est permis de prévoir que l'homme se rapprochera de plus en plus de la liberté de ses actes et de ses pensées ; il est raisonnable de prédire qu'il s'émancipera de plus en plus de ses lois ; mais ce qu'on ne peut affirmer, c'est que le libre-arbitre pourra exister ; ce qu'on ne peut dire, c'est que les lois naturelles disparaîtront complètement.

Non ; personne ne peut proclamer cela, et les anarchistes, fils de la science, moins que personne.

L'homme, en possession de sa liberté de volition et n'étant plus soumis aux besoins, aux passions, à la souffrance, au plaisir, à l'erreur, serait parfait, — il serait Dieu. Or, le parfait ne pouvant se réaliser dans la Matière, toujours en évolution vers le Mieux, cet état serait le *Consummatum est* de l'Humanité, — la Mort.

Il est donc bien entendu que, lorsque nous infirmons le besoin d'une autorité temporelle ou morale, nous n'entendons pas contredire la Philosophie. L'autorité que nous voulons détruire, c'est l'artificielle, celle qui s'impose par le pandore et le soudard. Quant à l'autre, comme nous l'avons déjà dit, elle ne diminuera que progressivement, lentement, et, certainement, ne disparaîtra jamais entièrement.

La Liberté n'existe pas par elle même, c'est une négation — comme l'Anarchie — de l'*Archie* ou Autorité.

Partant de là, il est inepte de vouloir « concilier la Liberté avec les exigences de la Société ; » de « limiter la liberté de chacun à celle de ses voisins » etc., autant de sophismes que l'on a répétés depuis des siècles; qu'on ne se donne pas la peine d'approfondir, et qui font la force des despotismes de toutes nuances.

Les politiciens ne comprennent pas, qu'étant une négation de l'Autorité, comme le Néant l'est de la Matière, tant qu'une bribe de cette Autorité subsiste, il n'y a pas ombre de liberté. Certes, le régime constitutionnel est moins autoritaire que celui de droit divin, le régime démocratique l'est moins que celui constitutionnel ; mais, du moment qu'il y a des lois, un gouvernement, la Liberté n'est pas puisqu'elle est la négation de tout cela. Réduisez la Matière en molécules, divisez une de ces microscopiques molécules en millions d'atomes et un de ces atomes en millions de parties vous n'aurez pas encore le Néant. — Ainsi de l'Autorité.

Quoi qu'en puissent dire les éclectiques, les hégéliens et leurs antinomies, laLiberté et l'Autorité sont deux principes incomposibles.

— Mais alors la Liberté est impossible, nous dira-on, nous l'avions toujours conçue comme un objet de luxe rare, comme un gâteau, par exemple, dont l'Etat était chargé de distribuer parcimonieusement les parts afférant à chacun en veillant attentivement à ce que des gourmands n'empiètent sur les parts d'autrui. —

Eh bien, voilà l'erreur, c'est de croire qu'elle est une chose concrète, palpable, que l'on peut diviser, diminuer et augmenter à volonté. Ne ririez-vous pas d'un législateur qui, sous prétexte que la gaieté est une chose rare, qu'il ne faut pas prodiguer, mais répartir avec parité entre tous les citoyens, proposerait un décret limitant la part de gaieté et de tristesse que chacun devrait prendre ? Ne répondriez-vous pas à ce toqué que la gaieté ne se légifère pas ; qu'elle subit l'impulsion que les agents extérieurs lui donnent ; que vous ne craignez pas que votre voisin empiète sur la vôtre puisqu'elle augmentera en proportion de la joie générale.

Il en est de même de la Liberté. Tout vestige d'autorité disparue, elle est ce que le degré de civilisation la fait. Robinson était seul dans son île, il ne subissait donc aucune volonté étrangère, et pourtant il n'était pas libre, étant obligé de travailler sans relâche : «*dans l'isolement nos besoins dépassant nos facultés.* » (1)

Tandis que plus les hommes sont nombreux, associés, civilisés, plus il leur est possible d'user de leur liberté : «*dans l'état social nos facultés dépassant nos besoins.*» (2)

Ceci est entendu. Nous pouvons donc, sans être accusé de faire une pétition de principes, considérer comme vraie la proposition suivante : à savoir, *que la somme de liberté dont l'individu peut user s'augmente de la liberté de tous.*

Quant à la pratique de l'Anarchie rien de plus facile. La destinée naturelle de l'homme était de se mouvoir sans entraves ; le régime autoritaire, — résultat du préjugé, de la superstition et de la barbarie, — en faisant disparaître les individus qui ne pouvaient vivre sous son sceptre, a façonné les autres en leur imprimant ses caractères. De là quelques philosophes à courte vue en ont conclu que l'Autorité était inhérente à l'humanité. Mais d'autres survinrent ; plus perspicaces, ils établirent que l'homme n'est pas exempt de l'influence des milieux qui régit les autres formes de la

(1) F. Bastiat. — *Les Harmonies économiques.*
(2) Idem.

Matière. De ce jour la possibilité de la Liberté — de l'Anarchie — fut péremptoirement démontrée.

En effet, Lamarck, Darwin, de Lanessan, et d'autres naturalistes, ont expérimenté que parmi les animaux réduits à l'étatdomestique une partie périssait ou dégénérait, l'autre formait une nouvelle espèce très apte à se domestiquer. L'expérience contraire a été faite sur des animaux domestiques rendus à l'état sauvage; une partie de ceux-ci ont péri ou n'ont pas procréé, l'autre a retrouvé en peu de temps les formes et les capacités de ses ancêtres.

Rien de plus incontestable. Rien de plus logique.

En serait-il de même pour l'homme? Conquerrait-il, libre, le pouvoir et le vouloir de vivre sans gouvernement ni lois?

Qui pourrait en douter sans se voir obligé de nier la Science, le Progrès et des faits dûment vérifiés, — ce qui serait démence ou sottise.

Oui, vienne la fin de toutes les autorités, — source de toutes les exploitations, — vienne l'Anarchie, et les hommes se feront à la Liberté comme ils se sont faits à l'oppression. Certes, quelques-uns — *les moins aptes* — disparaîtront dans la tourmente qui précèdera; mais les autres — *les plus aptes* — auront enfin conquis le droit d'évoluer vers le Mieux par gradations, sans secousses et sans réactions.

G. DEHERME.

Amour Harmonique

Moi je soutiens que l'homme est bon, j'en ai la preuve.

. . . .

Pourquoi vous récrier, l'idée est-elle neuve?
Est-il donc bien prouvé que l'homme soit méchant?
Non, car Amour! Amour! voilà l'éternel chant,
La grande nourriture et du corps et de l'âme;
Et si tu croules, vieil ordre social infâme,
C'est que nous manquons tous ou de pain ou d'amour;
C'est que ton égoïsme aux serres de vautour
Nous fait mourir en nous arrachant les entrailles.
Cœurs lâches, asservis à des ventres canailles,
Au fond je vous plains plus encor que je vous hais.
Vous vivez moins bien que les fauves des forêts;
Egoïstes et vains le sont-ils? Ils sont braves
S'ils sont féroces! Ils sont libres, vous esclaves!
Car il n'en est pas un de libre entre vous tous
Pas plus qu'il n'en est un d'heureux, entendez-vous?

. . . .

Alors ce monstrueux mensonge, pourquoi faire?

pourrons en jouir sans l'assentiment d'autres hommes; nous pensons enfin que la liberté ne peut avoir d'autres limites que les obstacles naturels qui peuvent s'opposer à son exercice; et, disons-le tout de suite, s'il y a des obstacles naturels, nous n'en voyons d'autres en cette matière que le respect des personnes et de leur volonté, — non pour elles mais pour soi.

Dans une société sans gouvernements, sans chefs et sans lois, ayant pour base économique l'universalisation des biens et instruments de travail, chaque individualité ne sentant plus derrière elle ni institutions, ni lois, ni aucune autre force de convention pouvant favoriser des desseins cupides par le jeu de leur véritable expression ou le hasard d'une application subordonnée à l'ignorance ou au caprice des fonctionnaires; dans une société, voulons nous dire, où l'individu n'aurait, au milieu de ses semblables, *d'autres lois et d'autres juges que ses actes*, il est hors de doute qu'au lieu de voir comme aujourd'hui des magistrats et des fonctionnaires, guidés par esprit de corporation ou le besoin de conserver une sinécure, appliquer des lois et des règlements qu'ils considèrent bien souvent comme absurdes et iniques; il est hors de doute qu'au lieu de voir des milliers d'hommes succomber périodiquement par le feu et le fer des batailles et quotidiennement par la misère et la faim; il est hors de doute qu'au lieu de voir l'humanité rongée par le fonctionnarisme et le parasitisme capitaliste, honnie, vilipendée, flétrie par ceux qui la gouvernent; il est hors de doute enfin que chacun de nous, libre comme l'air que rien ne contrarie ou protège, ne pourrais nuire à autrui par la seule raison que, sans lois et sans institutions, toute atteinte à l'intérêt d'autrui ne manquerait pas d'être suivie de justes représailles.

Puis, par ses progrès et sa diffusion, la science ne permet plus aujourd'hui au fort de se passer du faible, à l'intelligence développée de dédaigner la bornée.

La disparition de la société actuelle et, par suite inévitable, l'entraînement au mal qu'elle offre d'une part, de l'autre, le sentiment de conservation, le besoin de jouir et la possibilité de le faire dans une société où l'impossibilité d'amasser, d'acquérir oblige de tout consommer, sont indiscutablement le frein le plus puissant contre la cupidité et l'aveuglement.

Œuvre de la nature, l'individu vaut l'individu. Nul n'est tenu d'obéir à son semblable; voilà, brièvement exposées, les bases sur lesquelles repose l'Anarchie, voilà ce qu'un grand nombre contestent et que d'autres croient inacceptable, — au moins pour la génération actuelle.

Certes, notre opinion peut paraître paradoxale et cependant, si nous consultons les individus, si nous nous consultons plutôt, chacun de nous déclare qu'il vaut ses concitoyens ; et c'est vrai ; c'est vrai puisque, si nous retranchons les parasites, conséquence fatale de toute société hiérarchiquement établie, si nous retranchons les inutiles, c'est-à-dire les nuisibles, si nous retranchons, en un mot, ceux qui vivent du labeur d'autrui ou dont la besogne consiste à servir d'intermédiaires, toujours onéreux, entre la production et la consommation, nous constatons que l'ingénieur, l'architecte, l'écrivain, le savant ne peuvent rien sans le travailleur manuel ; de même que celui-ci est impuissant aujourd'hui sans l'aide de son compagnon de la pensée et de la science. Ces ouvriers ne peuvent s'isoler, ils sont liés dans la vaste arène de la lutte pour l'existence, — ils sont égaux.

La différence qui semble diviser les hommes n'existe en réalité que dans la forme, dans les développements de leurs moyens, et non dans leur essence. Pour mieux dire, l'humanité est semblable à la matière dont les molécules diffèrent et varient dans leur volume, dans leur nuance et dans la position qu'elles occupent, mais d'une même qualité. Toutes concourent, toutes sont indispensables à son être, — elles ont une même valeur, elles sont égales. Mais, disent nos contradicteurs. dans cette société, à quoi sert l'intelligence, que devient-elle, quelle est sa récompense? Sa récompense ! Mais, si cette faculté avait droit à une prime, qui serait candidat, qui serait juge ?... (1) Et puis, l'intelligence, fruit naturel, n'appartient pas à l'individu, mais à tous les individus ; en la distribuant inégalement notre mère commune, la nature, entend créer l'émulation nécessaire entre les hommes et les excite ainsi à accroître leur bien-être.

Puis encore, n'est-ce pas avec l'aide de tous que cet élément se développe et se produit ? n'est-ce pas l'ensemble des êtres humains, c'est-à-dire la société, qui, par l'ouvrage des vieilles générations, par le sien comme par ses sacrifices, donnent à l'intelligence les moyens de se développer et grandir ?

N'est-ce pas en effet aux nombreux moyens de développements : science, lettres et arts, legs inaliénables des générations passées dont dispose si parcimonieusement la société, que nous devons les génies de la plume, du pinceau

(1) Décider en ce cas nous paraît bien difficile. Pour l'honneur de se voir couronner plus intelligent ou pour toucher la prime, ce qui serait être plus pratique, les candidats pourraient être nombreux; mais les juges où les prendrait-on ? Qui serait apte à les désigner, ces hommes capables de déterminer exactement le degré d'intelligence des sujets, même assez bornés pour se soumettre à leur décision ?

et du ciseau ; et que seraient ces artistes sans le laboureur, le maçon, le cordonnier, le boulanger, le tailleur, etc. ? C'est avec l'aide de la collectivité, et secondés par les travaux multiples de ses millions de bras, que le grand talent, que l'intelligence, s'éclairent et s'élèvent, — tous ont donc droit à une part égale de ses œuvres.

Dans la société anarchiste, disent alors nos contradicteurs, tous les individus jouissant des mêmes privilèges et des mêmes prérogatives, l'homme dont l'intelligence est mieux développée, plus habile, mieux doué, voyant ses facultés méconnues, n'hésitera pas, devant ce qu'il croit être son mérite, à abandonner, au moins en partie, ses projets, persuadé qu'inconnu de tous, leur inexécution ne lui attirera aucun reproche.

Cette objection n'est que vraisemblable. Elle suppose qu'un misérable salaire, ou tout autre récompense immédiate et étrangère à l'individu, sont le naturel et seul mobile de l'activité ; cela nous semble tellement erroné que nous nous contenterons de dire qu'au premier rang des intelligences supérieurement développées et présentées aujourd'hui aux respects et à l'admiration des masses se trouvent précisément les hommes dont l'œuvre fut avant leur mort presque toujours méconnue ; l'inattention de leurs contemporains n'a point fermé leur cerveau ou paralysé leurs bras ; leur œuvre est supérieure à celles des médiocrités flagornées et déifiées durant leur vie. (1) Celles-ci disparaissent à la mort, ceux-là passent à la postérité.

(*à suivre.*)

JEAN-BAPTISTE LOUICHE.

(1) A ce propos disons que le Dieu du ciel n'existe plus que dans les imaginations bornées ou pétries par les mômeries religieuses ; mais, à la croyance inepte de l'existence d'un monsieur sans os et sans chair, a succédé aujourd'hui le culte de ceux qui, pour un grand nombre, se sont taillés une réputation au préjudice des nations qui ont eu le malheur de servir leurs desseins.

Le dieu inconcevable est expulsé de la terre ; mais, en plâtre ou en bronze, chaque village a le sien. Sous divers formes : général, charlatan ou avocat, le bourgeois jaloux veut se faire adorer ; il a sans doute l'espoir de substituer aux mythologies surannées des croyances qui, pour n'être pas moins bêtes, seraient plus modernes. Oh alors ! les générations futures, ignorant Momus, le dieu bouffon mais spirituel, sacrifieront à M. Paulus, le comique imbécile ; Mars oublié, Boulanger ou de Molke seront le dieu des batailles ; et, dans un autre ordre les pleutres invoqueront Ferry ; et Rochefort déifié, tenant pour plume un bâton merdeux de sa main droite, inspirera les meilleurs critiques.

LES QUAIS DE DEMAIN

—o—

Le droit au capital, par le Solitaire

Ce livre est un résumé de l'histoire du Progrès. Il nous montre l'Humaniié évoluant, passant à travers les diverses formes autoritaires, Théocratie, Aristocratie et Démocratie, qu'elle devait subir fatalement pour aboutir à l'Omnicratie, selon le Solitaire, et à l'an-archie, selon nous.

Je n'ai pas la place nécessaire pour faire une critique en règle de ce travail instructif; mais je prends la permission de demander à l'auteur ce qu'il entend par «les diatribes sanguinaires de certains énergumènes qui croient que pour être révolutionnaire il faut être assassin ou tout au moins bourreau impitoyable» (page 235). Je le demande d'autant plus sérieusement qu'il semble vouer un culte à Marat.

Le Solitaire fait aussi ample justice du généreux grand vieillard, le petit Thiers, dit le Milon de Crotone moderne ou le tombeur du progrès.

Il fustige d'importance, et avec raison, nos gâteux démocrates. Mais, outre cela, je déclare fausse, détestable, sa façon de conclure en conseillant aux ouvriers une grève générale, surnommée la guerre des poules mouillées; ce qui serait aussi impossible que de faire saigner une jambe de bois quand bien même on la piquerait avec violence et continuité.

* * *

Avant l'heure, par Ch. Malato

C'est un tableau de la situation actuelle et un dénombrement (!) de l'armée (!!) révolutionnaire. Mais, ce que je ne comprends pas, c'est cette union entre socialistes que nous propose, dans cette brochure, l'ami Malato et pourtant je veux comprendre. C'est dans cette intention que je pose la question suivante à notre camarade: Deux hommes se rencontrent place de la Bastille. Tous les deux sont obligés de marcher; ce qui est déjà le point commun qui les unit. Mais il n'ont pas tous les deux le même but. L'un doit aller à la Madeleine, l'autre à Vincennes. Un troisième piéton survient, Malato supposons, qui leur dit: Puisque vous êtes obligés tous les deux de marcher, unissez-vous, pour faire route ensemble. Je demande à Malato comment nos deux hommes vont s'y prendre? Je n'attends pas la réponse, je la devine. Appliquez cela aux possibilistes, aux guesdistes, aux blanquistes ainsi qu'aux an-archistes qui ont, comme les deux

bonshommes, un point commun, le renversement de l'ordre social actuel mais qui n'ont pas le même but. Comment diable comprenez-vous l'union, compagnon Malato?

*
* *

Les enfants de la Nature, par Paul Paillette

Nous recommandons cette chanson aux amis pour se calmer après une chaude discussion sur l'an-archie. Après la discussion, la chanson. Chaque chose à son tour. « Après la pluie le beau temps », disait Socrate. CH. SCH.

Chronique mensuelle

Le mois d'Août a été le mois des excomunications majeures.

Excommunication des anarchistes par Lefrançais O'Daim.

Excommunication des collectivistes par le Congrès possibiliste, excommunication rendue plus pénible encore par une lettre de S. M. Joffrin.

Excommunication du Congrès de la Salle du Commerce par Rouvier, de Marseille.

Fxcommunication de Rouvier, de Marseille, par la foule, à la sortie de l'hôtel Continental. (1)

Comme résultat : Rouvier est encore ministre, Joffrin est toujours conseiller municipal. Le Congrès, sans avoir rallié les collectivistes, est mort d'ennui en entraînant dans la tombe ses dix ou douze spectateurs. Et les anarchistes continuent à rosser les personnages officiels (allez demander à Lockroy) et à faire de la propagande.

La dixième Chambre correctionnelle avait à décider la question des anti-propriétaires. Le mois passé, les compagnons appelés à faire un déménagement rue des Abbesses, s'y rendirent, comme toujours sans se faire prier.

Le concierge voulut s'opposer à la sortie des meubles et fut rossé, les sergots intervinrent, le commissaire de police crut faire un bon coup en arrêtant sept anarchistes, qui furent traduits le 18 août devant la dixième Chambre présidée par l'inimitable Barthelon.

Après une défense énergique, surtout de la part de Couchot, le Tribunal acquitta six sur sept anti-propriétaires et condamna la locataire déménagée à 1 mois de prison *parce que ses meubles étaient*

(1) Citons aussi l'excommunication des anarchistes individualistes *r* es communistes. N. D. L. R.

saisis et Couchot à 4 mois *parce qu'il paraît qu'il n'ignorait pas la saisie et qu'il avait frappé le concierge.*

D'où nous pouvons tirer cette conclusion qu'il est permis de déménager, même de force, quand les meubles ne sont pas saisis et en prenant soin de ne pas toucher le pipelet, ou de l'éreinter assez sérieusement pour qu'il ne puisse pas aller se plaindre.

Puisque nous sommes au Palais de Justice, on promet un lapin à celui qui y découvrira une audience réellement publique.

Pendant que Katkof crève et que les journalistes républicains français lui tressent des couronnes, les distributions de prix se suivent et se ressemblent et les enfants vont enfin avoir quelques semaines de liberté ! Ils l'ont bien gagné après avoir supporté dix mois entiers l'esclavage de l'école, le plus idiot des esclavages ! Allez pauvres gosses, profitez-en et surtout revenez bien désobéissants !

Le conseiller municipal Lavy a profité de l'occasion pour *pionner* un peu et pour y aller de son petit speech : Jeunes élèves, quand vous serez grands ne soyez pas égoïstes, sans pour cela vous laisser entraîner trop loin par le désintéressement.

D'ailleurs, à votre entrée dans la vie, le Parti Ouvrier sera là pour vous recueillir ; cessez d'être des bourgeois bourgeoisant mais gardez-vous bien de devenir anarchiste, restez entre les deux, soyez possibilistes.

Ce langage empreint cependant des plus nobles sentiments a déplu à un défroqué qui a protesté, il en est résulté une polémique courte mais si amusante que chacun s'en tient encore les côtes.

Quand on rit, on est désarmé, aussi les sergots qui avaient pris un drapeau sortant du Congrès n'ont-ils eu qu'à se rappeler cette désopilante histoire Loyson-Lavy pour être pris d'un tel fou rire qu'ils en ont rendu le dit drapeau.

Du Congrès le seul résultat
Sera que dans tous les Etats
A l'expression en usage
On ajoutera le mot : grès
Chacun dira dans le langage :
Ah que c'est Con-grès !

NEMO

L'abondance des matières nous oblige de renvoyer au prochain numéro un très intéressant article du comp. Caïus Gracchus.

PUBLICATIONS

Die Autonomie, bi-mensuelle, 96, Wardour street, Soho Square, London, W.

—o—

Freedom, 34, Bouverie street, Fleet street, London, E. C.

—o—

Le Coup de feu, revue mensuelle, 45 quaï de la Tournelle.

—o—

Le droit au capital, par le Solitaire, chez A. Ghio, éditeur, 1, Galerie d'Orléans. Prix : 3 fr., 50

—o—

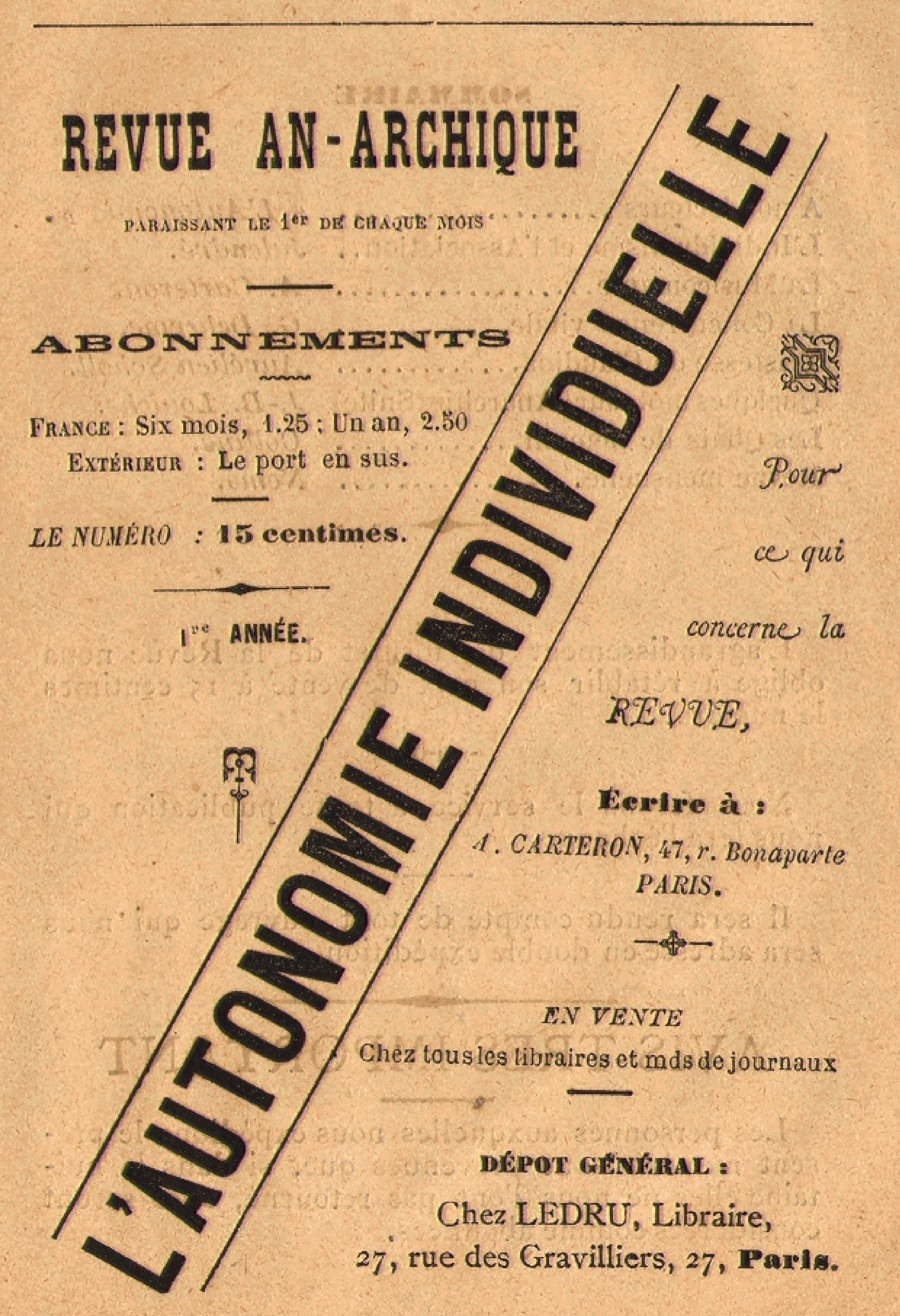
Le Drapeau rouge, collection complète ; 0, 50 c., au bureau de l'*Autonomie individuelle*.

—o—

Les beuglements du Peuple s'entendront prochainement. Ad., 11, rue des Boulets.

GRANIER, Imprimeur-Gérant, 17, rue de l'Échiquier. Paris.

N° 6. — 1er Novembre 1887.



REVUE AN-ARCHIQUE

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENTS

FRANCE : Six mois, 1.25 ; Un an, 2.50
EXTÉRIEUR : Le port en sus.

LE NUMÉRO : **15 centimes.**

1re ANNÉE.

Pour ce qui concerne la REVUE,

Écrire à :
A. CARTERON, 47, r. Bonaparte
PARIS.

EN VENTE
Chez tous les libraires et mds de journaux

DÉPOT GÉNÉRAL :
Chez LEDRU, Libraire,
27, rue des Gravilliers, 27, **Paris.**

n'assomment pas quelqu'un sans que ces bonshommes s'en émeuvent?

Il est vrai que ceux-là n'ont pas les moyens d'aller à la chasse!

La frontière! — oui, je sais bien — l'intégrité du territoire! l'honneur de la Patrie! C'est moi qui m'en fouts, par exemple!

Ce qui me taquine, au contraire, ce sont les 10,000 fr. que le conseil municipal a votés pour les tisseurs de Cholet! Non pas que j'aie la moindre animosité pour ces travailleurs — bien au contraire — mais cela me gêne de leur en donner ma part : 1° Parce que cela ne peut leur servir à rien puisqu'ils sont — chiffre officiel — 10,690, et que cela leur fait environ 0,86 c. par tête, pas lourd pour lutter; 2° Parce que la grève est terminée, puisque presque tous les patrons ont cédé, dit-on; 3° Parce que cela peut leur faire croire qu'on peut arriver à quelque chose pacifiquement, heureusement qu'ils en reviendront; 4° Enfin parce que je n'éprouve aucun désir de voir Victor Dalle député; nous avons déjà Basly, Camélinat et Boyer, franchement, c'est assez!!

Il est vrai que par la même occasion cet excellent Conseil a bien voulu voter pareille somme de 10,000 francs à répartir entre les ouvriers sans ouvrage habitant Paris depuis cinq ans au moins. Cela fera-t-il seulement de qroi leur payer l'absinthe?

D'autres parleront certainement des meetings de la salle Favié; j'y relèverai seulement que ces meetings ont duré quatre heures, sans le moindre désordre et sans le moindre délégué à l'ordre.

Les possibilistes devraient bien prendre le même système à la Bourse du travail, et les réunions y seraient beaucoup moins agitées.

Nemo.

PREMIÈRE ANNÉE. N° 6 1er NOVEMBRE 1887

L'AUTONOMIE INDIVIDUELLE

REVUE MENSUELLE AN-ARCHIQUE

A NOS LECTEURS

Une absence forcée et de longue durée de notre ami Schaeffer l'oblige à nous confier les destinées de l'*Autonomie Individuelle.*

En assumant cette responsabilité, nous ne nous dissimulons pas la tâche qui nous incombe, mais, pour la remplir, ni le travail ni le dévoûment ne nous feront défaut.

La ligne de conduite de la Revue ne sera pas changée; la rédaction restera la même, et aux nouveaux venus il sera laissé une entière liberté.

Mais pour dissiper toute confusion, pour éviter toute fausse interprétation, nous croyons devoir dire quelques mots sur la direction et le but de la Revue, — ce qui sera, en somme, résumer son existence jusqu'à ce jour.

Nous croyons devoir nous interdire toute question de personnes restreignant les questions d'idées, notre but étant l'étude. Pourtant, nous pensons que si l'étude est nécessaire, l'action ne l'est pas moins à la propagande des idées an-archiques; aussi, nous reconnaissons la liberté de chacun de les répandre comme il sent, comme il comprend, selon son tempérament, selon ses facultés.

Nous avons pour but l'étude et la diffusion des questions tendant à rendre à l'individu son intégrité absolue. Considérant que sans une liberté entière l'individu ne saurait exister, nous ne reconnaissons à la Société que des devoirs envers chaque individualité. Nous considérons surtout que l'évolution vers l'individuation ne saurait s'accomplir sans le complet annihilement de tous

les préjugés philosophiques, politiques et sociaux,

Dans l'étude des problèmes sociaux, aucune solution qui ne serait fondée sur la liberté individuelle ne pourrait être admissible. Dans nos critiques et études sociales, tout nous sera bon; nous n'hésiterons pas à prendre notre bien partout où nous le trouverons, même chez nos adversaires. Pourtant, dans nos recherches, nous n'admettrons que des preuves basées sur la science expérimentale, sur la philosophie matérialiste et sur une irréligion absolue.

L'AUTONOMIE INDIVIDUELLE.

L'INDIVIDUALISME ET L'ASSOCIATION

Deux faits dominent l'humanité : la liberté individuelle et les nécessités sociales. De ces faits sont sortis arbitrairement tous les systèmes qui peuvent se résumer dans ces deux principes antagonistes : l'individualisme et le communisme.

En philosophie sociale, le mot individualisme est employé généralement dans un sens défavorable, soit par l'acception qu'en donnent les communistes, soit par l'emploi qu'en font les économistes.

En économie politique, l'individualisme a sa caractéristique dans le *Laissez faire, laissez passer* qui, sous une apparence de liberté, est la consécration et la sanctification du despotisme, de l'autorité arbitraire, du privilège et de l'inégalité sociale. C'est la prélibation organisée, c'est l'iniquité sociale systématisée.

Le communisme, faisant abstraction de la personnalité humaine, voit dans l'individualisme la négation de toute civilisation et le considère comme un retour à la vie sauvage ou comme l'expression de la Société actuelle, à laquelle il oppose un système social basé sur l'égalité. Le communisme considère l'individu comme un rouage de la machine sociale qui, confiée à une direction centralisatrice, est chargée de veiller, de distribuer avec le travail le bien-être, le bonheur aux membres de la Société, à laquelle sont immolées dignité, liberté, personnalité, sous prétexte d'égalité.

L'Individualisme socialiste révolutionnaire ou An-ar-

chisme, s'il doit être considéré comme une négation, c'est comme celle de tout despotisme, de toute autorité contraignant ou entravant, pour l'individu, la faculté d'agir librement ou la libre satisfaction des besoins nutritifs, sensitifs, intellectuels. Il pose en principe : l'individu libre, la solidarité mutuelle dans les rapports, les associations autonomes pour les intérêts.

Cette théorie est celle de la liberté considérée dans sa plus grande extension; elle s'appuie sur la science et la philosophie modernes; elle peut être comparée, dans son développement, à celui de l'esprit humain : « De temps à autre, l'esprit de l'homme nourri par un accroissement de connaissances se trouve à l'étroit dans son enveloppe théorique; celle-ci se déchire, une autre doit lui succéder ». L'individu, dans son dernier développement, ne réclame pas une dose de liberté plus ou moins suffisante, il exige cette liberté entière, absolue.

L'homme primitif dut être, d'après les dernières recherches scientifiques, un sauvage très grossier, à peu près muet qui, poussé par les besoins et le milieu naturels, s'éleva avec une extrême lenteur et des efforts inouïs à un certain degré de civilisation. L'effet de cette civilisation, c'est la lutte de l'homme contre la nature, réagissant et triomphant des lois physiques, en prévoyant les résultats pour les neutraliser ou les mettre à son profit; c'est la lutte de l'individu contre les lois sociales, en s'acheminant vers le progrès; c'est sa constante révolte pour la conquête de la liberté individuelle — et l'idée de liberté individuelle a été, par excellence, l'idée émancipatrice.

La marche de la civilisation qui se montre partout est liée à l'émancipation de l'individualité et cette émancipation, constante dans toutes ses phases, est le développement régulier de l'idée de progrès qui a pour caractéristique la tendance à l'individuation. Le progrès, dans sa marche, conduit également à l'affranchissement des individus par les découvertes, les inventions nouvelles et le perfectionnement continu des machines, qui rendront plus accessibles les objets nécessaires à la satisfaction des besoins tout en diminuant les heures de travail.

« Le but du progrès » a dit Stuart Mill « n'est pas de mettre les hommes dans une situation où ils puissent se passer les uns des autres, mais leur permettre de travailler ensemble dans des rapports qui ne soient pas des rapports de dépendance ».

Sur le terrain économique, cette liberté devient un

fait par la suppression du capital-exploiteur et du salariat-exploité, remplacés par le travail-associé répartissant l'intégralité du produit. — Aujourd'hui, la question de travailler isolément ou de travailler pour un maître ne s'impose plus; la question est — après l'expropriation, la socialisation du sol et des instruments de travail — de travailler moins et mieux pour soi et pour tous en travaillant groupé librement. Et si on a constaté que le mouvement économique des sociétés modernes tendait à substituer l'industrie sociétaire à l'industrie propriétaire, cette constatation n'implique pas qu'une autorité doive subsister, que l'autorité propriétaire ou patronale doit être remplacée par l'autorité sociétaire, non, mais voir là, la marche progressive de l'humanité vers les associations mutuelles autonomes, composées d'individus libres, tous participant aux bénéfices du travail associé.

Julendré.

LA MUSICOMANIE

Il est toujours fort ennuyeux de prendre des airs de sapience et de jouer au censeur. — « Toute vérité n'est pas bonne à dire » affirme un vieil adage. — Mais pour la critique il est des devoirs qui s'imposent, comme celui de s'attaquer aux petites faiblesses humaines et d'en signaler les dangers ; dût son auteur s'anéantir sous le dédain ou le mépris de ceux qu'elle tend à prévenir.

La manie de la musique a envahi cette fin de siècle. — Et les plaintes qu'on élève contre cette insipide monomanie seraient insignifiantes si elles n'avaient pour raison que l'énervement latent dans lequel sont tenus partout, au restaurant, au café, dans les rues et carrefours, les êtres suffisamment mal organisés pour ne pas ressentir toutes les jouissances que procure l'harmonie. Il y a plus : la musicomanie est un des pires adversaires du socialisme. Il faut y prendre garde.

Avec l'inepte création des bataillons scolaires, des sociétés de tir et de gymnastique, se sont fondées partout, depuis quelques années, des sociétés musicales. Pas le plus petit village qui n'ait son orphéon, sa chorale et leurs bannières décoraillées, plus un adolescent qui ne file des *si bemol*, qui ne siffle, souffle ou cogne d'un instrument quelconque. L'usine et l'atelier sont à peine déverrouillés, la nuit n'a pas plus tôt convié au repos le

campagnard que, piqués de la tarentule, tous se jettent dans la ramollissante étude du doigté et de l'accord tintamarresque, par un besoin mal compris de satisfaire à l'acuité nerveuse suscitée par un labeur abrutissant.

Et il est enrageant de voir avec quelle âpreté tous ces malheureux travaillent à leur affaiblissement cérébral. Rien ne coûte : acquisition de gibernes, de casquette, le plus souvent de costume; achat élevé d'instrument; cotisation mensuelle, amendes. A force d'économies et de privations ils parfont à tout avec une ténacité exemplaire. C'est une marotte, une passion, un délire.

Nos bons dirigeants ont vite compris tout l'avantage qu'ils pouvaient tirer d'un semblable affolement. Par leurs discours filandreux et l'appoint de l'argent des contribuables, ils encouragent à cette monomanie tous les jours grandissante, dévoyant ainsi les revendications progressives des *desiderata* prolétariens. « Mieux vaut subir leurs insipides concerts que leurs plaintes revendicatrices » pensent-ils.

Ils savent d'expérience que le temps de liberté laissé actuellement au travailleur ne lui permet guère plusieurs occupations distractives à la fois. Et pendant que l'adolescent aiguillonne son cerveau pour y bourrer l'inutile science orphéonique, qu'il endolorit le peu d'énergie qu'il pourrait retrouver aux moments de retour en lui-même, qu'il oublie la triste existence qui lui est départie dans la Société actuelle, il reste indifférent et passif. Il passe, ignorant, à côté de la gestation continue à laquelle sont livrés quelques-uns de ses compagnons de peine, gestation à laquelle, intéressé, il pourrait apporter ses connaissances et son temps mieux employés.

D'ailleurs, en dehors de toutes considérations sociales, la musique, art peut-être agréable pour certains, n'est pas un art utile. Entre tous, c'est le seul qui n'ait pas de réflection effective sur la pensée. Son résultat n'est qu'une pure sensation auditive qui, douce, porte à la somnolence, qui, tapageuse, irrite le système nerveux. C'est, en toute occurrence, un chatouillement désagréable dont les chiens — en cela plus expressifs que les hommes — savent fort bien donner l'idée par leurs hurlements plaintifs. Elle nuit au développement de l'intelligence en l'atrophiant.

Jusqu'à ce jour, les socialistes semblaient être restés en dehors du mouvement musicomane. Cela se comprenait de reste. Bien d'autres occupations sont plus sensibles à ceux qui songent à une rénovation prochaine de la Société. Seules, les réunions se terminaient parfois

au chant de poésies révolutionnaires dont l'énergie expressive palliait tant bien que mal l'amollissante mélodie. Mais il paraît qu'à présent — et parmi les anarchistes encore! — une chorale et une association de bigotphones sont en voie de formation, si toutefois elles ne fonctionnent déjà. C'est à désespérer.

On connaît à l'avance l'objection : la propagande! Eh bien! l'objection est mauvaise. On ne fera pas de la bigotphonie ou de l'accord parfait sans perdre son temps à apprendre un air *Paulusien* quelconque exécutable à grand orchestre. Et qu'on vienne donc parler d'études et de discussions sérieuses après ces répétitions charivariques!

Nous sommes absolument contraires à ces innovations dangereuses, et nous croyons de notre devoir de crier *casse-cou*, estimant très sérieusement que chorale et bigotphones ne serviront en rien la propagande, mais bien plutôt qu'ils jetteront du discrédit sur l'école anarchique laquelle, cependant, compte dans son sein nombre d'individus qui, eux, n'auront jamais recours à la mélopée pour travailler à l'harmonie future.

A. Carteron.

LA CONCURRENCE VITALE

Lorsque Malthus, après de profondes études, émit son terrifiant aphorisme : à savoir « Que lorsque la population n'est arrêtée par aucun obstacle elle va doublant tous les vingt-cinq ans et croît en période selon une progression géométrique », il crut nécessaire de conclure comme on sait.

Aujourd'hui, malgré quelques clameurs, la loi de population a été adoptée par la grande majorité des philosophes, qui se sont contentés de transformer un peu la conclusion.

Après avoir démontré la réalité de l'existence de cette loi, nous aussi, nous nous permettrons d'en modifier la résultante. Cette théorie que l'on a si souvent jetée dans les jambes de l'Anarchie, nous voulons la faire nôtre et prouver encore une fois, avec son aide, que notre but n'est pas une utopie inaccessible, mais une doctrine indéfectible et qui aura son jour de réalisation.

Pour établir, et ceci pour nos amis, que la loi de population est une vérité indéniable, nous choisirons nos

preuves dans les deux règnes de la matière qu'on est convenu d'appeler organique (1).

Le naturaliste Linné a calculé que, si une plante produisait deux graines dans l'année, puis chacune des nouvelles plantes deux nouvelles graines l'année suivante, et ainsi de suite, le nombre des plantes s'élèverait à un million en vingt ans.

Linné est encore au-dessous de la vérité, puisqu'aux Indes Orientales les plantes, qui furent introduites lors de la découverte du Nouveau-Monde, couvrent déjà tout l'immense territoire qui s'étend du cap Cormorin à l'Himalaya !

La loi de population est encore plus curieuse à examiner dans la Faune.

M. Darwin prend comme exemple l'éléphant qui n'a qu'un petit à la fois ; il suppose ensuite que chaque femelle ne produit que trois couples en quatre-vingt-dix ans. Au bout de cinq siècles, quinze millions d'individus n'en seraient pas moins descendus de la paire primitive.

Si l'on examine les espèces infiniment plus prolifiques, on est stupéfié de ne pas se voir débordé par elles.

Les taureaux et les chevaux sauvages, qui paissent en troupeaux innombrables — A. de Humbold estime le nombre des chevaux à trois millions, rien que dans les seules pampas de la Plata — dans les vastes plaines de l'Amérique du Sud, proviennent d'un petit nombre de couples amenés par les Européens à l'époque de la conquête espagnole.

Ceci n'est r-en encore.

« Les harengs femelles de la Manche contiennent en moyenne de 29 à 30 mille œufs. Les grands harengs du Nord en renferment jusqu'à 68 mille » (2).

« En admettant que chaque puceron donne naissance seulement à cinquante petits, ce qui est certainement au-dessous de la vérité, un seul de ces insectes commençant à produire au printemps se trouverait, au terme de la belle saison, avoir été la souche de plus de

(1) D'après quelques continuateurs de Darwin, il n'y a pas de matière organique et inorganique. Il n'y a que la Matière. Toutes les différentes formes sous lesquelles elle se présente s'enchaînent et se tiennent l'une à l'autre, sans différences assez appréciables pour qu'il soit possible de la classifier. De même pour les espèces. Du reste, la génération spontanée qui est un *fait*, quoi qu'en puissent dire tous les Pasteur de la science officielle, ne prouve-t-elle pas que la matière, si inorganique qu'elle nous paraisse, est *virtuellement* organique ?

(2) De Quatrefages. — *Les animaux utiles.*

quatre millions de milliards de petits-fils, et cette lignée couvrirait un espace d'au-moins quarante mille mètres. Si la surface entière du globe n'est pas envahie par les pucerons, c'est que de nombreux et voraces ennemis veillent sans cesse pour les détruire » (1).

Oui, de cette multiplication prodigieuse naît la concurrence vitale (*struggle for life*).

Doit-elle toujours exister ? N'y a-t-il aucun moyen de l'éluder ?

Nier *à priori* ce phénomène naturel, comme certains socialistes ont cru devoir le faire, serait se couvrir de ridicule et éloigner de notre cause les esprits sérieux. L'étudier à fond est la seule perspective raisonnable. C'est ce que nous nous proposons de faire.

Il appert, d'après ce que nous venons de dire, que la concurrence vitale pour l'ordre végétal et animal existera toujours. Rien ne pourra la suspendre ni même l'atténuer ; au contraire, elle aura des tendances vers l'exertion. Toujours les « moins aptes » des animaux seront détruits pour la sustente des animaux « plus aptes » et des hommes ; toujours le pin, par exemple, qui produit des millions de semences dans sa vie, ne pourra pourtant mener à bien que la croissance de la « plus apte » de ces semences ; toujours aussi la Flore aura à se défendre contre la Faune.

Jusqu'à présent, pas de contradiction possible. Nous sommes d'accord avec les darwinistes les plus darwinisant. Nous admettons que l'homme aura toujours à lutter contre la nature ; mais sera-t-il toujours contraint de lutter contre lui-même ?

Là est le point où nous nous séparons des transformistes. Les végétaux ne sont ni prévoyants ni industrieux. Ne vivant que de la sustente que la seule Nature leur octroie, ils augmentent en population sans augmenter en ressources. C'est ce qui les condamne à la concurrence vitale, dans tout ce qu'elle a de sauvage et de barbare, sans rémission possible.

L'homme, lui, apporte en naissant une intelligence et une force d'activité à ses semblables. S'il ne crée pas de la matière, par les ingénieuses combinaisons de son industrie, il produit ou développe de l'utilité. Là est sa sauvegarde contre le *struggle for life* de Darwin.

(1) De Quatrefages. — *Les Métamorphoses*.

En effet, comme l'a très bien démontré Proudhon, qu'importe que la population augmente dans une proportion géométrique dont le premier principe est 2, si les produits du travail augmentent dans une proportion géométrique dont le premier principe est 3.

Ceci est irréfutable.

Supposons que le produit du travail d'un homme soit équivalent à la consommation de sa famille. Quand il meurt, il laisse deux garçons. A première vue, il semble qu'ils produiront à eux deux pour deux familles. C'est une erreur, ils produiront pour trois. Etant deux, ils pourront déjà commencer à diviser leur travail : il sera donc plus riche en résultat ; ensuite, l'expérience de leur père est augmentée de la leur : ils ont donc réformé leurs outils et trouvé d'autres combinaisons. Leurs quatre enfants, en continuant la progression, produiront pour six familles. Les huit enfants de ceux-ci produiront pour douze familles, et ainsi de suite. Plus la population sera nombreuse, plus elle sera riche (1).

La concurrence vitale ne doit donc pas exister entre les hommes ; mais il serait absurde de la nier.

Oui, les hommes devront toujours, éternellement, lutter pour acquérir la satisfaction de leurs besoins ; mais pas entr'eux, puisque, comme nous l'avons démontré, ce serait méconnaître leurs intérêts.

Travailler, chercher, penser, c'est la loi de progrès développée par la concurrence vitale. S'entretuer, c'est la loi de barbarie, laquelle est l'incrément d'une Société ne répondant plus aux besoins de ses membres.

La concurrence vitale stimulant le Progrès, c'est la seule qui devrait exister. Quant à l'autre, celle qui prédomine aujourd'hui, elle n'est que la résultante de la Société que nous combattrons sans trêve, jusqu'à ce qu'elle disparaisse ; — elle cessera avec.

G. Deherme.

(1) Ici, nous devons mettre en garde nos camarades contre l'utopisme. Qu'ils ne s'y méprennent pas, si l'on n'y remédie à temps, à une époque évidemment très éloignée de nous, la population deviendra tellement dense que la loi de production deviendra sans effet et que, de nouveau, le terrible combat pour la vie se livrera entre les hommes. Fort heureusement, nous n'en sommes pas là. Chaque génération a sa tâche, accomplissons la nôtre. Nos arrières-neveux sauront exécuter la leur.

TRISTESSE DE CLAUDIUS

I

Ce jour-là, Claudius vaguait, grelottant et affamé. Sa tête désolative et basanée, ses regards paradoxalement aigus inquiétaient les passants et les bijoutiers.

— J'ai froid, disait-il, je sens les nerfs se contracter en moi. Mon cœur se blottit sous ma douloureuse mamelle, et il est des gens qui, les pieds an feu, disent avec un épais sourire : « En vérité, l'hiver est doux ! »

Oh ! qui leur apprendra l'acreté du vent de décembre, avec ses baisers corrosifs comme un fer rougi !

II

Il y a là-bas, — par delà la Seine, — des ours et des tigres logés, nourris, chauffés aux frais de l'État. Ce n'est pas moi qui obtiendrai jamais une semblable sinécure !

Je n'ai qu'une misérable gueuille pour couvrir congrûment mon anguleuse charpente. et je vois un serpent qui a deux couvertures de laine ! Si je lui en prenais une on m'arrêterait.

Les enfants ont des brioches pour les ours, et les hommes n'ont pas de pain pour moi.

Que ne suis-je un ours !

III

Puis Claudius, pour aller rendre ses devoirs à un carabin de ses amis, se dirigea vers l'amphithéâtre d'un hôpital.

Là grimaçaient — puants et charcutés — une douzaine de cadavres.

— Quand je serai mort, pensa Claudius, il me semble que je n'abandonnerai pas aussi lâchement mon corps. Si laid qu'il soit, c'est la moitié de moi-même. Si la mort n'était pas le néant, l'esprit de ces hommes viendrait chercher leur cadavre.

Et apercevant, dans un coin, un oublié que le scalpel ne devait entamer que le lendemain, il s'approcha pour causer avec lui.

IV

C'avait été une belle nature d'homme. Il paraissait bien constitué, et la vigueur semblait courir encore dans ses muscles d'acier.

Les ongles de la misère avaient dû s'émousser contre cette puissante poitrine... Quel avait donc été le poison dévastateur de cette existence terrassée ? quelle force inconnue avait pu l'entamer — ce monument humain ?

V

Claudius souleva le drap qui recouvrait le cadavre, et il aperçut un tatouage sur le bras droit, qui retombait comme au tronc d'un chêne la branche qu'a brisée la tempête.

Au-dessus d'un cœur percé d'une flèche étaient écrits ces mots :

Désirée, à toi pour la vie !

— Où étiez-vous, femme, quand cet homme est mort, et pourquoi votre amour n'a-t-il pas obombré la vie qu'il vous avait confiée ?

Si vous l'aviez aimé, vous vous seriez vendue pour racheter son corps.

Cette fille que chacun butine sur sa route, peut-être est-ce là Désirée ?

Cette mendiante aux yeux pleureurs, aux lèvres bleuies, c'est Désirée peut-être ?

Chose triste que ces amours qui ont fini à l'amphithéâtre ! Amours ?

VI

Claudius avait le cœur gros quand il sortit de là. Ses noirs cheveux pleuvaient en désordre sur son front obscurci.

La calme lourdeur de la compatissance avait remplacé chez lui les pensers haineux et les sauvages désolations.

— Ce rose tableau, murmura-t-il, m'a fermé l'appétit, et je n'aurai, de ce soir, point besoin de manger. Voilà comme on économise !

VII

Le lendemain, on le trouva mourant de froid sous une arche du Pont-Neuf.

On le transporta à l'hôpital de la Charité. C'est là seulement qu'il devait mourir.

Cette puissante nature s'est éteinte sans souffrance.

Avant de rendre le dernier souffle, il a tourné sept fois sa langue dans sa bouche selon le précepte du Sage.

Il a maudit le siècle parâtre qui avait à peine jeté une guenille sur sa nudité; il a maudit sa mère parce qu'elle lui avait donné la vie, et la société parce qu'elle la lui avait ôtée.

Puis, le regard calme et le front serein, serrant la main de son dernier ami, il s'est à jamais endormi en blasphémant.

C'est ainsi qu'on meurt aujourd'hui. Le découragement a soufflé sur notre ardente jeunesse.

L'intelligence est une maladie qui tue le corps. Il ne faut sentir et comprendre que pour arriver à nier le sentiment et la pensée.

L'homme est né pour ses plaisirs, et les misères mêmes attachées à sa triste condition lui font une loi de se distraire et de se consoler.

L'arbre est heureux dans sa forêt, le crocodile vit sans souci snr les bords sablonneux des fleuves de l'Afrique, et le crapaud meurt centenaire sous le cresson chevelu que caresse l'eau qui court.

Soyons — le plus qu'il se pourra — végétal et animal. C'est là le bonheur. Claudius était un peu mort de faim avec tous ces poètes de 1830, athlètes vaillants que la foule n'a pas applaudis — et qui cependant sont tombés en souriant !

Au seuil de la vie, alors que la jeunesse à ses yeux éblouis et charmés enchantait l'horizon, Claudius avait voulu escalader le ciel.

« Puisque Dieu s'est fait homme, écrivait-il, pourquoi l'homme à son tour ne se ferait-il pas Dieu? »

Et il dressa contre les nuages la grande échelle de la philosophie.

Puis, quand il se lança pour en gravir les degrés, il retomba lourdement sur la terre et, seulement alors, il s'aperçut qu'il y manquait les échelons d'en bas.

La science est le brasier où se consument nos croyances.

Claudius n'y put pas vivre, — moins fort en cela que Abetnégo qui s'est promené les bras croisés dans une fournaise.

Qu'importe un nom de plus aux pages de notre histoire? Oublions Claudius.

Il a défendu qu'on priât pour lui!

Aurélien Scholl.

QUELQUES MOTS

SUR

L'ANARCHIE ou INDIVIDUALISME SOCIAL

(Suite.)

Dirons-nous encore que l'inventeur, le chercheur délaissé, injurié même, n'abandonne point pour cela ses projets qu'il emporte très souvent au tombeau, la cupidité de la société hiérarchique et gouvernementale refusant presque toujours, quand il est pauvre, de l'aider dans leur exécution.

A la vérité et comme il est facile de s'en convaincre à l'aide de la moindre observation, l'homme, quand il n'est pas aux prises avec les dures nécessités de la vie ou le spectacle de la société actuelle, n'agit que sous l'influence de son caprice et n'attend rien de la reconnaissance de ses semblables avant et pendant la création de ses œuvres. La plus belle, la plus grande et la seule récompense qui nous flatte réellement, n'est-ce pas la sensation, le sentiment que nous éprouvons à la vue de notre ouvrage (1); n'est-ce pas pour satisfaire leur vaste ambition de commander au Monde et non pour conqué-

(1) Même quand le souci du lendemain nous empoigne, il ne peut nous absorber complètement; notre ouvrage nous procure parfois d'inexprimables sensations, nous regardons notre œuvre, quelle qu'elle soit, et ne pouvons nous défendre, ne serait-ce qu'un instant, de nous mirer et admirer en elle.

rir la reconnaissance de leur pays, qu'un César ou un Bonaparte décimaient les peuples; n'est-ce pour jouir de la puissance de leur parole et non pour sauver la tête d'un meurtrier et mériter sa reconnaissance que les avocats les plus éloquents et les plus connus prennent sa défense et souvent lui assurent la vie; n'est-ce pas encore pour satisfaire leur fatuité ou leur cupidité, et non pour être utiles à leurs semblables et acquérir leur reconnaissance, que des hommes s'offrent avidement, à l'aide du suffrage de quelques-uns, à représenter les intérêts d'une multitude d'autres hommes, oubliant ainsi que les désirs et besoins de chacun, nés de leur condition et de leur tempérament, diffèrent considérablement et qu'alors nul ne peut que représenter et servir ses appétits personnels? Comme c'est aussi pour satisfaire leur haine des gouvernements et de leur Société, et non pour mériter la reconnaissance des foules qui ne leur servent que de prétexte, que les révolutionnaires militants grondent sur les tribunes populaires, écrivent, conspirent et préparent l'agent, la Révolution, qui doit briser l'ennemi et transformer le vieux Monde.

Reinsdorff, le décapité de Leipsig, Cyvoct, Gallo et Duval, fanatiques de la liberté ensevelis vivants aujourd'hui dans les geôles de la République bourgeoise, n'ont pas obéi à d'autres sentiments quand ils se sont armés contre l'autocratie d'un tyran, les prostituteurs de l'ouvrière et contre l'agio financier.

Par ces quelques exemples qu'il serait fastidieux de multiplier encore, il est de toute évidence que l'activité de l'homme débarrassé du souci de s'assurer le pain quotidien, de l'homme que le spectacle de l'opulence ne vient point troubler et tenter, il est enfin de toute évidence que son activité, son travail n'est point l'esclave de la reconnaissance ou de la récompense, qu'il est au contraire uniquement subordonné à ses caprices, à la satisfaction de ses désirs, c'est-à-dire à son égoïsme et qu'il n'a point de *volontés* mais une volonté : produire.

Utilement ou à tort, tous les individus s'agitent, travaillent; cet exercice est inhérent à l'organisme de l'être humain, s'y soustraire serait se suicider. La réclusion rigoureusement appliquée en est un indiscutable exemple.

D'autre part, cette loi de l'activité est si puissante chez l'individu et se manifeste sous des formes si variées, qu'un millier de volumes ne suffirait pas à en consigner les effets moraux et intellectuels et les actes; elle est toujours si étrange et si manifeste que la plus

simple observation sur notre besogne journalière nous permet de constater que tous nos efforts et le travail de notre imagination tendent à nous créer de nouveaux besoins, à faire naître de nouveaux désirs que, quand nous le pourrions, nous ne satisfaisons même pas, par la simple raison que de plus nouveaux encore se sont emparés de nous et que notre force physique et vitale ne pourrait résister aux fatigues d'une entreprise dont l'objectif serait d'absorber, consommer, brûler, déranger, renverser et briser tout ce que l'imagination peut enfanter et ce que les sens peuvent ouïr, toucher, voir, sentir et goûter. Telle image, telle peinture placée par nous hier dans notre chambre et trouvée bien, est très mal aujourd'hui ; tel objet ornant notre cheminée, cadeau que nous avions trouvé superbe, n'est plus qu'un ennui dont la disparition nous soulagerait; armé d'une bêche, descendons-nous au jardin qu'à peine le travail commencé nous le voudrions achevé, non par lassitude ou paresse, mais pour écrire à un frère, à un parent ou à un ami une lettre souvent incomplète et dont la moitié au moins sera illisible, parce que les nouvelles qu'il nous a demandées nous sont connues et qu'il est souverainement ennuyeux de se répéter ce que l'on sait et que, d'autre part, l'on est à nouveau pressé de se livrer à une autre besogne pour laquelle nous ne serons pas plus consciencieux et tout aussi fou.

Pour nous résumer, l'activité résultante de notre constitution cérébrale et animale nous pousse cent fois par jour à nous créer de nouvelles occupations et autant de fois à les abréger.

Cette étrange instabilité, phénomène organique de l'être humain, prouve surabondamment que l'oisiveté n'est point un penchant naturel chez l'homme et conséquemment nous oblige à reconnaître que ceux que nous accusons de paresse sont en réalité des parasites s'ingéniant et s'exerçant constamment à s'emparer des fruits du labeur du plus grand nombre. Leurs actes sont anti-sociaux, nuisibles, mais ils n'en sont pas moins l'effet de l'activité, comme ils sont la conséquence de toute société assise sur le droit conventionnel de la propriété privée.

S'il est en effet des individus qui ne font point œuvre utile de leurs dix doigts, cela tient indubitablement, chez le prolétaire oisif et parasite, à deux causes bien puissantes : La première est que le développement et le perfectionnement de l'outillage mécanique, par la personnalisation de son appropriatior, rejette chaque jour

des centaines de bras sur le pavé et oblige ainsi ces travailleurs à pourvoir à leur existence par tous les moyens qui leur semblent les plus propres à l'assurer; puis, peu à peu ils s'habituent dans cet état, ils s'enfainéantent et finissent par trouver naturelle une vie qu'ils abhoraient autrefois; la deuxième subsiste dans l'impossibilité, pour les parents ouvriers ou manouvriers, de prendre soin et conseiller de leur expérience leur progéniture dans sa jeunesse, retenus qu'ils sont à l'atelier, au champ ou dans le ménage, par un labeur insuffisant à leur procurer le strict nécessaire à la vie; et alors le spectacle de l'opulence parasitaire, la vue du bourgeois jouisseur et gras aidant, le germe de la convoitise s'empare des jeunes enfants et les pousse, quand ils sont hommes, à vouloir jouir à leur tour, persuadés que réussir c'est justifier, à notre époque, les plus monstrueux expédients.

Chez le riche, sans être les mêmes quant à leur forme les causes produisent les mêmes effets. On embrasse une profession dite libérale ou on devient fonctionnaire pour être quelque chose dans un fastueux petit *tout* chèrement inutile. Bêtement, par sentiment de *classe*, on a fait des professions *roturières*, puis il y a aussi et surtout le besoin de s'enrichir, non que l'on craigne bien souvent de n'en pas avoir assez, mais pour en avoir plus que son voisin, afin de lui disputer la considération dont il jouit, sans même penser un seul instant que le vol sera le moindre moyen et que le but s'atteindra difficilement, attendu que le monsieur envié pense et agit de même, la fortune qu'il possède et qu'il faut soigner ne lui laissant pas le loisir de penser à faire autre chose. La guerre, la chicane, le meurtre, le vol, le mensonge, le parjure, l'hypocrisie et l'union légale du moins cupide bourgeois avec une femelle moins bourgeoise que cossue n'ont point d'autre cause que l'envie de posséder et posséder encore; la *loi* que vingt-deux mille messieurs vêtus en robe rouge, noire ou en redingote appliquent si contradictoirement en France, n'a pas d'autre but que celui de sanctionner la propriété, dont un millier de cabotins blanchement cravatés et réunis dans une ou plusieurs grandes halles meublées de pupitres se font les légistes, pendant la durée de débats au cours desquels le ridicule le dispute à la cupidité.

(*A suivre.*) **Jean-Baptiste Louiche**

LES QUAIS DE DEMAIN

Avant l'heure, par Ch. Malato (Suite).

Nous recevons une aimable lettre de notre ami Malato. Malheureusement, l'abondance des matières nous oblige à n'en donner qu'un trop court extrait — le plus intéressant :

« Ce que je crois nécessaire et même inévitable de par le fait des circonstances, qu'on le veuille ou non, c'est non pas l'*union* mais la *coalition*, coalition absolument temporaire et subordannée à telle ou telle éventualité.

« Entre ces deux mots, *union* et *coaliiion*, je fais une très grande différence ; le premier implique la soumission générale à une seule doctrine, l'enrôlement sous une même bannière ; le second signifie simplement l'entente sur les quelques points communs aux différents partis révolutionnaires ; union veut dire fusion, coalition est moins qu'alliance.

« Que possibilistes, guesdistes, blanquistes et anarchistes n'aient pas le même but, c'est de toute évidence, mais on ne peut nier non plus que ces différentes écoles aient des points communs et qu'une réaction bourgeoise les menace également. Subordonnée à l'éventualité d'une restauration ou d'une dictature boulangiste, cette concentration de gens qui ont le même intérêt à ne pas se laisser fusiller me semble tout indiquée. »

Soit, nous le voulons bien. Mais Malato devrait remarquer que ce qu'il appelle coalition existe tacitement non seulement entre nous et les différents partis révolutionnaires, mais entre tous les partis d'opposition, quels que soit la teinte de leur monarchisme, le victorisme ou le jéromisme de leur bonapartisme ; quel que soit le possibilisme, le blanquisme, l'impossibilisme ou l'anarchisme de leur socialisme.

Il est donc oiseux d'ergoter là-dessus puisque cette coalition existe et existera toujours, que l'on soit pour ou contre.

×

Nous recevons deux brochures de propagande : *Les Guerres de demain*, par Schiroky ; *Le Communisme devant le Parti ouvrier*, par Jacques Prolo. Nous ne saurions trop engager nos camarades à les lire. En vente, 10, passage des Rondonneaux. Prix, 0. 10 chaque.

×

Les fauteurs de la Commune : MM. Thiers, Louis Blanc,
par Le Solitaire.

L'auteur nos montre Thiers exécuté, flétri par de Cormenin, Alceste, *Le Siècle,* L. Blanc (son copain de 71), Ch. Beslay et... par lui-même.

Il est dans le vrai lorsqu'il affirme que la Révolution du 18 mars devait avorter « parce qu'il s'y mêla des prétentions d'organisation sociale intempestive, anti-naturelle et surannée ». Mais hélas ! pas plus que les communalistes il n'échappe au sectarisme et à l'utopisme. Il s'écrie : « Le communisme est mort, vive le mutualisme ! » c'est-à-dire, une organisation sociale utopique est morte, vive une autre organisation aussi « intempestive, anti-naturelle et surannée *!* » Quelle contradiction.....

Puis, avec de très interessantes preuves à l'appui, il nous prouve que Thiers fut le « premier fauteur de la Commune ».

Ensuite, il passe à Louis Blanc. Avec les propres écrits de celui-ci, il nous le fait voir ardent propagateur des idées communalistes qu'il reniait en 71. Ici le philosophe s'arrête, muet de stupéfaction. Certes, nous admettons qu'un homme, par suite d'évènements, de lectures et de réflexions, change d'opinion ; mais de là à traiter ses anciens condisciples en criminels et à les pourchasser comme des bêtes fauves, il y a tout un abîme. L'Histoire collera les deux « fauteurs de la Commune », Thiers et L. Blanc, au même pilori — à côté des Cavaignac, Tolain et Gallifet.

Ce livre, intéressant à tous les points de vue, se termine par de très curieux documents concernant la répression versaillaise. Le meilleur éloge que nous en puissions faire, c'est de dire que les œuvres ainsi écrites et pensées sont rares en cette époque mercantile.

×

Nous recommandons à la lecture de la colonie italienne et a ceux des compagnons français connaissant la langue romane, deux petites brochures publiées par l'*Humanitas,* l'une ayant pour titre : *Vittime e pregiudizi* et l'autre : *Pel XXIII anniversario della fondaziome dell' associazione internationale del' Avoratori.*

×

(Sous Presse) *La Révolte juridique.*

Moyen de combattre les magistrats avec leurs propres armes.

×××

Cette brochure, d'environ 50 pages, rendra certainement les plus grands services à tout le monde et surtout aux révolutionnaires, exposés chaque jour à se débattre contre la canaillerie des magistrats.

Les titres des chapitres donneront une idée suffisante de ce travail, fait consciencieusement par un de nos collaborateurs :

De la liberté individuelle selon la loi × Violation de cette loi naturelle × Résistance légale × Résistance à l'instruction × Les tribunaux correctionnels × Encombrement légal × Mise à sec du Trésor × Résistance aux tribunaux correctionnels et de simple police pour des peines peu importantes × Articles du code n'entraînant que six mois de prison × Liberté provisoire × Dommages-intérêts × Conclusions préjudicielles × Propagande par la cour d'assises × Modèles de requêtes, d'oppositions et de conclusions.

Colline.

REVUE MENSUELLE

La grève de Montataire, comme toutes les grèves pacifiques, suit son cours normal : les patrons attendent tranquillement que la faim fasse rentrer leurs esclaves au bagne. Ceux-ci font appel à la solidarité des copains, qui n'envoient rien ou presque rien.

L'exemple de Décazeville et celui plus récent de la « Sellerie militaire » ne sont pas encourageants.

Dans l'une et l'autre grève, les patrons ont eu l'air de céder, mais ils ont immédiatement jeté sur le pavé ceux de leurs serfs qui avaient montré le plus d'énergie.

Les autres, joyeux de l'augmentation obtenue, ont laissé faire !

Cela fera-t-il enfin comprendre aux compagnons énergiques qui voient dans la lutte autre chose que l'espoir d'un mandat, que les coneessions patronales ne changent rien à la situation, que la Révolution seule, énergique, sauvage même, peut améliorer le sort des misérables, et que brûler l'usine vaut mieux que d'y rentrer, même victorieux.

Les Irlandais luttent plus courageusement que nous et chaque *éviction* est une bataille avec la police qui se venge comme elle peut, à Michelstown et ailleurs.

Chez nous, les enquêtes se suivent et se ressemblent. Ordonnance de non-lieu en faveur de Lefebvre-Roncier, qui a bien reçu 10,000 francs mais qui ne les a pas touchés ; ordonnance de non-lieu à propos de la divulgation du fameux plan de la fameuse mobilisation qui restera célèbre par ses fours qui ne peuvent cuire le pain, — on a dû les emprunter au fournisseur du *Dépôt*.

Le gouvernement *si libéral* des Etats-Unis ne va pas vite en matière criminelle, mais enfin il aboutit ; il a décidé l'exécution des anarchistes de Chicago.

Tous les gouvernements se ressemblent, tous les bourgeois se valent, d'un côté ou de l'autre de l'Atlantique et ils ne manquent jamais l'occasion de faire une canaillerie, surtout quand cette canaillerie est une bêtise.

Au lendemain du procès, *la justice pouvait suivre son cours* sans soulever trop de réprobation, mais au bout de si long temps cela devient absolument ignoble, et les sept potences de Chicago apprendront aux prolétaires à haïr et à mépriser leurs maîtres en attendant le moment de les pendre à leur tour.

Encore un incident de frontières ! Ces bougres-là finiront par se flanquer une guerre sur les bras. Je vous demande un peu pourquoi les journalistes font tant de potin pour deux chasseurs dont l'un a été tué et l'autre blessé par un soldat faisant fonctions de garde champêtre ; est-ce que tous les jours les agents de Gragnon

PETITE CORRESPONDANCE

F. à Amiens. Reçu mandat.

C. à Montreuil-s-Bois. Reçu timbres-poste pour réabonnement comptant du numéro 7. Vous expédions numéro 5.

H. Plaines d'Angers. Merci du renseignement. Expédions un numéro d'essai avec lettre d'avis.

C. à London. Reçu mandat. Pas de chansons. Expédions 30 Revues.

Moreau à Paris. Reçu de Lubin de Londres, 70 centimes pour chansons.

Souscription permanente en faveur de la REVUE

Ernestine G.	« 20
Rosalie Yau	» 10
Une troquette..............	» 10
Le secrétaire du prince russe.	1 43
L'ami Yau..................	» 20
Le petit Yau................	» 10
Une roue de derrière........	5 »
Lantz......................	» 50
Un copain..................	» 10

Organes anarchiques

La Révolte, communiste-anarchiste hebdomadaire, Administration et Rédaction, 140, rue Mouffetard, Paris.

---o---

L'Idée ouvrière, anarchiste hebdomadaire, Administration et Rédaction, 5, rue des Galions, Le Havre.

---o---

Humanitas, communista-anarchico hebdomadaire, Naples, Italie.

---o---

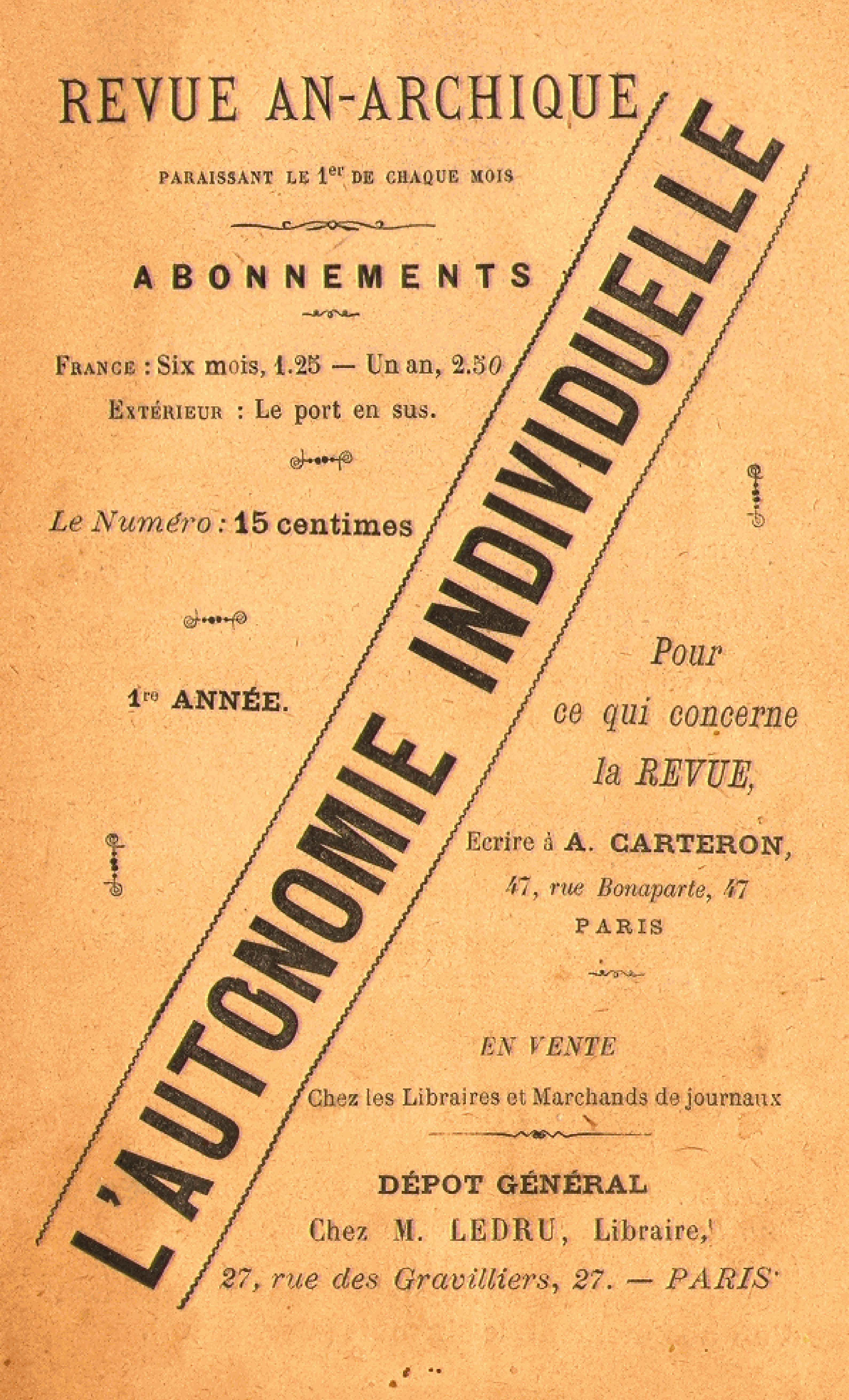
The Anarchist, A Revolutionary Review, 35, Newington green road, N, London, Angleterre.

OUVRAGES A CONSULTER

BAKOUNINE.	Dieu et l'Etat.
»	Théologie politique de Mazzini.
BLANQUI.	Histoire de l'Economie politique.
BUCHNER.	Force et Matière.
»	L'homme selon la science.
»	Conférences sur la théorie darwinienne.
BUCKLE.	Histoire de la civilisation en Angleterre.
DARWIN.	L'origine des Espèces.
»	La descendance de l'Homme.
DIDEROT.	*Œuvres.*
ENGELS.	Le Socialisme utopiuue et le Soc. scientifique.
GAUTIER (Emile).	Le Darwinisme social.
«	Le Parlementarisme.
HERDER.	Philosophie de l'histoire de l'Humanité.
HERZEN.	De l'autre Rive.
KROPOTKINE.	Paroles d'un Révolté.
»	L'Anarchie dans l'évolution socialiste.
LANESSAN (De).	Le Transformisme.
»	La lutte pour l'existence et l'association pour la lutte.
LASSALLE (Ferdin.).	Capital et Travail.
LAVELAYE (E. de).	De la Propriété et de ses formes primitives.
»	Le Socialisme contemporain.
»	Eléments d'Economie politique.
LEFÈVRE (André).	La Philosophie.
LETOURNEAU.	La Sociologie.
»	Science et Matérialisme.
»	Physiologie des passions.
MALON (Benoit).	Histoire du Socialisme.
»	Manuel d'Economie sociale.
MARX (Karl).	Le Capital.
PROUDHON.	*Œuvres.*
RECLUS (Elisée).	Evolution et Révolution.
SCHÆFFLE.	La quintessence du Socialisme.
SPENCER (Herbert).	Principes de Sociologie.
»	Essais sur le Progrès.
»	Introduction à la science sociale.
»	L'Individu contre l'Etat.
STEPNIAK.	La Russie souterraine.
STUART MILL.	La Philosophie de Hamilton.
»	La Liberté.
»	L'Utilitarisme.
»	Principes d'Economie politique.
»	Assujettissement des Femmes.
TCHERNICHESWKI.	Que faire ?
»	Critique de l'Economie politique de J.-S. Mill.
VALLÈS.	L'Insurgé.
VÉRON (Eugène).	Histoire naturelle des Religions.
»	La Morale.

Paris. — GRANIER, Imprimeur-Gérant, 9, rue Beauregard.

N° 7. — Décembre 1887.



REVUE AN-ARCHIQUE

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENTS

France : Six mois, 1.25 — Un an, 2.50
Extérieur : Le port en sus.

Le Numéro : **15 centimes**

1re ANNÉE.

Pour ce qui concerne la REVUE,

Ecrire à **A. CARTERON,**
47, rue Bonaparte, 47
PARIS

EN VENTE
Chez les Libraires et Marchands de journaux

DÉPOT GÉNÉRAL
Chez M. LEDRU, Libraire,
27, rue des Gravilliers, 27. — PARIS

SOMMAIRE

Lire la PETITE CORRESPONDANCE.

SOMMAIRE du numéro précédent.

—o—

Nous ferons le service à toute publication qui nous fera l'échange.

—o—

Il sera rendu compte de tout ouvrage qui nous sera adressé en double expédition.

AVIS TRÈS IMPORTANT

Les personnes auxquelles nous adressons la **Revue** *pour la* **première fois,** *sont prévenues que, si dans la* **huitaine** *elles ne nous l'ont pas retournée,* **le facteur passera à leur domicile toucher le montant d'un abonnement de six mois (1 fr. 25 c.).**

1re ANNEE N° 7 DECEMBRE 1887

L'AUTONOMIE INDIVIDUELLE
REVUE MENSUELLE AN-ARCHIQUE

POURRITURE SOCIALE

L'édifiant spectacle auquel nous assistons depuis plus de deux mois n'a pas encore pris fin. Cette fois, c'est au complet ; la société politique au milieu de laquelle nous grouillons a enfin produit et montré son œuvre putréfiante : Pas un de ses vermoulus échelons sociaux qui en sorte indemne, pas un des imposants piliers sur lesquels elle repose qui n'ait reçu sa large éclaboussure de fange, pas une des sacro-saintes institutions qui la coordonnent qui n'ait démontré l'inanité de son existence et la nécessité fatale d'un complet rasement.

Au paroxysme de ses fureurs de lucre, l'ordre social dont nous crevons apparaît sous toutes ses faces, dans tous ses plus hideux refonds. Pour en être arrivé à une semblable inconscience d'impudeur hystérique, il faut que son effondrement soit tense.

Sénateurs d'Andlau, députés : Wilson, généraux : Caffarel, conseillers : Lefebvre-Roncier, médecins : Castelnau, journaliste : Crouzet, demi-monde : Limouzin-Ratazzi, peuple-lie : Loren z, — offerts en holocauste à la Décrépitude humaine — viennent d'incarner en eux la syphilis sociale.

Présidence, représentation nationale, délégation communale, armée, patrie, famille, honneur, morale, — autant en emporte le vent : institutions inutiles, mots creux n'ayant jamais servi qu'à leurrer le peuple farcineux et d'un poids fort léger sur la conscience des exploitants-dupeurs.

Mandats électoraux, décorations, secrets d'Etat, inviolabilité des cadavres, honorabilité professionnelle, — billevesées, oripeaux, vieilles défroques dont le bazardage s'adjuge à l'encan.

Du haut en bas de la « fameuse échelle sociale », tous décrépits, gangrenés, pourris !

En haut — Dignitaires de tous poils déchiquetant à

pleines dents le lambeau de pouvoir dont on les a chargés ! Magistrats de tous ordres se vautrant béatement dans la fangeuse iniquité qu'ils représentent ! Soudards de toute encolure vendant sans vergogne cette patrie, prostituée famélique aux crochets de laquelle ils se gavent ! Trafiquants de tous calibres volant, dilapidant, empoisonnant tout ce qui tombe à la portée de leurs insatiables tentacules !

En bas — La bourgeoisie prolétarienne conquérant glorieusement, chaque jour, quelqu'un des vices de ses dirigeants. Rampante, avilie, domestiquée, la veulerie ouvrière s'ingéniant à s'entre-dévorer, élevant à la hauteur d'institutions sociales, servilité, platitude, mensonge et tartuferie, satisfesant, par les plus fourbes moyens, à l'appétit des ignobles passions dont ses maîtres l'ont infectée.

En haut, négoce et trafic de la Légion d'honneur, en bas, décrochage avilissant du Mérite du travail ; ici, fraude pour l'exemption du service militaire, là, vente de plans et de secrets d'Etat : *pro Patria*. Au faîte de l'échelle, cupidité, corruption, vol, rouerie, carie, décrétés moralité et sanité ; au pied, courbette, indignité, délation sanctifiées mérite, devenues seules chances de vie. — Le tout s'étalant au grand jour, sous le couvert de la Loi et des sabres qui la protègent : tel est le bilan.

Nous ne nous étonnons pas, nous constatons.

Et pourquoi donc crier à la profanation, à l'horreur, à l'abomination de la désolation ? Un peuple a le gouvernement et la société qu'il mérite.

Pourquoi s'obstiner à ne pas comprendre que l'abjecte humanité qu'on a devant les yeux n'est que le fétide excrément des gangreneuses institutions qui la régissent ? Dans une société où l'accaparement, la bassesse et l'anthropophagie s'intitulent vertus, où la vilenie reste seule propre à assurer l'existence, comment ne pas attendre d'aussi dégradants sentiments des hommes qui la composent ? Toute cause produit son effet : tant que l'appropriation individuelle subsistera, tant que hochets, rubans, médailles ou statues seront l'emblème qualifié du mérite et de l'honneur, tant que frontières et patrie exciteront au massacre des hommes

entre eux, tant qu'un vestige d'autorité planera sur la multitude, il en sera toujours de même!

A quoi bon s'évertuer à le répéter à nouveau, et même à ceux qui n'ont que déboires et déconvenues à essuyer dans cette délirante course au clocher? Quand on fait appel à la dignité d'homme de ces derniers, qu'on les convie à la nécessaire purification, au balayage soigneux de toutes ces mascarades impudentes à robes ou à cordons, de cette ferraille insolente, de cette avilissante ferblanterie, de tous ces grotesques panaches, — sauvegarde, refuge et fauteurs de la corruption, de l'iniquité et de la misère sociales, — tous rient cafardement et font la sourde oreille. Atteints de la contagion, ils mettent toute leur application à imiter leurs mentors, s'épuisant en efforts pour obtenir leur honteuse perfection, les dépassant souvent en turpitude quand ils en ont l'occasion. Puisque barbotter dans le puant ruisseau leur plaît, tout est bien! Pourris, eux aussi, ou en bonne voie de pourriture. Tels maîtres, tels valets! Continuez vils émules!

Et vous — ô dirigeants qu'elle choisit et révère! — puisqu'elle est incapable ou de compréhension ou de révolte, puisque son avachissement est encore si complet qu'elle s'avoue impuissante à souffler sur vos chateaux de cartes, puisqu'elle est à l'abri des rancœurs, du dégoût que devrait lui inspirer la vue d'aussi nauséabonds tableaux, puisqu'elle-même n'a qu'un désir : atteindre l'éthérée sphère de vos orgies balthazariennes et puisqu'en attendant, toujours, de bonne grâce, la crasse populace vous tend l'échine, tondez, tondez-la donc, et ne vous gênez pas! vous auriez mauvaise grâce.

Mais alors, honnêtes crapuleux, moralistes dépravés, prostituteurs éhontés d'honneur, de famille et de patrie — mots dont vos bouches sont pleines, — traîneurs de sabres, banquistes et rastaquouères cosmopolites, jetez bas les masques! Ne couvrez plus de vos mains rapaces vos facies de satyre aux seuls noms de socialisme et d'Anarchie! Ne parlez plus de chaos, de désordre! Ne feignez plus la peur d'un retour à la vie primitive et sauvage! Les appréhensives visions qui vous hantent n'approcheront jamais de la hideuse réalité que nous offre le spectacle de votre insigne dépravation.

Tous, saturez vos démoniaques désirs sans remords, viciez et corrompez sans crainte tout ce qui vous entoure et vous envie. Rejetez toute pudeur pour mieux jouir de vos derniers sabbats.

Car le jour est proche où la partie saine et suffisamment nombreuse des non corrompus, des réfractaires, des parias, des hors votre Société, opérera le bouage de toutes les syphilitiques institutions qui vous consument. — Ce jour-là, vos pestilentielles charognes iront rejoindre vos éphémères sacerdoces dans un revivifiant auto-da-fé, dont la flamme incandescente servira de foyer purificateur à la libre Humanité !

A. Carteron.

L'ÉCONOMIE POLITIQUE

La science économique doit être considérée comme une des parties de la science sociale nécessaire au progrès du bien-être de l'humanité. Cette science, déterminant les lois de la production et de la consommation par la méthode expérimentale, qui n'admet pour vrais que les faits dont l'observation ou l'expérience ont démontré la réalité, n'est pas à contester.

Ce qui est contestable, c'est l'Economisme, cette religion du hasard, qui établit sur des circonstances transitoires des principes permanents et qui fait découler de ces principes la science économique aux lois naturelles immobiles et aux phénomènes immodifiables.

Les philosophes, et après eux les économistes, ont considéré une nation comme une collection d'hommes qui, se distinguant par une communauté d'origine, vivent en société. La sociabilité étant un trait caractéristique de l'espèce, l'individu devient une abstraction comme corrélatif à la réalité de la société, d'où découlent des lois qui sont l'expression des rapports. Certains d'entre eux ont été considérés par l'économie politique comme des lois naturelles qu'elle a eu pour but de déterminer en traitant de la nature, de la formation, de la consommation et de la distribution des richesses des nations

taux est fixé selon les *lois de l'offre et de la demande* qui en déterminent la *valeur* (1).

Préoccupé exclusivememt de la richesse, l'économisme, qui justifie et consacre la féodalité capitaliste, traite :

De la richesse dans l'intérêt des individus et de la société, — en admettant que le plus grand nombre manque du nécessaire pour permettre à quelques-uns de posséder le superflu; *de la production et de la distribution des richesses*, — en acceptant que le produit revienne à des oisifs dans sa presque totalité, sous forme d'intérêts, de rentes, et ce, au détriment des producteurs dont la minime part est le salaire, c'est-à-dire le strict nécessaire permettant la conservation et la reproduction de l'espèce; *de la consommation des richesses*, — en justifiant le faméisme de milliers d'individus pour quelques-uns crevant de pléthore.

Les principes qui ont inspiré les économistes semblent être ceux émis par Aristote dans son livre *La Politique*, que l'on peut considérer comme résumant toute la science économique jusqu'au XVIIIe siècle : « La Nature » a créé certains êtres pour commander et d'autres » pour obéir. C'est elle qui a voulu que l'être doué de » prévoyance commandât en maître, et que l'être ca- » pable, par ses facultés corporelles, d'exécuter des » ordres, obéît en esclave, et c'est par là que l'intérêt » du maître et celui de l'esclave se confondent ».

Certains termes changés, le fond est toujours le même et, en plus, avec le but d'établir scientifiquement des lois qui président et concourent à l'organisation du vol, de la spoliation, de l'exploitation de l'homme par l'homme.

L'économie politique, comme science, ne date que du siècle dernier, avec les physiocrates Quesnay, Turgot, Gournay qui le premier émit le fameux *Laissez faire, laissez passer* Quesnay, le fondateur de la nouvelle école économique, cherche à établir une science d'après les lois naturelles et constantes qui régissent les

1) L'économie politique dont nous indiquons ici très so maiment les points généraux, sera reprise dans chacune de ses arties : le Capital, le Salaire, l'Offre et la Demande, la Valeur, l'Echange, etc., qui feront l'objet d'études sociales traitées successivement traitées dans nos prochains numéros.

sociétés humaines où « l'autorité souveraine doit être unique et supérieure à tous les individus de la société ». Son système économique consiste dans une division de la nation en trois classes : *la classe productive*, tous ceux qui se consacrent à l'agriculture; *la classe des propriétaires*, tous ceux qui vivent de la rente ou du produit net de la terre; *la classe stérile*, les industriels, commerçants, domestiques qui n'augmentent pas la richesse de la nation. Il fait supporter tous les frais du gouvernement à l'agriculture, comme étant la seule source de richesse de la nation.

Mais la science économique ne trouve son réel développement que dans le livre, paru en 1776, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, par Adam Schmith. Le premier, il explique les principes fondamentaux de l'économie politique, il découvre la puissance créatrice du travail comme source principale de la richesse, il décrit la division du travail et en déduit les avantages, il constate le rôle utile des machines, toutefois sans en prévoir toute la force accélératrice ni les résultats. Bien qu'établissant la nécessité du haut salaire, il est partisan du *statu quo* régi par les lois de l'offre et de la demande.

Les idées et les principes d'Adam Schmith sont continués par Malthus qui, ajoutant une théorie sur la population, représente la misère comme une fatalité inévitable. Il considère la force d'une nation, non pas sur la quantité des habitants, mais par le rapport de la population à la quantité d'aliments disponibles il en fait résulter la nécessité de mettre un obstacle à l'augmentation de la population qui tend à s'accroître en raison géométrique, tandis que les subsistances ne s'accroissent qu'en raison arithmétique.

Toutes ces théories sont reprises par Ricardo qui en élargit le champ par ses déductions logiques et rigoureuses. Il constate l'opposition des intérêts antagonistes dans une nouvelle théorie de la rente, à laquelle il donne pour principe fondamental que la propriété doit se vendre ou se louer d'autant plus cher qu'elle rapporte davantage, et, que le prix des marchandises se fonde sur la quantité de travail qu'elles exigent.

Jusqu'ici, c'est l'ancienne méthode métaphysique basée sur des abstractions. J.-B. Say y substitue la

méthode expérimentale ou d'observation, en déterminant plus exactement la science économique qu'il popularise en France, par une certaine clarté dans ses définitions devenues plus précises. Mais il incarne en lui le dogmatisme économique bourgeois en représentant le capital comme du travail accumulé par l'épargne et comme la source unique de la richesse, en prescrivant le minimum de salaire à accorder aux travailleurs.

Les autres économistes, les épigones Senier, Mac Culloch, G. Garnier, Dunoyer, Ch. Comte, Baudrillart, Carey, ne font que s'inspirer des quatre pères du nouvel évangile bourgeois et, à part quelques surenchérissements dans des définitions souvent féroces, ils n'apportent ni découvertes ni changements à l'économisme.

Les interventionnistes Sismondi, Droz, Adolphe Blanqui, Ramon de la Sagra, de Laveleye, J.-S. Mill, sans changer les principes fondamentaux de l'économie politique, font cependant certaines critiques à l'orthodoxie économique, sur la réalité et l'efficacité de ses résultats que celle-ci fait découler des lois dites naturelles et immuables. Ils représentent : que la science de la richesse ne saurait consister en ce que la grande masse sociale soit vouée à la misère pour que quelques-uns puissent s'enrichir, qu'il n'est pas nécessaire de soumettre le gouvernement des sociétés aux lois de la production, de la formation et de la consommation établies par les économistes, et que « la vieille économie politique est limitée et temporaire dans sa valeur, surtout lorsqu'elle admet que la propriété individuelle et l'héritage sont des faits inéluctables et que la liberté de production et d'échange est le dernier mot du progrès ».

Pour établir les lois économiques concordant avec les lois naturelles, pour en démontrer les développements, par l'analyse des causes et des effets qui gouvernent le monde économique, par la méthode, l'ordre, la clarté apportés dans les définitions, les économistes ont fourni de réels matériaux à la science sociale. Mais par l'usage et les résultats, ils ont démontré l'impuissance de leur système économique basé sur une division arbitraire de la production en deux groupes bien distincts : ceux qui font travailler et ceux qui travaillent.

Il ne pouvait en être autrement. Leurs systèmes de-

venaient l'expression de leur personnalité, ils s'incarnaient en eux : les physiocrates, presque tous propriétaires, donnaient la priorité à la terre et J.-B. Say, qui avait passé par l'industrie et le commerce, la donnait au capital. De même les plus libéraux, ceux par exemple qui rejetaient toute intervention de l'Etat dans les rapports économiques ; ils justifiaient les monopoles, ils consacraient une sorte d'exceptions pour certains individus qui, de par leur position, tendraient toujours à en abuser — et l'abus infirme toute idée de libéralisme.

Avec de réelles connaissances scientifiques, les économistes possédaient une somme égale de préjugés inhérents à une classe privilégiée. Aussi ont-ils été considérés comme les prêtres d'une nouvelle religion bourgeoise à établir en formulant la norme qui détermine des intérêts antagonistes. Dans leur dogmatique myopie, pour sauvegarder leurs privilèges, ils ont fait surgir le terrible problème afférent à la lutte des classes, dont la solution sera l'anéantissement de leurs spécieuses théories.

Comme privilégiés de la société, ils ont défendu l'omnipotence et les intérêts de leur classe en se donnant pour mission de justifier les inégalités sociales qui résultent de la naissance et de l'héritage, du trafic et de la spoliation, de sanctifier une société où la propriété est le droit d'user et d'abuser, ce droit étant réservé à des financiers, boursiers, agioteurs qui le transmettent à leurs descendants abâtardis avec des besoins plus grands, des vices raffinés, des goûts de lucre et d'oppression rendant l'iniquité sociale de plus en plus monstrueuse.

Julendré.

L'EMBLÈME

Ce palais que d'inconscients architectes dédièrent à la gloire de la Musique, se dresse sur l'imposante estrade du Trocadéro, comme l'un des plus véridiques emblèmes du Paris moderne.

Vue de face, cette bâtisse, construite en fer à cheval,

présente une gigantesque rotonde que surmontent deux tours octogones, deux vagues minarets fenestrés à clochetons d'or.

A l'examiner d'un peu loin, l'on dirait d'un ventre énorme et de deux maigres jambes, les pieds en l'air, chaussés de bas à jour et de mules d'or, et le dessin se complète par les deux ailes appuyées à terre, soutenant ainsi que des bras, en un périlleux équilibre, l'impudente posture de ce corps debout, la ête en bas.

Sous le grotesque apparent de sa forme, ce monument décèle la suggestive beauté d'une parabole et suscite le douloureux intérêt de l'irrésoluble litige qui menace la vie du vieux Monde, à cette fin de siècle.

Il domine l'Ecole Militaire qui lui fait vis-à-vis de l'autre côté de la Seine, et cette caserne l'aide à parfaire l'image de la vie sociale : l'avide bourgeoisie prête à toutes les souillantes besognes qu'on paierait d'un gain ; le cupide négoce triomphant dans son orgueil et sa lésine; la vorace juiverie enfin maîtresse, sous la protection des troupes.

Mais, si malsaine, si affaiblie, si cariée qu'elle soit par les excès qui ont bouffi son ventre d'hydropique et desséché ses membres grêles, cette despotique et ladre race n'en persiste pas moins à narguer le pauvre, en se campant devant lui dans une goguenarde et vénale pose, et en tendant, comme une prostituée, ses inlassables reins aux luxures éparses, derrière elle, dans les rues riches.

Et, en effet, ce symbolique monument tourne le dos à l'avenue du Bois de Boulogne, au rond-point de Longchamp, aux quartiers repus et licencieux, et il se dresse, de face, tel qu'un défi, devant le sinistre quartier de Grenelle, couvrant le clair horizon des misérables dont le ciel immédiat est un ciel gâté, peint au noir de suie et à la fumée de tourbe.

Là, de l'Ecole militaire à Javel, s'étend un amas de rues pelées et froides, pleines de garnis fétides, de meurtrières échoppes, de pestilents bouges; là, tout le long du quai jusqu'au Point-du-Jour, des cheminées d'usine émergent d'un sol d'escarbilles et de plâtras; les hauts fourneaux de la maison Cail et des aciéries de Grenelle, les ateliers de la production du froid, les reserres de produits chimiques et d'engrais, les fours à

poteries et à briques, les halls des tireurs de boyaux et des apprêteurs de cordes harmoniques, les fabriques d'huiles à graisser, de gélatines et de colles.

Là, dans une effroyable odeur de poudrette et de charogne, des milliers de gens, tous en même temps, triment sans repos dans le poussier, étourdis par la chaleur et le vacarme des machines, aveuglés par les reflets de l'acier et le feu blanc des fours. Et, échiné par la vieillesse ou exténué par la faim, aucun de ces gens n'a rien à attendre de personne, pas même de l'Eglise, car en dépit de Notre-Dame qui lève là-bas, comme un objurgant appel à la pitié, ses insatiables bras, le mot Charité est inutile et vide, maintenant que l'argent est tout et que les égoïstes soutaniers modernes ont remplacé les miséricordieux moines du Moyen-Age.

Heureusement pour le vieux Monde que ces malheureux sont d'intelligence sourde et que leurs distractions se confinent dans les nécessaires ivresses du trois-six et l'âpre émotion des coups dont ils frappent leurs misérables femmes; heureusement qu'ils ne discernent pas nettement encore l'active iniquité qui les opprime; heureusement qu'ils ne saisissent point l'acception du cynique monument, de l'ordurier et menaçant emblème dont je vais préciser encore plus complètement le sens :

C'est la concupiscente richesse, les jambes en l'air, sous la garde des sabres qui protègent, du Champ de Mars, ses abominables ruts ; c'est la grande prostituée bourgeoise qui ouvre ardemment dans le ciel ses deux cuisses, conviant à d'infatigables fornications, dans l'espoir d'un nouvel enfantement de gain, l'omnipotent génie du siècle, l'abject Esprit de lucre.

J.-K. Huysmans.

PROTECTION ET LIBRE ÉCHANGE

L'heure des tergiversations est passée. Deux perspectives économiques s'offrent à l'Etat bourgeois, — deux systèmes absolus et opposés. L'un — le protectectionnisme — réclame, exige du Gouvernement une prohibition énergique. L'autre — le libre-échangisme

— se recommande à nos sympathies par ses tendances libertaires très prononcées.

Ce sont ces deux avenirs que je vais examiner aujourd'hui avec impartialité, convaincu que les vulgariser c'est amplement démontrer leur inanité.

Les doctrines du *laissez faire*, disent les protectionnistes, nous conduisent à un cataclysme social; car, ce qui crée le paupérisme, c'est le chômage. Or, l'envahissement sur nos marchés des produits étrangers est la cause efficiente de ce chômage.

Vous oubliez, répondent leurs adversaires, que le mal est international, et, par conséquent, on pourrait construire des murailles infranchissables pour séparer les nations sans en atténuer les funestes effets. Mais là n'est pas votre intention. Vous savez comme nous que si la production restait la même, la résultante serait identique. Aussi, tout en comptant sur les guerres, toujours possibles sous le régime protectionniste, vous avez un autre but, — inavoué celui-là. Cette conséquence monstrueuse de la prohibition, la voici : *augmenter le travail et diminuer la production*.

En effet, un article de menuiserie de Norwège revient compris les frais de transport, à 20 francs, c'est-à-dire à 4 journées de travail. Soit parce qu'en Norwège le bois se trouve en grande quantité, soit que les travailleurs de cette contrée s'étant plutôt portés vers cette branche d'industrie, y sont devenus très habiles, soit que le machinisme servant à la menuiserie y est plus développé que partout ailleurs. Tandis qu'en France le même article coûte 30 francs, c'est-à-dire 6 journées de travail, parce que, le bois y étant plus rare, la menuiserie n'a pas pris la même extension qu'en Norwège, les ouvriers se sont moins spécialisés dans ce métier et les machines y sont plus rudimentaires.

C'est alors que vous ferez intervenir l'Etat. Il taxera l'article norwégien de 10 francs, ce qui élèvera le prix de celui-ci à 30 francs; puis il allouera une prime de 5 francs au fabricant français, ce qui abaissera son produit à 25 francs. C'est ainsi qu'on éliminera la menuiserie norwégienne.

Il y a donc *surcroît de travail et diminution de production* puisqu'il faudra alors — abstraction faite des sentiments patriotiques qui ne serviront que de pré-

texte, — 6 journées de travail, là où avant 4 suffisaient. Ce n'est pas tout. La France ayant fermé ses portes à la Norwège, ce pays agira de réciprocité. C'est là que se révèle votre machiavélisme conservateur. Si le vin ne pénètre plus dans leur patrie, les ouvriers menuisiers norwégiens, dont l'interdiction de l'exportation aura cassé les bras, se feront vignerons : comme leur terre est peu propice pour la culture de la vigne, il y aura, là aussi, *surcroît de travail et diminution de production.*

Que la mesure se généralise à toutes les industries et dans tous les pays, admirez le résultat : le travail reprend, le commerce prospère, les ouvriers peuvent compter sur leur salaire quotidien et la Révolution est conjurée pour longtemps. — C'est l'optimité économique.

Voilà le fond de votre système brutalement, mais exactement exposé.

Passant sur les nombreuses impossibilités qui empêchent, aujourd'hui, son application, nous n'en citerons que quelques-unes :

1° Lorsqu'il n'y aurait presque plus d'échanges internationaux, que chaque nation produirait pour elle et par elle, s'il survenait une famine, en France par exemple, aucun remède ne serait possible ; car on ne change pas en quelques jours un régime universellement établi. Quel épouvantable désastre serait à prévoir ?

2° L'Etat ne pourrait accorder des primes aux industriels, puisqu'il est criblé de dettes et ne peut encore charger son budget.

3° Les droits protecteurs seraient loin de l'enrichir, étant contraint de décupler son armée de fonctionnaires et de douaniers ; d'autant plus que, votre but étant d'empêcher les produits étrangers de pénétrer en France, vous auriez soin d'élever tellement les taxes douanières qu'il n'y aurait pas, ou très peu, d'importations ; la recette serait donc presque nulle et le déficit énorme.

N'importe, passons même sur ces impossibilités, évidemment insurmontables, et voyons si la Protection pourrait subsister quelques années sans donner naissance à la Révolution.

Il est évident que les industriels, dont le monopole serait assuré, tripleraient leurs bénéfices, tout en maintenant au même taux les salaires de leurs ouvriers. La vie atteignant — par ce fait et par la prohibition — une cherté excessive, la consommation deviendrait moindre et le chômage surgirait de nouveau bien plus intense, bien plus terrible.

Vous éludez la question sociale sans la résoudre, Messieurs les protectionnistes. C'est votre condamnation.

Soit, répliquent les protectionnistes, nous éludons la question sociale sans la résoudre; mais au moins nous éloignons, pour un moment du moins, de votre aveu même, la Révolution, sa compagne. Tandis que vous, naïfs éleuthéromanes, vous ne faites que d'avancer son heure.

Vous croyez que la Société est harmonique et qu'elle peut perdurer. Partant de là, vous voulez réduire l'Etat au rôle de justicier, chargé de veiller sur les propriétés toute autre action de sa part étant, d'après vos théories anarchiques, arbitraire.

Plus de restrictions, plus de droits protecteurs, plus de primes, plus d'armées permanentes, partant plus de guerres, plus de colonies : l'offre et la demande règlant les salaires, les rentes et les prix de la matière première. Tel est le magnifique programme de l'école anglaise.

Utopie ! utopie !! malheureusement.

Avec votre système de liberté sans limites, chaque contrée est rendue à la spécialité qui est — de par son climat, son développement industriel, ses goûts et ses mœurs — pour elle la plus productive. Puis, la concurrence, stimulant les talents et les énergies, activerait encore ce satané progrès des machines. Cette surproduction effrénée, loin de pallier le mal de misère ne ferait que le généraliser de plus en plus. Ce serait l'insurrection à bref délai.

Ah ! certes, le prix des objets industriels et d'alimentation baisserait, la consommation deviendrait plus forte, mais pas assez, naturellement, en comparaison de la production.

Comment, nous demanderez-vous, la trop grande richesse peut-elle engendrer le paupérisme ? C'est un de

ces problèmes sur lesquels il n'est pas bon que nous autres bourgeois, nous nous appesantissions. Il n'y a que trop d'anarchistes pour y répondre. Du reste, lisez ce qu'écrivait M. de Saint-Chamans : « Un des arguments les plus forts sur la liberté du commerce et le trop grand emploi des machines, c'est que beaucoup d'ouvriers sont privés d'ouvrage ou par la concurrence étrangère qui fait tomber les manufactures, ou par les instruments qui prennent la place des hommes dans les ateliers. » Voilà qui est clair et irréfutable, n'est-ce pas ?

Vous nous dites, il est vrai, que sous un régime de liberté le prolétaire pourra exiger, pour les trois mois qu'il travaillera dans l'année, un salaire lui permettant de vivre l'année entière. Ici, vous oubliez, pour les besoins de votre cause, sans doute, vos propres théories. Vous nous dites que la concurrence abaissera les prix de toutes les marchandises, vous ne pouvez donc nier, à moins de soutenir qu'une même cause peut produire deux effets contraires, qu'il en sera de même pour la marchandise-travail. Et cela est d'autant plus certain que la lutte serait plus âpre.

Si nous ne faisons que retarder la Révolution, les partisans du *laissez-faire* la précipitent. Choisissez.

Telles sont, compagnons, les deux perspectives qui vont s'offrir à la Bourgeoisie lorsqu'elle se verra obligée d'abandonner le système économique hybride que lui ont créé les tarifs de 1860 et les traités de 1881.

Toutes deux sont impossibles, utopiques; toutes deux nous conduisent plus ou moins précipitamment à la désagrégation de la Société actuelle.

Le protectionnisme ne peut, philosophiquement, ploutonomiquement, arrêter la marche en avant de l'humanité. C'est ce qui rend son application aujourd'hui presqu'impossible.

Le libre-échangisme voulant demander tout à la liberté, dans une Société qui ne subsiste que par l'autorité, la détruit inéluctablement.

Quel que soit le principe économique auquel elle se recommandera, la Société ploutocratique mourra. Rien ne peut la sauver.

C'est cette constatation que j'ai voulu faire. Puissé-je avoir réussi.

Il faut faire plus. C'est à nous, compagnons, qu'est réservée la tâche si ardue, si ingrate, de préparer les esprits à accepter un ordre de choses plus compatible avec les aspirations de liberté, de science et de bonheur qui poussent notre génération vers un avenir meilleur, quoiqu'encore mal défini. Travaillons-y ardemment.

G. Deherme.

LES QUAIS DE DEMAIN

Nous recevons du « Solitaire » la lettre rectificative suivante :

« Votre collaborateur Colline, dans le n° 6 de *L'Autonomie individuelle*, rendant compte de ma publication, *Les Fauteurs de la Commune*, dit :

— « Mais hélas ! l'auteur, pas plus que les communalistes, n'échappe au sectarisme et à l'utopisme. Il s'écrie : « le Communisme est mort, vive le Mutuellisme ! » C'est-à-dire, une organisation sociale utopique est morte, vive une autre organisation aussi intempestive, anti-naturelle et surannée ! Quelle contradiction ! » —

» Cette réflexion est absolument erronée.

» Le Mutuellisme, dans le mot et dans la chose, émane de Proudhon, promoteur de l'Anarchie (absence de gouvernement dans le sens actuel de ce rouage despotique). Proudhon, en politique voulait la Fédération, soit l'indépendance et la liberté les plus absolues des parties constitutives d'un pays, d'un territoire ; en économie, il ne cherchait *qu'à briser les entraves sociales*, laissant le peuple s'organiser ensuite comme il l'entendrait ; qu'à supprimer la productivité factice du capital : *Rentes, Loyers, Fermages, Intérêts*

» C'est pourquoi on lui a imputé que de ne savoir que nier.

» J'ai complété ses idées et les ai formulées dans ces mots — *Le droit au Capital*, dont le développement est le principe de mes publications successives ; mais il n'y a là aucune organisation à imposer. »

Nous faisons remarquer au « Solitaire » que notre critique ne visait que le Mutuellisme utopique. Et la sentimentalité, dans nombre de questions, est un faible que nous avons constaté en lui ; mais il ne s'agissait en rien du mutuellisme de Proudhon, que l'on peut cependant compléter sans le sentimentaliser.

* * *

Nous signalons aux compagnons qui désireraient se pénétrer du parfait sectarisme, la brochure intitulée *L'Anarchisme* (2e édidun, non corrigée ni augmentée), par le citoyen G. Deville. tiolls y trouveront, comme entrée en matière et comme conclu-

sion le reproche « de ne savoir que gueuler fort en réunion publique et de ne pas avoir encore rasé la Société bourgeoise ». Ils pourront se demander ce que font les collectivistes en réunion publique et *privée*, et ce qu'ils ont rasé, eux — si ce n'est leurs électeurs.

En ce qui touche leur impeccable théorie, nous nous proposons d'y revenir dans un de nos prochains numéros.

Colline.

LA DÉCADENCE BOURGEOISE

PREMIERE PARTIE

Période progressive (1792-1830)

II

(Suite)

La démarche n'ayant pas abouti, naturellement elle revint le 1er Germinal et réclama la Constitution de 93. La bourgeoisie répondit à cette manifestation par la voix de Siéyès, qui fit voter une terrible loi de police décrétant la déportation contre les fauteurs d'attroupements.

Son application ne se fit pas attendre. Le 12 Germinal la Convention ayant été envahie par les faubouriens demandant du pain, ses membres votent un décret de déportation sans jugement contre Billaud, Collot, Barrère et Vadier.

« Le 29 Floréal, la distribution de pain ne fut que de » deux onces par tête. Le lendemain, la ration diminua » en ore. Les arrivages avaient manqué. Pas de pain, pas » de charbon, pas de bois.

» Le 1er Prairial, de grand matin, le tocsin sonne dans » les faubourgs. » (1)

Le peuple envahit la Convention en criant : « Du pain ! du pain ! »

« Deux ou trois fois les sections bourgeoises parvinrent » à refouler au dehors les gens des faubourgs. » (2)

Les émeutiers furieux coupent la tête au député Féraud et la promènent dans les rues au bout d'une pique. Alors, seulement alors, les députés effrayés votent quelques mesures, illusoires du reste, pour les apaiser momentané-

(1) Henri Martin. — *Histoire de la Révolution française.*
(2) Id. Id.

porter la *paix* à coups de sabre dans les réunions anarchiques, et Niquet et Varocot ont eu celle d'être remis en liberté provisoire après quelques semaines d'une prévention dénuée de tout semblant de motif.

Il a été fort heureux pour ces trois compagnons que leur arrestation a eu lieu avant la distribution gracieuse de bottes qui a été faite depuis aux sergots. Le « passage à tabac » aussi lâche que soigné dont ils ont été l'objet à leur arrivée au poste, les eût certainement laissés sur place. Je suis, par contre, presque satisfait que les premiers essais coercitifs de ces élégantes chaussures se soient adressés aux collectivistes, auxquels il est assez nécessaire d'infuser « de la haine ». L'enterrement de Pottier et la hampe d'un drapeau ont été le sujet de bousculades, du coffrage, dénué de toute forme, du conseiller-ouvrier Joffrin et de troubles inharmoniques apportés dans la luxuriante chevelure du député-poète Clovis Hugues. Aussi, dès le lendemain, interpellations sur toute la ligne, cris de paon jetés par les organes collectivistes, meetings de protestation, d'indignation, revendications de solidarité émaillant la *quatrième* du *Cri*. Résultats obtenus : Avancement d'Honorat ravitaillement sérieux de la caisse du *parti overrier*, séance désopilante au Parlement, au cours de laquelle les graves représentants — auxquels on se plaignait innocemment de ces brutalités et illégalités policières, cependant aussi vieilles que le Monde — se sont tordus comme des carpes.

Il n'est pourtant pas toujours rose d'être au service de laide et hargneuse dame Police Les constables anglais en savent quelque chose, et le meeting de Trafalgar Square, où ils n'ont pas joué le beau rôle, nous fait constater avec plaisir que le temps des parlottages commence à passer de mode. Les miséreux londoniens ont, à leur tour, cogné ferme, et il ne tient plus guère qu'à eux, maintenant, de commencer la danse tragique que la vieille Europe et la jeune Amérique enregistreront dans cette fin de siècle.

Les quelques bourgeois des Deux-Mondes dont le gâtisme n'a pas encore entièrement oblitéré les facultés le sentent si bien que, dans leur affolement, ils en arrivent aux plus monstrueux excès.

En Amérique, sept des nôtres ayant été condamnés à mort en mai dernier, l'exécution de quatre d'entre eux vient d'avoir lieu. Lingg, en se suicidant, n'a pas voulu laisser aux inquisiteurs modernes le bonheur de jouir de son agonie. Nos camarades sont morts bravement pour leur idée et — amère ironie — ont pu quitter la vie en tirant *légalement* la langue au Vieux-Monde. — A Paris, le compagnon Büchly, las d'une vie de misères et de pri-

vations et de chercher un travail impossible à trouver, brise avec un pavé la vitrine du « nègre de la Porte Denis », jette sur le trottoir les bijoux ouvrés qu'il peut saisir et convie tous les meurt-de-faim à s'en emparer, plutôt que de continuer à passer, le ventre creux et l'habit en loques, devant toutes ces inutiles et goguenardes richesses. Arrestation et condamnation. Pour le bris d'une glace, sa qualité d'anarchiste lui fait octroyer six mois de prison. C'est roide. — A Saint-Quentin, Devertu, Bal et Massey, poursuivis en cour d'assises pour délit de paroles, crachent leur mépris à la face de leurs juges et transforment la salle d'audience en un lieu de propagande pour nos idées. — En Belgique, Jahn s'entend condamner à 30 mois de prison pour excitation à la destruction et vagabondage qualifié. La défense de notre jeune camarade a été très énergique. Il revendique hautement la responsabilité de ses actes et déclare qu'aussitôt rendu à la liberté il reprendra, sans trêve et sans merci, la guerre à la classe bourgeoise et possédante qui nous opprime.

L'agonie de cette moribonde est d'ailleurs fort visible. Les dernières turpitudes mises au jour ont jeté le désarroi dans son camp dévasté.

Tandis que la foule idiote passe son temps à pourchasser Lorentz et la Limouzin du « Chat noir » à la brasserie de « l'Etoile », de la rue Saint-Jacques jusque dans un fiacre qui protège leur fuite — tout comme celle de M. Veto; — pendant que le chevaleresque quartier latin assomme victorieusement un homme sans défense et se pourlèche du peu attrayant spectacle offert par la vue *in naturalibus* — face *retro* — de sa digne comparse, — ministères et présidence se sont mis en grève, la presse bien pensante crie à l'anarchie! et nos bons bourgeois coassent le refrain connu des grenouilles de la fable.

Vraiment c'est pour le mieux! Toute cette fange et l'absence prolongée de direction politique serviront sans nul doute à démontrer à la masse l'inanité de toute cette hiérarchie budgétivore. Elle finira bien par se faire à l'avènement possible et nécessaire de l'An-archie que l'on a décriée, jusqu'à ce jour, sur tous les tons, en l'arrangeant à toutes les sauces indigestes qu'on a pu trouver. — Avant qu'il soit longtemps d'ailleurs, les anarchistes conscients, se réservant la dernière main, serviront à leur tour à la Bourgeoisie et à l'Autorité une sauce de leur façon, assaisonnée de telle sorte que la *digestion* leur en sera rendue très facile et très prompte.

Nemo.

PETITE CORRESPONDANCE

Prière aux amis : T. à Pantin (Seine), — D. à Beaucaire (Gard), — G. à Lyon, — G. à St-Denis, — B. à Gargues-s-Apt, P. F. à Cernay-en-Dormois, — H. P. à Watrelos, — E. H. Plaines d'Angers. — P. M. à Vienne (Isère), — E. W. à Ville St-Ouen, — Sp. V. à Ganges, — Chéradam, à Viroflay, **de nous expédier, par la poste, le montant de leur réabonnement.**

Les abonnés de Paris : Gols, Reynaud Pierre, Périgny, Lebey, Champy, Pasquier, H. Place, C. Martin, Vivier, Gervois, Gauthier, Maria, A. Conty, E. Pollet, André Gély, Dartus, Lapointe, auxquels nous avons fait présenter la quittance de réabonnement (revenue avec la mention **absent**), sont priés de nous en faire parvenir le montant afin d'éviter tout retard dans l'envoi de la **Revue.**

Brégeon, à Nantes. — Même Avis que ci-dessus.

Le Copain marsouin de Brest et l'Employé de Gagny sont priés de donner de leurs nouvelles et d'y joindre le montant de leur abonnement.

A Divers. — **Anarchie,** en un seul mot, prend un sens politique et représente l'état d'un peuple qui n'a plus de chef, plus d'autorité à laquelle il obéisse, où le pouvoir gouvernemental est entravé ou suspendu. Par extension, on a fait du mot, dans le langage courant, le synonyme de désordre et de confusion. — **An-archie**, en deux mots, avec la division, comme l'a écrit Proudhon, est l'expression d'un état social dans lequel l'ordre résultera des libres rapports économiques des individus sans constitution d'autorité politique.

Ainsi orthographié, le mot exprime plus exactement notre idée et nous paraît moins sujet aux intréprétations fantastiques qu'on en fait en général.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

EN FAVEUR DE LA REVUE.

Une Troquette (2[e] vers.) 0 25 c. — Ernestine G. 0 20 c. — Léontine 0 20 c. — Mme Favelli 0 15 c. — Rosalie Yau 0 10 c. — Mlle Slio 0 10 c. — Le secrétaire du prince russe 1 fr. 18 c. — L'ami Yau 0 65 c. — Un abruti des « Magots » 0 25 c. — Bouchiko 0 25 c. — Un *overrier* 0 25 c. — Philias 0 15 c. — Un musicomane 0 10 c. — Fleur d'Anarchie 0 10 c. — Un typo 0 05 c.

ORGANES ANARCHIQUES

La Révolte, communiste-anarchiste hebdomadaire, avec supplément littéraire bi-mensuel. — Administration et Rédaction, 140, rue Mouffetard, Paris.

—o—

L'Idée ouvrière, anarchiste hebdomadaire. — Administration et Rédaction, 5, rue des Galions, Le Havre.

OUVRAGES A CONSULTER

Bakounine.	Dieu et l'Etat.
»	Théologie politique de Mazzini.
Blanqui.	Histoire de l'Economie politique.
Buchner.	Force et Matière.
»	L'homme selon la science.
»	Conférences sur la théorie darwinienne.
Buckle.	Histoire de la civilisation en Angleterre.
Darwin.	L'origine des Espèces.
»	La descendance de l'Homme.
Diderot.	*Œuvres.*
Engels.	Le Socialisme utopiuue et le Soc. scientifique.
Gautier (Emile).	Le Darwinisme social.
«	Le Parlementarisme.
Herder.	Philosophie de l'histoire de l'Humanité.
Herzen.	De l'autre Rive.
Kropotkine.	Paroles d'un Révolté.
»	L'Anarchie dans l'évolution socialiste.
Lanessan (De).	Le Transformisme.
»	La lutte pour l'existence et l'association pour la lutte.
Lassalle (Ferdin.).	Capital et Travail.
Lavelaye (E. de).	De la Propriété et de ses formes primitives.
»	Le Socialisme contemporain.
»	Eléments d'Economie politique.
Lefèvre (André).	La Philosophie.
Letourneau.	La Sociologie.
»	Science et Matérialisme.
»	Physiologie des passions.
Malon (Benoit).	Histoire du Socialisme.
»	Manuel d'Economie sociale.
Marx (Karl).	Le Capital.
Proudhon.	*Œuvres.*
Reclus (Elisée).	Evolution et Révolution.
Schæffle.	La quintessence du Socialisme.
Spencer (Herbert).	Principes de Sociologie.
»	Essais sur le Progrès.
»	Introduction à la science sociale.
»	L'Individu contre l'Etat.
Stepniak.	La Russie souterraine.
Stuart Mill.	La Philosophie de Hamilton.
»	La Liberté.
»	L'Utilitarisme.
»	Principes d'Economie politique.
»	Assujettissement des Femmes.
Tchernicheswki.	Que faire ?
»	Critique de l'Economie politique de J.-S. Mill.
Vallès.	L'Insurgé.
Véron (Eugène).	Histoire naturelle des Religions.
»	La Morale.

Paris. — GRANIER, Imprimeur-Gérant, 9, rue Beauregard.

N° 8. — Janvier-Février 1888.

L'AUTONOMIE INDIVIDUELLE

REVUE AN-ARCHIQUE

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENTS

FRANCE : 6 mois, 1 25 — 1 an, 2 50

EXTÉRIEUR : Le port en sus

Le Numéro (24 pages) :
15 centimes

1re ANNÉE

Pour ce qui concerne la REVUE

Ecrire à :

A. CARTERON
47, rue Bonaparte
PARIS

DEPOTS PRINCIPAUX :

Le Cri du Peuple.
Fayet, rue du Temple, 113.
Bussy, rue de Sévigné.
Brasseur, galeries de l'Odéon.
A. Le Roy, r. St-Jacques, 145 *bis*.

DEPOT GÉNÉRAL

Chez M. LEDRU, Libraire,
27, *rue des Gravilliers*, 27. — *PARIS*.

SOMMAIRE

SOMMAIRE du numéro 7.

—o—

SOMMAIRE du numéro 6.

—o—

Nous ferons le service à toute publication qui nous fera l'échange.

—o—

Il sera rendu compte de tout ouvrage qui nous sera adressé en double exemplaire.

1re ANNEE. N° 8 JANVIER-FEVRIER 1888

L'AUTONOMIE INDIVIDUELLE

REVUE MENSUELLE AN-ARCHIQUE

A NOS LECTEURS

Le retard apporté dans la parution de la « Revue » a été causé par un accident d'imprimerie.

La composition de la brochure dû au dévouement d'un de nous, — le matériel à sa disposition très restreint, — nos moyens pécuniaires fort limités, — la mise en pate totale des 24 pages composant le numéro étant survenue, il nous a été impossible de paraitre.

Nous espérons, qu'ainsi expliqué, nos lecteurs excuseront un retard fort regrettable, mais que nous n'avons pu éviter.

Nous profitons de cette explication pour prier nos dépositaires de province de vouloir bien régler nos envois le plus exactement et régulièrement que faire se pourra. Ils nous aideront ainsi dans la mesure de leurs moyens.

LE DROIT DE PUNIR ET LA PHILOSOPHIE

(Résumé de la défense présentée en cour d'assises le 30 déc. 1887)

La pénalité implique nécessairement la reconnaissance de la responsabilité morale, ou autrement « le propre d'un agent libre qui, se sentant maître de ses actes, doit consentir qu'on les lui impute ».

On doit examiner cette grave question au double point de vue psychologique et physiologique :

Psychologique. — Peut-on attribuer nos volitions au *moi ?*

Physiologique. — L'organe fait-il la fonction ou la fonction fait-elle l'organe ?

Répondre à ces deux interrogations, c'est résoudre la plus importante partie de cette question. C'est ce que nous avons voulu essayer de faire.

On ne peut attribuer nos volitions au *moi* chimérique parce que, d'après Collins, entre deux actes soumis à notre choix, il faut que nous en choisissions un; notre choix est le résultat d'un jugement et un jugement est nécessaire; les préjugés de notre éducation déterminent ce choix; enfin on ne pourrait pas assigner de motif à ce choix qu'il n'en serait pas moins obligé, attendu que, s'il ne l'était pas, ce serait un effet sans cause.

Cela est évident; au moment où nous prenons une résolution, nous ne pouvons prendre la résolution contraire. Il est non moins évident que le motif le plus fort nous détermine. Objectera-t-on que nous pouvons prendre une résolution sans motif et même contre tout motif? Nous répondrons : « Faire une chose ou son contraire sans motif n'est que la liberté d'indifférence, et celle-ci est impossible à distinguer du hasard; mais le hasard ne fonde pas l'imputabilité ni le mérite. » (A. Fouillée. *L'idée moderne du droit.*) Si, pour nous démontrer qu'on peut prendre une résolution contre tout motif, on nous cite une personne qui se jette par la fenêtre sans mobile, nous répondrons en nous servant du même texte : « Ce que vous vous figurez comme la liberté de la volonté n'est au contraire que la folie de la volonté. » Mais encore : « Il ne dépend pas de nous de croire que 2 et 2 font 4, c'est une donnée de la raison pure; il en est de même de quoi que ce soit de ce qui ressort de l'entendement. Si les données rationnelles étaient libres, il serait inutile de raisonner parce que la volonté pourrait toujours se refuser à admettre ce qu'on veut lui démontrer. A quoi bon un syllogisme, un argument quelconque, s'il était au pouvoir de l'esprit de ne point en admettre la valeur? » (Ch. Renouvier. — Article *Fatalisme* du *Grand Dictionnaire Larousse*)

La psychologie niant le libre arbitre, la physiologie l'affirme-t-elle? Pas davantage.

Plusieurs causes détruisent ce qu'une philosophie *à priorique* avait accepté :

1· Le milieu;

2· L'hérédité et l'atavisme, qui perpétuent les caractères de race et de famille, lesquels sont les résultats des influences du milieu sur nos ancêtres;

3· Les passions et les besoins modifiés par le milieu

et perpétués par l'hérédité et l'atavisme. L'homme, comme tous les êtres animés, est soumis à une multitude d'influences extérieures qui le pétrissent physiquement et moralement, comme les conditions du combat pour la vie dans le milieu au sein duquel il évolue l'exigent : la fonction fait donc l'organe. Des exemples innombrables sont cités par les darwinistes. Est-il besoin de les reproduire ici ? Non, la place nous manque et le fait est unanimement accepté.

Passons à la loi d'hérédité. D'après M. Becquerel elle se décompose ainsi ;

I. *Hérédité d'états physiologiques.*

1. Transmission de la forme extérieure et des traits de la face, qui sont la conséquence, non de l'éducation mais de la naissance.
2. Transmission de la stature, de la force physique et de la durée de la vie.
3. Transmission des ressemblances morales.
4. Transmission des caractères de race et de nation.
5. Transmission des tempéraments, des constitutions et des idiosyncrasies.

II. *Hérédité d'états pathologiques.*

1. Transmission des vices de conformation des organes internes et externes.
2. Transmission de la prédisposition ou de l'aptitude organique aux maladies.

Rien de plus exact. M. César Lombroso, dans son ouvrage *Uomo delinquante*, nous apprend que le criminel se rapproche beaucoup, par son organisation cérébrale, de l'homme à l'état de nature. Il y a chez lui rétrogradation du type humain civilisé vers le type humain primitif et même vers le type animal. Ses crimes sont souvent des cas d'atavismes qui font reparaître chez le civilisé, le sauvage ou la bête. Cette affirmation a reçu une confirmation éclatante par la communication du résultat des recherches de M. le Dr Bordier. Celui-ci a expérimenté sur 35 crânes d'assassins : « Ces crânes ont un volume considérable, ce qui constituerait un signe de supériorité, mais la région frontale, siège des facultés intellectuelles, est moindre que chez les autres hommes ; au contraire, la région

pariétale, siège des centres moteurs, est plus développée. Moins de réflexion et plus d'action, telles seraient les dispositions intellectuelles assignées à ces assassins. Par là, ils se rapprochent des hommes préhistoriques et même protohistoriques. » L'atavisme ne suffit pas à expliquer ce phénomène bizarre. Il faut admettre que les caractères de ces hommes se sont transmis à travers les âges et ont résisté victorieusement, par une espèce de sélection naturelle, à l'influence du milieu social. L'hérédité et l'atavisme transmettent donc les organismes physique et intellectuel. Or, l'individu n'est pas libre d'être bon ou méchant, puisqu'il n'est pas libre de naître de tels ou tels générateurs.

Les passions et les besoins modifient encore notre volonté : « Tout être organisé n'est qu'un fait partiel perdu dans l'immensité du monde et entraîné par le grand, le fatal courant des lois immuables de l'univers. Néanmoins, et sous peine de mort, notre organisation doit se modeler sur le milieu au sein duquel nous sommes plongés et où sans cesse nous puisons les matériaux de la vie... Il ne dépend pas de la volonté d'un homme d'être nègre, blanc ou mongol, et cependant c'est ce moule dans lequel l'a jeté la nature qui déterminera sa manière de sentir, de penser, par suite de désirer et d'agir. L'homme éprouve des besoins nutritifs, des besoins sensitifs, des besoins cérébraux ; trois grandes sources créant sans cesse et simultanément, par essaims, des désirs qui souvent se contrarient et se combattent. La difficulté se trouve ramenée à n'être guère qu'un problème mécanique. C'est le parallélogramme des forces. Tout être aussi bien que tout corps alors qu'il subit des attractions multiples et d'intensité variable, obéit à leur résultante, dont le sens est principalement déterminé par la force qui prédomine. Donc, à parler rigoureusement l'homme n'est pas libre. Sollicité par des besoins nombreux et simultanés, il obéit au plus fort, tout en ayant conscience des autres, et c'est pour cela qu'il se croit libre. » Suivant le même auteur, l'apparence du libre arbitre tient surtout à cette autre cause : « L'homme a des besoins nutritifs, sensitifs et cérébraux ; le retentissement de ces divers besoins dans la conscience est d'autant moins fort qu'ils

tiennent moins de la nutrition. La faim est certainement beaucoup plus nettement sentie que le désir de l'étude. C'est cette vague formule des besoins cérébraux qui nous donne l'illusion du libre arbitre. » (Ch. Letourneau. — *Physiologie des passions*.) M. Letourneau aurait pu ajouter que nos volitions sont liées à des causes beaucoup plus petites : « On lit dans les journaux des comparaisons entre le nombre des criminels sachant lire et écrire et celui des criminels illettrés; en voyant que le nombre des illettrés l'emporte de beaucoup, on admet la conclusion que l'ignorance est la cause du crime. Il ne vient pas à l'esprit de ces personnes de se demander si d'autres statistiques établies d'après le même système ne prouveraient pas d'une façon tout aussi concluante que le crime est causé par l'absence d'ablutions et de linge propre, ou par le mauvais air et la mauvaise ventilation des logements, ou par le défaut des chambres à coucher séparées. Si l'on examinait à ces divers points de vue la question de la criminalité, on serait conduit à voir qu'il existe une relation réelle entre le crime et un genre de vie inférieure, que ce genre de vie est ordinairement la conséquence d'une *infériorité originelle de nature*. (H. Spencer. — *Préparation à la science sociale par la psychologie*.)

Ayant fait voir que le libre arbitre n'existe pas, il devrait être prouvé que la Société ne peut punir un individu d'avoir accompli un acte que des influences combinées du dehors et les réactions cérébrales qui en résultent le poussaient à commettre. Mais il n'en est rien ; jusqu'à présent nous avons été d'accord avec l'école moderne qui, pourtant, reconnaît à la Société le droit de juger des actes que ses adeptes mêmes regardent comme non libres. O logique!... Quoi qu'il en soit, sa doctrine mérite d'être étudiée.

(à suivre) **G. Deherme.**

LE COMMUNISME

Il est de toute évidence que, chacune à son heure, toutes les écoles révolutionnaires ont servi la cause socialiste. En soutenant les revendications prolétarien-

nes, chacune, à des degrés divers, a accéléré l'évolution de l'humanité vers la liberté.

Le Communisme, par ses antécédents, a pu paraître représenter le parti des opprimés; mais nous tenons à établir qu'il ne peut continuer à incarner en lui la cause socialiste sans faire dévier le mouvement progressif des sociétés modernes, dont le principe virtuel tend à rendre à l'individu sa complète indépendance par la suppression de l'Etat, conséquence de l'Autorité ou despotisme.

Le Communisme n'a été que l'exagération d'un bon sentiment, le sentiment de la justice; maintenant il ne peut être qu'une source d'arbitraire. Si l'on s'est mépris jusqu'à ce jour sur la portée de son principe c'est que, pour ses adhérents, il a répondu à des sentiments d'égalité et d'humanité dans des théories simplistes, utopiques et religiosâtres. Sa raison d'être a été de protester contre une société féodale ou bourgeoise basée sur l'inégalité et l'égoïsme omnipotent, au nom de la Justice et de l'Humanité. Son action a été réelle et nécessaire aux époques de la métaphysique, mais elle doit complètement cesser en présence des principes positifs et rigoureusement scientifiques des temps présents.

Le Communisme est la formule simpliste de la lutte de l'homme contre la nature, par l'association communautaire fondée sur l'égalité absolue. L'idée communiste a pris naissance dans le sentiment du bonheur du genre humain et elle a eu pour but la protection du faible contre le fort, la répartition égale du bien et du mal inhérents à la nature des choses.

Cette idée, essentiellement philanthropique, a inspiré tous les systèmes ou théories communistes. Elle trouve dans Platon — le plus grand philosophe du spiritualisme hellénique — son premier développement. Platon se donne pour but la perfection de la société et des individus, et il croit la trouver dans la communauté des biens et des plaisirs répartis par l'Etat, d'où sont exclus les esclaves : l'esclavage étant la base de tous les systèmes politiques et économiques anciens. L'Etat devient une vaste famille distribuant le bonheur à tous ses membres et dans laquelle l'ordre est établi par la suppression de tous les mobiles ou expressions de la personnalité humaine.

Les idées communistes reçoivent un nouveau développement du christianisme, que l'on peut considérer, avec la philosophie platonicienne, comme la source d'inspiration de toutes les utopies communistes.

Le christianisme prêche l'égalité. Il annonce que le règne de Dieu est proche, apportant le règne de la Justice sur la terre. Moralement, il émancipe les esclaves qui composent la plus grande partie des néophytes; ceux-ci, d'accord avec leurs principes, s'établissent en communautés. A l'état primitif, ces communautés étaient fondées sur le renoncement à tous les plaisirs matériels ; elles étaient composées d'initiéé se livrant aux seules pratiques religieuses et considus rant le travail manuel comme inutile et servile; pl le tard, elles se transforment en monastères. Mais des christianisme qui semblait devoir être la religion nsfaibles et des opprimés devient oppressif, se fait l'ids, trument de domination des princes et des granant consacre leurs privilèges; sa puissance augment et sans cesse, il s'en sert comme moyens d'extorsion,, il tout en prêchant aux hommes la vie idéale parfaite les livre à l'inquisition.

Après un long règne d'oppression et d'iniquité, après la Réforme, l'idée communiste trouve dans les Lettres quelques consciences révoltées qui, sans se soustraire au joug de la religion, rêvent le bonheur de l'humanité. *L'Utopie* de Thomas Morus, *La Cité du Soleil* de Campanella, *L'Oceana* d'Harrington, *La République* de J. Bodin sont l'expression de sentiments généreux, mais où la pensée religieuse domine : elle est la résultante des conceptions sociales de leur époque.

Morelly, après avoir publié *La Basiliade*, condense dans le *Code de la Nature* toutes les idées communistes qui inspireront le système de Babœuf et des Egaux. Il pose en principe que l'homme étant né bon, s'il devient pervers cela provient des lois et des préjugés. De cela il déduit que toutes les passions sont légitimes et qu'il est nécessaire de les satisfaire par la mise en commun de tous les biens, source véritable du bonheur. Son système social est établi sur une longue suite d'obligations, comme le mariage dès l'âge nubile, comme les fonctions publiques remplies à tour de rôle. Ce système devait être considéré comme la dernière

des perfections et défense était faite d'y rien changer sous les peines les plus sévères.

Puis les utopies sociales et humanitaires prennent une forme plus dogmatique, philosophique et même paradoxale dans Mably et Rousseau qui exerceront une certaine influence sur la Révolution.

Au milieu de l'effondrement de tout l'ordre politique et social, devant la curée de la Bourgeoisie captant la Révolution, Babœuf et les babouvistes élèvent une protestation indignée. Le *Manifeste des Egaux*, rédigé par S. Maréchal, réclame l'égalité non seulement dans les lois mais dans les foyers. Il n'existe, dit-il, aucune différence entre les hommes, tous ayant les mêmes facultés et les mêmes besoins, des intelligences égales réclamant une même éducation dans la communauté.

La protestation est étouffée par la Révolution qui avait été faite au nom de la liberté. La Révolution n'avait fait que renverser une aristocratie pour la remplacer par une autre, elle avait supprimé d'anciens privilèges pour en établir de nouveaux. L'aristocratie bourgeoise, continuant à asservir et à exploiter les masses, décore son règne nouveau du nom de parlementarisme pour consacrer sa tyrannie; elle élabore son évangile économique pour justifier ses spoliations. Contre son arbitraire et ses injustices, contre son cruel et étroit égoïsme se sont élevés des hommes qui ont ouvert les voies au socialisme moderne.

Owen reprend les théories babouvistes et les élargit en niant Dieu, morale, religion, source des préjugés qu'il veut détruire. Ni le vice ni la vertu n'existe, il ne doit y avoir ni blâme ni louange, l'homme est irresponsable n'étant pas libre ; de même, dans la concurrence et la spéculation commerciales réside tout le mal social. Saint-Simon se donne pour mission l'amélioration du sort de la classe pauvre et laborieuse; par ses recherches et ses travaux s'il produit une palingénésie religieuse, il formule la philosophie de l'industrie et du travail. Fourier fait le procès de la société et il doit surtout être considéré par la force de sa critique. Dans une sorte de communauté qu'il appelle phalanstère, l'harmonie résulte de l'attraction passionnelle qui rend les individus sociables ; il établit, selon les facultés et les talents, hiérarchiquement, les fonc-

tions rendues agréables par une loi sériaire appliquée au travail; il décrit les avantages de l'association, sans toutefois admettre l'égalité. Puis viennent les communistes purs qui, par l'exagération de leurs théories fraternitaires ou égalitaires, les discréditent et les puérilisent pour tomber dans les rêveries icariennes.

Tout en subissant l'influence de Fourier et d'Auguste Comte, Proudhon, le premier, détermine exactement le socialisme, en formule les idées philosophiques et scientifiques. Il définit le Communisme, en démontre l'inanité et constate que « les autorités et les « exemples qu'on allègue en faveur de la communauté « se tournent contre elle : la République de Platon « suppose l'esclavage, celle de Lycurgue se fait servir « par des ilotes. Les communautés de l'Eglise primitive « ne purent aller jusqu'à 1er siècle et dégénèrent bientôt en moineries; dans celles des jésuites du Para- « guay, la condition des noirs apparut aux voyageurs « aussi misérable que celle des esclaves. On le voit, « la communauté n'est qu'inégalité, oppression et ser- « vitude. »

Proudhon a établi puissamment que les individus n'avaient nul besoin d'être gouvernés pour être heureux et libres. Il est l'instigateur du parti des travailleurs auxquels il a donné conscience de leur force organisatrice et productrice.

La communauté a été le thème de conceptions sentimentalistes qui, en tant que fait, deviendraient la prédétermination de l'oppression et de la servitude. Le système communiste a pour base fondamentale la toute puissance de l'Etat, puissance confiée à des autorités décrétant et répartissant le travail et le bien-être — bien-être, chose aléatoire, qui ne saurait compenser la liberté individuelle complètement détruite.

La liberté étant sacrifiée à l'égalité celle-ci devient illusoire, car l'égalité ne peut découler que d'une liberté absolue. L'égalité présentée comme la panacée universelle ayant qualité de parfaire à toutes les défectuosités sociales et naturelles n'est que la théorie du nivelage et de l'abaissement de l'individu. En philosophie sociale, il est admis scientifiquement qu'il ne peut être fait abstraction de la liberté individuelle sans annihiler tout élément de progrès. Pour assurer l'évo-

lution progressive, il est donc nécessaire d'accorder à l'individualité son complet développement. — Et comment l'obtenir, si ce n'est en répudiant toute autorité, toute action d'Etat et d'hommes providentiels, en supprimant toute entité consacrant une supériorité sociale.

Si les théories du communisme utopique qui viennent d'être décrites à grands traits dans ses divers développements ont été reniés par le communisme scientifique, le collectivisme n'en est pas moins établi sur la communauté. — Ses principes essentiellement centralisateurs et autoritaires feront l'objet d'une prochaine étude.

Julendré.

LES TERRAINS VAGUES

Quand juillet a roussi l'herbe des terrains vagues,
Ils ont l'air de grands lacs de rouille, dont les vagues
Portent pour immobile écume des gravats.

C'est là pourtant, ô gueux de Paris, que tu vas,
Dans ce lugubre champ qui pour fleur a l'ordure,
Quand tu veux par hasard prendre un bain de verdure.
La campagne est trop loin. L'omnibus est trop cher.
Et toi, le Juif-Errant, toi qui marchais hier,
Qui marcheras demain, qui dois marcher sans trêve,
Tu veux faire aujourd'hui ta promenade brève,
Et tout le long du jour, oubliant ta rancœur,
Au verre du repos t'enivrer à plein cœur.

Dans les jardins publics on n'est pas à son aise :
Trop de monde ! D'ailleurs il faut payer sa chaise
Comme à l'église. Il faut être un richard. Ou bien
Si l'on dort allongé sur un banc, un gardien
Surgit, chasse le rêve à sa voix de rogomme,
De son poignet brutal étrangle votre somme,
Et, parmi les badauds dont une meute accourt,
Vous traîne par le col en criant comme un sourd :
« Il faut dormir chez soi quand on est soûl, crapule. »
Et ce gros propre à rien vous flanque sans scrupule
A la porte, et la foule en riant dit merci.

Toi donc qui veux dormir sans gêne et sans souci,
La face vers le ciel et le dos sur la terre,
Tu vas dans un terrain vague, bien solitaire.
Pas de cris. Pas de bruit. Pas de bonne d'enfant.
Pas de gardien. Personne ici ne te défend
De donner à ton corps, qui souffre, un peu de fête,
Et tu peux à ton gré dormir comme une bête.
Des bêtes, en effet, chats morts ou chiens galeux,
Sont tes seuls compagnons, ô coucheur scandaleux
Qui pour *buen retiro* prends cette place immonde
Où gisent les débris honteux de tout le monde.
Que t'importe? Les pieds fourbus, les membres las,
Tu ne sens nul dégoût d'avoir pour matelas
La cuvette où vomit la cité colossale.
Un lit est toujours doux, même quand il est sale.
Au beau milieu du champ, tu choisis un bon creux,
Où les tessons pointus soient un peu moins nombreux,
Où le sol n'ait pas trop de durillons, où l'herbe
Ne prenne pas un air absolument imberbe.
Tu t'estimes veinard, fadé d'un chouette écot,
Si quelque pissenlit, quelque coquelicot,
Avec son pompon jaune ou bien sa rouge crête
Fait un mouchetis d'ombre au dessus de ta tête.
Dans ce trou, lentement, comme dans un hamac,
Tu te couches, les bras croisés sur l'estomac,
Les jambes en compas, la figure couverte
De ta casquette; et là, barbe au vent, bouche ouverte,
Dans ce coin de nature où te sens chez toi,
Tu goûtes le bonheur de n'avoir point de toit.

Jean Richepin.

L'ANTHROPOMORPHISME

« Le mot « Anthropomorphisme » a reçu deux sens
» principaux; l'un, plus restreint et qui appartient à
» l'histoire des religions : croyance à des dieux doués
» de forme humaine et de passions humaines; l'autre,
» plus géneral et qui appartient à la philosophie : ten-
» dance à attribuer à la cause première les attributs
» de la nature humaine idéalisés, élevés à leur plus
» haute perfection. »

Avant l'apparition de la philosophie proprement dite et des conceptions générales de l'homme et du monde, les idées de causalité et de finalité intentionnelles avaient pris possession de l'esprit humain.

L'état primitif nous montre le culte anthropomorphique s'adressant à des dieux mal définis : soleil, astres, aurore, nuit. En sortant de cet âge d'ignorance la pensée humaine prit deux directions : l'Inde transforma ce polythéisme indécis en un panthéisme naturiste, la Perse et la Grèce tendirent à préciser de plus en plus les mythes, à personnifier les dieux, à leur donner une physionomie, une figure, un rôle original et distinct de la nature.

En Asie, le peuple judaïque fut le premier qui matérialisa l'objet de son culte. Il suffit de parcourir les livres hébraïques pour se convaincre que dieu n'y parle et n'y agit que comme un homme. Jéhovah est le prince invisible des juifs. Dans la Bible, on ne rencontre pas une seule allusion à la vie future. Il n'en pouvait être autrement : pour le matérialisme, la conscience, la mémoire, l'intelligence ne sont que le résultat de l'agencement de certains organes. Quand ces organes viennent à se dissoudre, la conscience et la mémoire doivent nécessairement s'anéantir. C'est d'ailleurs ce qu'a formellement enseigné Salomon, le seul recommandable des philosophes qu'ait produits l'antiquité juive.

En Grèce, l'anthropomorphisme consista principalement dans un culte paganiste décalqué sur les mœurs de ses habitants. Ce furent les différences de fonctions qui distinguaient les citoyens entre eux qui servirent de base à l'édifice religieux. Il y eut les dieux patrons de chaque industrie : Minerve pour les savants, Apollon pour les poètes, Mercure pour le commerce, etc. Les dieux furent réputés égaux et, malgré sa prééminence, Jupiter, soumis comme eux tous aux lois du Destin, ne joua guère que le rôle d'un président de République.

Le christianisme — qui donna la plus grande extension au spiritualisme — n'en reste pas moins entaché d'anthropomorphisme. La qualité divine accordée à Jésus peut à elle seule justifier cette affirmation. L'adoration de l'homme par l'homme entre dans une nou-

velle phase et trouve là sa plus large expression. — L'Arianisme même, qui ne niait la divinité de Christ qu'à titre égal de celle de Dieu père, touche par certains côtés aux cultes anthropomorphes.

Néanmoins, à partir de la ruine du judaïsme et du paganisme l'affirmation matérialiste n'eut plus guère d'expression religieuse jusqu'à Mahomet. Celui-ci édifia, sur les débris des superstitions arabes, les croyances d'un anthropomorphisme moins grossier. Il continua le judaïsme, mais le modifia en y introduisant la croyance à la vie future et en substituant à l'idée étroite de race et de nationalité celle de communauté de croyance. Jéhovah n'était que le dieu d'Israël, Allah devint celui de tout homme s'inclinant devant le Koran.

La religion se transforma ainsi avec les progrès de l'esprit humain. L'homme, se développant et agrandissant ses facultés, s'éleva peu à peu à la conception d'êtres supérieurs à ceux qu'il adorait précédemment.

Cette même évolution fit s'élever progressivement l'humanité du polythéisme au monothéisme. — Le polythéisme fut la religion générale de l'antiquité. Le peuple juif, considéré comme le premier peuple monothéiste, donna naissance au christianisme. L'islamisme, à son tour, devint un monothéisme plus pur, plus absolu, moins suspect que le monothéisme chrétien avec sa trinité mal définie.

En Europe, le christianisme incarna bientôt, grâce à sa prépondérance, le monothéisme général. Pour réprimer les tentatives faites par les schismes au nom de la religion et de la libre pensée, la chrétienté eut recours aux persécutions. Ses férocités et ses dépravations firent alors naître dans les esprits une réaction contre cette idée de Dieu au nom duquel les crimes étaient commis. Cette réaction aboutit à un théisme informe qui fut le sentiment religieux de la Révolution, dont les bénéficiaires sont devenus les athées modernes

L'athéisme est la religion de ceux qui n'en ont pas.

Les divinités célestes détrônées, l'idée d'adoration qui gisait encore au fond de toutes les consciences devait fatalement procréer des divinités nouvelles : la patrie fut déclarée dieu. Les oppresseurs du peuple

ayant jusqu'à ce jour trouvé dans les cultes de puissants auxiliaires, la nouvelle religion devint l'appui et la sauvegarde du gouvernement démocratique bourgeois. Drapeau, famille, rang, honneur et propriété devinrent les saints nouveaux. Aujourd'hui c'est pour eux, c'est en leur nom que se commettent les crimes, que se produisent les plus odieuses monstruosités. Les premiers socialistes qui s'élevèrent contre la nouvelle religion athéistique tombèrent eux-mêmes dans la routine ancienne : Saint-Simon rétablit, dans son rêve, l'organisation théocratique, P. Leroux proclame la religion de l'humanité et Fourier celle de la fraternité. Dans leur utopie égalitaire, les communistes actuels sont, eux aussi, plus ou moins imprégnés des sentiments religiosâtres.

L'évolution authropomorphe s'est caractérisée, de nos jours, dans la religion du grand homme.

Un être humain sort-il un peu de l'ordinaire? Vite, il est mis sur le pavois, idéalisé. L'engouement populaire ne connaît plus de bornes : c'est une adulation malsaine dont les effets toujours, et à tous les points de vue, ont eu sur la marche ascendante de l'humanité vers la liberté les plus contraires résultats. Bonaparte, Louis Blanc, Gambetta et tant d'autres, sont de frappants exemples qui viennent appuyer cette critique.

La Bourgeoisie, d'ailleurs, a su profiter de cette nouvelle phase anthropomorphique de l'humanité. La statuomanie et les emblèmes de toutes sortes ont puissamment contribué à la perpétuation de l'étape religiosâtre que nous traversons. Les athées en ont fait les sujets d'idolâtrie du culte nouveau.

Et si des critiques, parfois, s'élèvent contre ces ridicules images de la part de ceux mêmes qui se disent les pionniers de l'avenir, ce n'est jamais contre la malsanité de leur idiote implantation, mais sur la plus ou moins injuste répartition qu'on en fait. Eux-mêmes acceptent la hiérarchie, l'autorité et leur représentation anthropomorphe. La décoration n'est pas une *distinction* discutée : ils passent leur temps à batailler sur le mérite que possèdent ceux qui la portent; le drapeau n'offre pas prise à la moindre querelle : on ergote sur ses couleurs; quant aux statues : il n'en faut élever qu'aux dieux de la religion qu'on professe !

Une religion, quelle qu'elle soit, sera toujours l'expression de la superstition, de la routine et des préjugés, une source d'inégalités et d'injustices. Et tant qu'une bribe de ces égarements de l'esprit humain cherchant à s'orienter subsistera, elle fera surgir des secousses révolutionnaires que, seule, pourra annihiler l'iconoclaste An-archie.

A. Carteron.

LES QUAIS DE DEMAIN

Biographie des grands hommes de la Typographie, par A. Vannier.

Nous recevons de la « Librairie internationale socialiste » une brochure consacrée, pour nous, un peu trop exclusivement à l'*art* typographique. Nous la recommandons à nos lecteurs pour la sûreté des documents et pour les surprises qu'elle leur réserve sur quelques « grands hommes » qui, à leurs débuts, n'ont été que de simples typos. Nous signalons à notre ami Le Roy, l'éditeur de la *Biographie des grands hommes de la Typographie*, une omission bien regrettable, celle du citoyen Jean Allemane. Si ses titres dans la typographie semblent insuffisants, ceux de candidat perpétuel au conseil municipal méritent une certaine considération, pour honorer en lui le courage malheureux.

* * *

Du 14 juillet, — la prose des illettrés, par J. Delmorès, plébéien.

Cette brochure se recommande tout particulièrement par les bonnes intentions dont elle est bourrée. Nous regrettons pourtant l'abus des adjectifs et des phrases déclamatoires pour décrire les hommes et les choses de ce temps. Faire de la prose pour les illettrés nous semble un but très louable, mais insuffisant pour justifier une longue suite de grands mots qui n'apprennent rien. Les illettrés ont un besoin plus pressant de connaissance de faits économiques et scientifiques se rattachant à la question sociale que d'élucubrations révolutionnaires aux prétentions littéraires. Ces connaissances s'imposent et sont nécessaires pour l'accomplissement de la Révolution sociale.

* * *

L'impôt et la Question sociale, par « le Solitaire », vient de paraître. En vente chez Ghio, éditeur.

Colline.

LA DÉCADENCE BOURGEOISE

PREMIÈRE PARTIE

Période progressive (1792-1830)

II

(Suite)

Il en a été de même pour les conventionnels. Au début, ils suppriment la royauté, mais, malgré cela, se croient, eux, indispensables au bonheur de la France; alors chaque intelligence, secondée par des intelligences moins brillantes ou moins audacieuses, forme un parti, cherche à détruire toutes celles qui ne se rangent pas sous son sceptre et à conquérir la dictature.

De là une oligarchie créée pour le bon fonctionnement de la meilleure expression des parlements.

Puis, peu à peu, la corruption gagne les légiférants : ils sont despotes par intérêt ou ambition, — c'est l'expression ordinaire des assemblées législatives.

La Convention a passé par ces deux phases, qui, dans leurs effets, sont presque semblables. Nous en avons subi et en subissons encore les conséquences; pourquoi cela ne détourne-t-il pas la masse du gouvernementalisme dont elle est si entichée ? Pourquoi ?...

III

Le nouveau régime se composait de cinq directeurs, d'un conseil des Cinq-cents et d'un conseil des Anciens.

A cette époque, Babœuf faisait une active propagande communiste avec son journal *Le Tribun du Peuple*. C'était un autoritaire absolu rêvant une égalité uniforme, sans se douter que son communisme supprimait toute individualité et initiative. Quoique son erreur soit partagée encore aujourd'hui — sous une autre forme — par les socialistes autoritaires, nous le saluons ici comme l'un des précurseurs du socialisme scientifique et libertaire.

Le 7 ventôse, plusieurs clubs furent fermés, entr'autres le club du Panthéon, rendez-vous des babouvistes.

En réponse aux persécutions, le manifeste des Egaux est lancé; ils di ent : « La Révolution française est l'avant-courrière d'une autre révolution qui sera la dernière. — Périssent, s'il le faut, tous les arts, pourvu qu'il nous reste l'égalité réelle. — Point de partage : c'est une calomnie! Calomnie! — La terre n'est à personne; les fruits sont à tout le monde. — Tous les hommes ont les mêmes besoins et les mêmes facultés » (1).

Le 6 prairial an IV, Babœuf, Darthé et sept autres furent condamnés à mort. C'était logique, le privilège se cimentant dans le sang.

Avant la chute des derniers socialistes la France se trouve la proie de Barras, La Réveillère, Sieyès et Bonaparte. Les conjurations d'antichambres et d'alcoves ne rentrant pas dans le cadre de notre travail qui est moins une œuvre historique qu'une œuvre philosophique et sociale, nous passons.

Les Cinq-cents votent, le 6 thermidor, l'interdiction provisoire (?) de toute société particulière s'occupant de questions politiques. Les Anciens sanctionnent ce vote. La France était encore dépossédée d'une de ces libertés que le peuple avait conquises les armes à la main et que ses députés lui retiraient au nom de son bonheur et de la liberté.

Puis, après cette réaction, la course à la dictature est reprise de plus belle.

Dans la nuit du 17 fructidor, les Tuileries sont envahies par 12,000 soldats et 40 canons commandés par Augereau. Barthélemi, le plus libéral des directeurs, est arrêté; Carnot « l'organisateur de la victoire » s'enfuit en Suisse.

Les Cinq-cents veulent se réunir : ils sont dispersés et plusieurs sont arrêtés. C'est le règne du sabre qui commence. C'en est fait de la liberté!

Le 20 fructidor, les Cinq-cents votent un décret de déportation contre les directeurs et rédacteurs de quarante-deux journaux.

(1) Certes, ce manifeste renferme d'excellentes choses : il restera dans l'histoire comme la protestation des honnêtes gens contre les empiètements d'une bourgeoisie rapace; seulement, la loyauté, la juste indignation n'empêchent pas d'apercevoir le doctrinarisme autoritaire. En effet, la destruction des œuvres d'art retarderait le Progrès, et la solution du problème social n'est pas derrière mais devant nous : ce serait donc la reculer d'autant; d'un autre côté, il n'est pas vrai que les hommes aient les mêmes besoins et les mêmes facultés : voilà pourquoi le communisme est impossible. Nous le répétons, sauf ces deux erreurs, le manifeste des Egaux était juste.

Les élections eurent lieu en l'an VII et les abstentions furent très nombreuses. L'indifférence est l'avant-courrière du despotisme.

(à suivre) **G. D.**

CHRONIQUE DU MOIS

Sénateurs et députés, stérilement accouplés depuis longtemps dans le lit national, ont enfin donné preuve de leur virilité reproductrice. L'Assemblée nationale a accouché, en fin d'année, du rejeton Sadi Carnot, *fils de son père et petit-fils de son grand père*, s'il faut en croire la légende. Avec de semblables titres, on passe tout droit à la postérité, et le prédestiné Sadi, *le sage*, n'y faillira pas, soyez-en sûrs.

A cette occasion, le Paris des bons vieux jours s'est réveillé enfin. Ferry élu et l'on ne sait trop ce qu'il serait résulté du mouvement inévitable produit par l'effervescence populaire. Les haridelles poussives qui remorquent le char de l'Etat ont pris peur et se sont dérobées. Tant pis ou tant mieux. En tout cas, il est toujours bon à la foule d'user de sa force et de s'essayer à la vraie souveraineté. Si elle comprenait ou voulait, quelle bonne et prompte besogne elle pourrait faire!

Malheureusement cette foule est aussi bêtement idiote qu'elle est inconsciemment intelligente. Le testament Boucicaut a mis la larme à l'œil de chacun, on a chanté les louanges de la « pauv' défunte » sur tous les tons, et personne n'a donné ni compris la véritable signification de ce testament : Restitution. Exploiter et voler pour jouir tout le long de son vivant et distribuer sa fortune à sa mort dans l'espoir d'obtenir une bonne loge au Paradis, ne me paraît pas si méritant que cela. Que vouliez-vous qu'elle fît de son argent ? Elle a montré un peu d'intelligence distributive, voilà tout!

Il n'en a pas été de même d'Aubertin qui, ayant à sa disposition six balles dans un revolver et Ferry à sa portée, n'a su que se faire coffrer inutilement en distribuant ses projectiles à tort et à travers, en véritable aliéné qu'il est. Son émule Mimault, lui, n'a perdu ni

son temps ni sa poudre. Il a envoyé Raynaud *ad patres* sans coup férir. Sans doute ces deux exécuteurs sont peu intéressants, l'un atteint de la folie politique, l'autre de la soif de l'or et des honneurs. Mais pour eux la justice présidait à leurs vengeances et la morale que nous pouvons tirer en toute assurance de ces faits, c'est que Thémis et sa balance faussée depuis beaux jours commence à terriblement passer de mode, chacun la jaugeant à son aune.

Ceux des compagnons qui ont la malechance de tomber entre ses mains sont à même de juger la partialité manifeste et constante de cette vieille déesse éhontée. Notre collaborateur Deherme, poursuivi pour placardage d'écrit séditieux et condamné par défaut, en juillet dernier, à un an de prison, a comparu à nouveau devant la bande d'idiots communément appelée jury et trois ou quatre guignols représentant la société vengeresse. Ayant basé sa défense sur la négation du droit de punir en arguant de la philosophie déterministe, il était amusant de voir l air ahuri de tous ces crétins ne comprenant goutte aux arguments développés par notre ami. L'avocat général lui-même, dans sa plaidoierie, a osé avouer ne pas pouvoir suivre ce terrain de la défense auquel il n'entendait rien. Il a préféré rééditer tous les lieux communs et les grands mots d'honneur, de patrie et de famille qui grouillent au fond du ventre de tous ces imposteurs, et auxquels ils croient bien moins que nous encore. Tennevin ayant déposé des conclusions tendant à annuler la condamnation à prononcer par suite de prescription dans le signifié du jugement, malgré les textes de *leur* loi qui sont formels, ces fantoches, avec la désinvolture qui leur est coutumière, ont passé outre et — pour se montrer bons enfants sans doute — ont réduit la peine de un an à un mois. Encore un exemple qui n'amènera pas le coupable à résipiscence. — Quelques jours plus tard c'était le tour de Méreaux. Quoique les débats aient montré, clair comme le jour, qu'en tirant sur les sergots Méreaux était en état de légitime défense, que les agents, en vraies brutes, l'avaient lardé de coups de sabre, dame Justice a prononcé contre l'anarchiste Méreaux deux ans d'emprisonnement. S'il ne sort pas de là bourgeois à tous crins, ce sera, certes, un gredin bien endurci.

De quelque côté on la retourne, cette question de la répression ne soulève qu'étonnements et dégoûts. Kropotkine, dans une conference donnée sur ce sujet salle Rivoli a tenu en haleine pendant plusieurs heures un auditoire de mille personnes. Le compte rendu *in extenso* ayant paru dans les journaux, tous nos amis en connaissent la teneur. Nous n'y revenons que pour constater le bon résultat qu'en a tiré la propagande.

Je ne sais si c'est pour rendre le même service à son parti que M. de Larochefoucauld-Doudeauville a si généreusement adopté les enfants de Lescure, mais qu'il me permette de lui dire qu'il n'est qu'un sinistre farceur. Voilà, par exemple, de la belle et véritable charité bourgeoise : Un homme s'est révolté contre l'iniquité sociale, il a contribué à faire justice d'un être dépravé et honni de tous; la force s'en empare, le sépare violemment du reste des vivants et le fait mourir à petit feu. Et pour que les enfants de ce malheureux ne puissent un jour exhaler la haine dont leurs cœurs se pétriront contre les bourreaux de leur père et les leurs, un d'eux s'en empare, les confisque, se donnant sans nul doute pour mission de confiner leurs jeunes cerveaux dans une fausse éducation, les élevant dans le mépris de leur père et des travailleurs dont ils sont issus. Je souhaite ardemment que la « charité » de M. Doudeauville, coûte cher, un jour, aux siens Qu'il se rappelle la fable du serpent et la médite.

Quant à l'irresponsable halluciné qui a tenté de tuer, au Havre, la « reine des anarchistes », nous ne pouvons guère que joindre notre voix à celles nombreuses qui se sont déjà élevées pour qu'on le laisse en paix. De tout cela, si notre amie en réchappe, comme tout le fait espérer, il ne nous restera que la douce satisfaction d'avoir vu la presse bourgeoise obligée de reconnaître le sang-froid et la digne tenue dont a fait preuve Louise Michel en cette circonstance. Notons aussi l'agitation forcée que cet évènement a produite dans les masses qui commencent à savoir qu'il y a des anarchistes, dont les théories qu'ils voudront connaître deviendront si tôt leurs.

Nemo.



N° 9 Mars 1888

L'AUTONOMIE INDIVIDUELLE

REVUE AN-ARCHIQUE

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENTS

FRANCE : 6 mois, 1 25 — 1 an, 2 50
EXTÉRIEUR : Le port en sus

Le Numéro (24 pages) :
15 centimes

1re ANNÉE

Pour ce qui concerne la REVUE
Ecrire à :
A. CARTERON
47, rue Bonaparte
PARIS

DEPOTS PRINCIPAUX :

Le Cri du Peuple.
Fayet, rue du Temple, 113.
Bussy, rue de Sévigné.
Brasseur, galeries de l'Odéon.
A. Le Roy, r. St-Jacques, 145 *bis*.

DEPOT GÉNÉRAL
Chez M. LEDRU, Libraire,
27, *rue des Gravilliers*, 27. — *PARIS*.

SOMMAIRE

SOMMAIRE du numéro 8.

—o—

A nos lecteurs, ...; —Le droit de punir et la philosophie, *G. Deherme;* — Le Communisme, *Julendré;* — Les Terrains vagues, *Jean Richepin;* — L'Anthropomorphi-me, *A. Carteron;* — Les Quais de demain, *Colline;* — La Décadence bourgeoise (suite), *G. D;* — Chronique du Mois, *Nemo.*

SOMMAIRE du numéro 7.

—o—

Pourriture sociale, *A. Carteron;* — L'Economie politique, *Julendré;* — L'Emblème, *J.-K. Hüysmans;* — Protection et libre échange, *G. Deherme;* — Les quais de demain, *Colline;* — La Décadence bourgeoise (Suite), *G. D;* — Chronique du Mois, *Nemo.*

Nous ferons le service à toute publication qui nous fera l'échange.

—o—

Il sera rendu compte de tout ouvrage qui nous sera adressé en double exemplaire.

1re ANNEE. N° 9 MARS 1888

L'AUTONOMIE INDIVIDUELLE

REVUE MENSUELLE AN-ARCHIQUE

LE COMMUNISME
ET
L'INTERNATIONALE

Dans notre précédent article, nous avons décrit les divers développements de l'idée communiste et, dans ses antécédents, indiqué la source des théories et des systèmes. Nous continuerons par un rapide examen des hommes et des choses ainsi que des milieux d'où sont sorties les nouvelles théories que nous nous proposons d'analyser. De cet exposé ressortiront les causes d'indifférence ou d'engouement obtenu par certaines théories et, en même temps, se trouveront établies les phases successives du communisme se transformant en collectivisme, dernière forme du socialisme utopique.

Avant 1848, le communisme n'était pas encore entré dans les faits, il occupait les esprits, exerçait une certaine influence, sans cependant sortir des idées ou utopies sociales. Les théories sociales de St-Simon et de Fourier, sinon communistes, mais aussi utopiques, avaient brillé d'un vif éclat; elles avaient rencontré, parmi la bourgeoisie éclairée, un grand nombre d'adhérents, sans pénétrer jusqu'au peuple. Les théories humanitaires ou icariennes, dans leur formule simpliste, séduisaient plus le peuple et convenaient mieux à ses besoins faits de sentiments. L'égalité allait devenir le grand principe au nom duquel devaient se soulever les opprimés, entraînés par des rêveurs au tempérament mystique, poussés par des sophistes politiques.

La bourgeoisie dont le *doctrinarisme* perdait toute influence, allait retrouver dans l'industrialisme une nouvelle puissance — ses effets s'étaient fait sentir.

La Révolution de 1848 vint remplir tous les cœurs d'espérance, prenant un caractère social et presque européen par son influence ; le communisme y trouva un grand appui. L. Blanc et F. Vidal, appuyés par le peuple, faisaient admettre par le gouvernement provisoire des systèmes sociaux qui étaient discutés au Luxembourg et expérimentés par les *Ateliers nationaux*. Le mauvais vouloir et l'impéritie des gouvernants firent échouer une tentative d'organisation du travail dont les résultats montrèrent l'inanité. Du reste, ces ateliers n'avaient été acceptés que comme un palliatif à la misère grandissante à laquelle l'incurie dirigeante réservait, comme solution, les massacres de Juin.

Après cette infâme boucherie, les revendications prolétariennes furent complètement étouffées par la réaction plus que jamais triomphante avec le coup d'Etat de 1851, ainsi que par les répressions des Etats européens. Le communisme était presque anéanti, se confondant dans une opposition républicaine aux idées politiques et libérâtres, jusqu'en 1864 où il réapparaît avec l'*Association internationale des Travailleurs*.

Si l'*Internationale* a été créée sous l'influence de Karl Marx, elle est due surtout aux nécessités d'une époque où tout était en voie de transformation.

Le prolétariat, après 48 et les journées de Juin, finissait par perdre une grande partie de ses illusions sur « la conquête des libertés politiques » que lui seul payait si chèrement. Il commençait par comprendre que ne profitant de ces libertés que dans une très faible part, il servait d'instrument, parfois de sanction, dans des révolutions faites au profit d'une opposition bourgeoise. Après chaque gouvernement, les choses restaient en l'état, il ne faisait que changer de maîtres qui, selon les circonstances, le traitaient avec la rigueur extrême des précédents. Et s'il manifestait pour ses rêves de bonheur de l'humanité qui lui étaient si chers, aussitôt les gouvernants y répondaient à coups de fusil.

Si cette évidence ne lui apparaissait que vaguement sans s'en rendre un compte exact, pourtant, sur une chose, il était absolument fixé : c'est qu il continuait à crever de faim.

Jusque-là, les libertés conquises par le prolétariat

n'avaient servi qu'aux trafics du capitalisme qui était devenu prépondérant dans la société. L'industrialisme, devant le perfectionnement continu des machines, prenait des proportions considérables et semblait vouloir tout envahir. La production augmentant sans cesse appelait de nombreux débouchés qui, par les nouveaux moyens et le bon marché des transports, multipliaient les échanges. Les échanges n'avaient pour limites que la concurrence de jour en jour plus grande. La surproduction et la concurrence toujours croissante avaient amené la baisse du prix des produits, et chaque baisse était supportée, en grande partie, par le prix de la main-d'œuvre ou salaire. L'exploitation dominait, réduisant le salaire à sa plus simple expression, le strict nécessaire.

Cette situation ne pouvait qu'empirer. Les travailleurs protestèrent en organisant la résistance par le seul moyen à leur disposition, la grève. Pour soutenir leurs prétentions et leurs exigences, les capitalistes firent venir des ouvriers de l'étranger travaillant à meilleur marché. La lutte devenait plus intense et les grèves plus générales, ayant pour résultat une misère plus noire. C'est alors que s'est imposé, pour les travailleurs, la nécessité d'une solidarité universelle, en créant l'*Association internationale des Travailleurs*.

Le 28 septembre 1864 avait lieu, dans St-Martin's Hall, un grand meeting public où s'étaient réunis officiellement des délégués ouvriers de plusieurs nations européennes. Ce meeting fut le début de l'*Internationale* qui avait eu pour préliminaires une réunion ouvrière à l'occasion de l'Exposition universelle de Londres de 1862. Il fut procédé à la nomination d'un comité chargé de la rédaction des statuts de l'Association qui seraient soumis au premier congrès fixé pour l'année suivante. Un conseil général fut également nommé, devant siéger à Londres.

Sa création n'eut pas à subir une grande opposition de la part des gouvernements. En France, tout d'abord, on avait été assez enthousiasmé par l'idée d'une réunion d'ouvriers fondant « les assises du travail ». Le discours d'un ministre anglais avait servi de base aux discours des délégués. Nul ne prévoyait les conséquences

d'une pareille association, ni ce qu'elle contenait ni ce qu'elle était appelée à faire.

Ses débuts rencontrèrent pourtant un obstacle dans la pusillanimité du gouvernement belge ; il ne permit pas la réunion du premier congrès, en septembre 1865, comme il avait été fixé à St-Martin's Hall.

Le premier congrès n'eut lieu que le 3 septembre 1866 à Genève. Les statuts élaborés à Londres sous l'inspiration de K. Marx, furent adoptés presque sans changement ; ils étaient précédés d'un énoncé qui a été résumé ainsi :

« L'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre » des travailleurs eux-mêmes.

» Les efforts des travailleurs pour conquérir leur » émancipation ne doivent pas tendre à constituer de » nouveaux privilèges, mais à établir pour tous les » mêmes droits et les mêmes devoirs.

» L'assujettissement des travailleurs au capital est la » source de toute servitude politique, morale et ma- » térielle.

» Pour cette raison, l'émancipation économique des » travailleurs est le grand but auquel doit être sub- » ordonné tout mouvement politique. »

Après quelques résolutions prises pour l'organisation et le fonctionnement de l'association, on prit en considération : la réduction de la journée de travail à 8 heures, l'abolition des armées permanentes. Les discussions continuèrent incertaines, vagues, presque apeurées : on refusa d'examiner les grands problèmes touchant à l'ordre et à la société.

Au deuxième congrès, en 1867, à Lausanne, les résolutions se montrèrent encore timides, se bornant toujours aux faits sociaux. On critiqua les sociétés coopératives, le but étant non la hausse des salaires, comme le voulaient les *Trade's Unions*, mais l'abolition du salariat ; — et la propriété collective, la suppression de l'hérédité ne furent pas prises en considération. Après discussion, il fut décidé que l'émancipation économique était inséparable de l'émancipation politique. A cette époque, l'Internationale avait fait de rapides progrès ; l'ineptie gouvernementale produisait son effet : elle fit s'élever à 300,000 le nombre de ses adhérents.

Le troisième congrès se réunit en septembre 1868 à

Bruxelles. Le communisme autoritaire s'y affirma sous la théorie du collectivisme, consistant à attribuer à la collectivité tous les instruments de travail. Il fut résolu que l'*Internationale* soutiendrait les grèves, non comme moyen d'affranchissement, mais comme une nécessité de la lutte entre le travail et le capital. A ce moment, les grèves s'étendaient partout et, en France, elles étaient traitées par les balles de la troupe et les condamnations des tribunaux. Le résultat de ces iniquités fut de donner à l'Internationale un accroissement considérable d'adhérents consacrant sa puissance.

En septembre 1869, le quatrième congrès se tint à Bâle. Après un remarquable rapport de C. De Paepe, la résolution suivante fut adoptée : « Le congrès dé- » clare que la Société a le droit d'abolir la propriété » individuelle du sol et de faire rentrer le sol à la » communauté ». Bakounine y développa ses idées de réforme par la liquidation sociale universelle, par l'abolition de l'état politique et juridique.

Pendant la guerre de 1870, l'Internationale continua de s'étendre; elle protestait contre la guerre, approuvait la Commune de Paris sans la soutenir. Ses idées politiques s'affirmèrent davantage, elle engageait les ouvriers à entrer dans le mouvement politique, même en s'alliant au radicalisme bourgeois.

On avait remarqué et constaté que K. Marx, l'inspirateur du conseil général, tendait, par ses manœuvres, à devenir le dictateur du parti ouvrier international. Il avait caressé cette chimère, se confiant à ses mérites. Des protestations s'élevèrent, elles ne produisirent que des exclusions, et tout un groupe, Bakounine en tête, se retirait pour fonder l'*Alliance de la Démocratie socialiste*.

Le congrès de La Haye, en septembre 1872, fut consacré aux rivalités de personnes qui devaient amener la désorganisation et la mort de l'Internationale; il fut voté plusieurs exclusions par une majorité toute dévouée à K. Marx qui, pour soustraire le conseil général aux divisions, le faisait transporter à New-York. Après quelques congrès tenus par chaque parti, le dernier qui eut lieu fut celui de Gand, en 1879, où les principes opposés se prononcèrent davantage, où la perte de l'Internationale fut consommée.

La cause de son effondrement pourrait se résumer

ainsi : Division et rivalités de personnes, puis dissentiment, soupçons suivis d'injures et souvent de calomnie. Ce serait également indiquer la plaie profonde du prolétariat tout entier.

Mais encore, il faut ajouter les fautes commises, dès le début, en n'ayant pas su concilier les diverses aspirations des membres internationaux — soit comme en Angleterre où l'on tendait à l'accroissement des salaires par les coalitions et les grèves, soit comme en France, en Allemagne, où l'on tendait bien plus à la suppression des iniquités sociales par un changement radical de la Société. En se montrant irrésolue, timide dans le domaine pratique, et impuissante à l'égard des grèves, elle a provoqué l'abandon d'un grand nombre de corps de métiers.

Elle n'a pas accordé toute la liberté nécessaire aux groupes constitués. Les travailleurs qui les composaient avaient besoin de se former eux-mêmes, pour se dégager des idées reçues et des préjugés de milieu, pour acquérir les connaissances économiques dont l'étude devait porter sur l'idée socialiste même et non être limitée aux faits sociaux.

Karl Marx a voulu substituer à toute initiative ses idées et sa formule économique; elles ne pouvaient être comprises de tous ni satisfaire les travailleurs. Après avoir affirmé que leur émancipation devait être leur œuvre, il continuait, lui bourgeois, à les inspirer, à les diriger selon ses préjugés d'organisation, de centralisation et de direction presque absolue. Tout cela est le découlé de ses principes communistes. Sous prétexte d'une plus grande somme de bonheur, de nécessités économiques, il rapporte tout à l'idée étatiste, centralisatrice. Devant considérer les individus comme des êtres-machines composant la société, il applique ces principes à l'époque de transformation et il exige la même discipline qu'il exigera dans la société constituée. Aussi plus de liberté, d'aspiration individuelle qui ne sauraient être que des hérésies. On a pu faire prévaloir que les communistes répudiaient les systèmes sortis du cerveau d'un individu, même génial, qu'ils n'admettaient que les faits scientifiques ou expérimentaux; ils n'en conservent pas moins leur rigorisme étroit pour tout ce qui a été reconnu, par eux, vrai ou dé-

claré tel. De l'ensemble de ces vérités découvertes, ils font un système orthodoxe duquel il est défendu de s'écarter sous peine d'excommunication et d'injures.

L'Association internationale des Travailleurs devait être une œuvre d'émancipation, la réalisation de l'idée socialiste par la transformation de la Société, par l'avènement de la Révolution ; mais elle ne pouvait avoir qu'une existence limitée, elle portait en elle son élément de dissolution : un homme l'inspirant, la dirigeant, Karl Marx ; personnifiant un système, le Communisme.

Julendré.

LA RICHESSE

L'homme ressent des besoins.

De par sa constitution physiologique même, les premiers qui l'ont sollicité le plus impérieusement furent d'abord la nourriture, le vêtement, l'habitation.

Mais à mesure que la civilisation se développe, les besoins se multiplient, augmentent d'intensité. Aux besoins primitifs s'ajoutent bientôt ceux de sécurité, d'hygiène, de locomotion, d'instruction, de moralité, de distraction, de vanité, de sensation du beau, etc.

Tout ce qui sert à la satisfaction de ces divers besoins est de la richesse.

« Un clou est de la richesse ; un hectolitre de blé est de la richesse ; la faculté qu'a le professeur de savoir donner une leçon est de la richesse comme le résultat de cette leçon ; l'air est aussi de la richesse, etc. En économie politique, le sens du mot richesse est donc plus étendu que dans le langage ordinaire, où richesse est pris dans le sens d'opulence et d'abondance de biens. » (J. Garnier. — *Eléments de l'Economie politique.*)

Avec Ad. Smith, J.-B. Say, Rossi, Dunoyer, Bastiat, J.-S. Mill, J. Garnier et H. Passy, nous disons donc, pour nous résumer, que la Richesse c'est : l'utilité et la valeur, les produits et les services. Tandis que, pour les physiocrates Malthus, Sismondi, Droz, Dutens, E. Daire, etc., les produits matériels seulement sont de la richesse. En éliminant ainsi « les résultats du tra-

vail s'appliquant aux hommes, ils méconnaissent l'analogie de ces résultats avec ceux du travail s'appliquant aux choses ». Pour être complet, mentionnons aussi l'opinion de Mac Culloch, Ricardo, A. Clément et Walras qui n'accordent la qualité de richesse qu'aux choses ayant de la valeur ou échangeables. Ceux là, ainsi que les physiocrates « mutilent la science en omettant une partie des choses qui satisfont les besoins des hommes, la richesse naturelle. Ils sont conduits à dire qu'un pays où la nature a répandu ses dons n'est pas un pays riche, ce qui est diamétralement opposé au sens usuel du mot richesse ».

En repoussant ces deux théories et en admettant, avec nous, que la Richesse, c'est l'universalité des choses qui satisfont les besoins des hommes, on est amené, si l'on veut être précis, à la diviser en matérielles et en immatérielles. Les premières sont celles qui résident dans les *choses*, ainsi que l'air, les subsistances, les minéraux, etc.; les secondes comprennent celles qui résident dans les *hommes*, comme les talents, le savoir, les services, etc.

Puis, dans un autre ordre d'idées, on subdivise encore la Richesse comme suit :

1° Les richesses naturelles, ainsi qualifiées parce qu'elles sont octroyées toutes faites par la nature. Nous citerons dans cette catégorie : « l'air, la lumière, la force de la vapeur, l'électricité et toutes les forces et agents de la nature, comprenant la force végétative et la richesse métallique des terres susceptibles de production (sols cultivables, potagers, mines, étangs, cours d'eau); telles sont encore les facultés intellectuelles et physiques des hommes. »

Parmi ces richesses — qui devraient toutes être, logiquement, collectives et gratuites — il en est qui ont été accaparées, et leurs propriétaires n'en cèdent la possession ou l'usage qu'à titre onéreux. De là, cette arbitraire sous-classification des richesses naturelles en gratuites et en onéreuses. Il va sans dire que nous nous refusons énergiquement à admettre comme scientifique cette sous-classification qui tend de plus en plus à disparaître sous la poussée formidable des idées socialistes. C'était l'opinion de Proudhon que Bastiat, dans ses *Harmonies économiques*, et Carey dans son livre

Past, present and future, admettaient aussi ; avec cette différence toutefois, c'est que Carey et Bastiat considéraient la gratuité des agents naturels comme un fait accompli.

2° Les richesses appelées produites, artificielles ou sociales, lesquelles ne se peuvent obtenir que par des moyens qui ne sont pas gratuits, qui nécessitent une dépense de force, des sacrifices, etc., comme les subsistances, les habits, les maisons, les machines, les produits de toute nature, comme aussi les talents, le savoir et les services de toute sorte. Pour en jouir, il faut les avoir produites ou achetées en les échangeant contre d'autres valeurs. En effet — et la conclusion des économistes est ici inattaquable — les richesses sociales pourront devenir de moins en moins onéreuses; mais, quel que soit le développement que prenne le machinisme, la science, le progrès en un mot, elles ne sauraient devenir absolument gratuites.

3° Quelques économistes ajoutent encore aux précédentes les richesses qu'ils croient à la fois « naturelles et sociales ». Ils citent comme exemple les « diverses parties du sol dans les pays occupés où règne un commencement de civilisation ; telles encore les facultés de l'esprit et du corps ». Cette troisième catégorie de richesses a été ajoutée aux deux ci-dessus, comme la sous classification des richesses naturelles en gratuites et onéreuses, dans le but de légitimer la rente, le fermage et le monopole. L'une et l'autre sont toutes de convention, puisqu'elles tendent à disparaître et qu'une classification doit être immuable pour être rigoureusement scientifique.

A. Rougé.

SON EXCELLENCE
GUSTAVE COLLINE

On me permettra de faire de larges emprunts à la première éd tion des *Scènes de la vie de Bohème*. Ceci est presque de l'inédit.

Je donnerai d'abord le début du chapitre.

« En ce temps-là, qui n'est pas très loin, le philosophe » Gustave Colline était ambassadeur.

» Sous le masque d'une aimable indolence et d'un pro-
» fond mépris pour les grandeurs humaines, Colline ca-
» chait une ambition géante, et quoi qu'il fit pour dissi-
» muler, il arrivait souvent qu'au milieu des charmants
» propos dont il émaillait sa conversation, on voyait per-
» cer le bout de l'oreille de l'homme politique. »

De nos jours, Colline ne dissimule même plus, et son ambition géante s'étale très carrément. Je continue. La République vient d'être proclamée. Le clan des bohêmes, hommes de tous les scepticismes, n'y voit qu'une occasion heureuse de ne pas payer ses dettes. Ils demandent à leurs créanciers de « jeter un voile sur le passé ». D'autre part, voici leur opinion sur le nouvel ordre de choses :

« Nous avons remarqué que les pavés, bien qu'ils aient
» été beaucoup retournés à propos de la République,
» usaient encore davantage les bottes que du temps de la
» Monarchie. Mais, comme sous le régime actuel nous
» sommes tous exposés à devenir ministres, cela fait un
» peu compensation.
» Et ils se remettaient à leur fenêtre, pour voir passer
» leur portier qui venait d'être nommé proconsul dans un
» département. »

N'est-ce pas un journaliste réactionnaire qui a écrit cela hier ? Avec ces bohêmes menacés de recevoir un portefeuille sur la tête, avec ce portier nommé proconsul, nous voilà en plein dans notre histoire quotidienne. Mais attendez, il y a mieux.

« Gustave Colline, seul, s'était jeté dans le mouvement
» révolutionnaire. Il hantait les clubs, faisait de la poli-
» tique hyperphysique, et fut du nombre des vingt-cinq
» mille candidats qui se présentèrent à la députation pa-
» risienne.
» Colline fréquentait surtout assidûment un café situé
» aux alentours de l'Opéra. Cet etablissement, connu d'a-
» bord comme une espèce de centre littéraire qui rappelait
» l'ancien café Procope, était devenu, après la Révolution,
» le vestibule des faveurs ministérielles, sans doute à
» cause de ses adhérences avec un journal qui, dans ce
» temps-là, était moralement le siège du gouvernement. »

Encore un coup nous sommes dans l'Histoire. M'est avis que ce café-là a été le berceau de notre gouvernement actuel. C'est autour de ses tables de marbre que nos grands hommes du jour ont poussé en génie et en amour de la liberté. Certes, je ne trouve pas mauvais que d'honnêtes garçons, sans femme ni enfant, se réunissent où il leur plaît pour causer, fumer et boire ; et cela ne saurait les empêcher d'être des hommes de mérite, si le mérite y est réellement. Mais je constate des faits, et je dis que Gus-

tave Colline avait le nez fin, car le voilà de la bande, il est sûrement à cette heure dans une très haute position.

***

C'était un bien étrange café. Il y avait toujours à la porte une queue de gens qui venaient demander des places. Dans l'intérieur, le spectacle était plus intéressant encore. Tous les habitués, hommes politiques, hommes officiels, au lieu de jouer des consommations, jouaient des places du gouvernement.

« A une table, Colline vit avec surprise un monsieur » chauve qui venait de gagner en cinq points d'écarté à » un homme maigre, une sous-préfecture. C'était la sep- » tième que ce monsieur gagnait dans la journée, et il pa- » raissait si satisfait de son gain qu'en se retirant, il » donna au garçon un bureau de tabac pour boire.

» A une autre table, un autre joueur venait de perdre » en cent points de dominos une recette particulière » contre deux fauteuils de substituts et une direction des » postes en province. Le joueur décavé alla trouver un » gros monsieur très entouré, et le tirant à part, lui de- » manda s'il ne pourrait pas lui prêter de quoi se rat- » traper.

» Le gros monsieur tira un portefeuille de sa poche, l'ou- » vrit et dit au joueur :

» — Voici une demi-douzaine de nominations de com- » missaires dans les départements, c'est tout ce que j'ai » sur moi. »

Quelle bonne plaisanterie ! Et quelle satire aigue dans ce jeu fantaisiste ! On mettrait un nom sous l'amusant profil du gros monsieur. On sent là toute une débâcle, les places roulant dans les poches des premiers venus, le gouvernement tombé aux mains d'une bande de farceurs que leurs anciennes habitudes de café emportent. C'est une charge un peu grosse sans doute, mais elle égaye la vérité d'une façon bien drôle.

Maintenant, voulez-vous le comble de la divination? Colline s'approche d'un billard où l'on joue une poule d'honneur. Le vainqueur devait gagner une ambassade et une pipe d'écume. Et Murger ajoute :

« Deux conditions étaient exigées pour concourir à cette » belle partie, à laquelle on assurait qu'un membre du » gouvernement assistait sous le déguisement d'un gar- » çon de café. »

M. Jules Ferry, prévu dès 1850 ! Niez donc à présent le don prophétique de Murger ; car il est évident que ce membre du gouvernement déguisé en garçon de café ne saurait être que M. Jules Ferry. Je trouve, pour mon

ompte, la plaisanterie médiocre et de mauvais goût; les avoris d'un homme n'entrent pas dans la qualité ni dans a quantité de son intelligence. Seulement, il y a là un ait : M. Jules Ferry assistait à la belle partie que Murger va nous conter.

***

Partie superbe et bien émotionnante! des six joueurs, quatre étaient déjà hors de combat. Et lisez maintenant.

« Tout à coup, l'un des deux adversaires qui restaient,
» par suite d'un coup de queue donné à faux, livra à son
» rival un si beau jeu, qu'il jugea la partie perdue pour
» lui.
» — C'est toisé, — ma bille est faite, — j'y suis, s'écria-
» t-il du ton d'un homme qui prend son parti bravement.
» Cependant, après avoir fait signe à son adversaire
» d'attendre un instant pour jouer, il se retourna vers la
» galerie et dit :
» — Je vends ma bille.
» — Il est bon le numéro trois, dit quelqu'un, il est
» blousé d'avance et il veut vendre.
» — Je vends ma bille pour une place de commissaire de
» police, cria le numéro trois.
» Personne ne dit mot.
» — Pour une place dans les télégraphes.
» — C'est trop cher, dit une voix.
» — Pour un bureau de papier timbré.
» On ne répondit pas.
» — Parbleu! s'écria le joueur, je vends ma bille pour
» un petit verre. Comme ça, je ne perdrai pas tout.
» — Garçon! s'écria Colline.
» Le garçon de café qu'on supposait être un des membres
» du gouvernement, s'approcha du philosophe.
» — Un petit verre à monsieur, dit Colline en désignant
» le joueur qui venait de parler.
» — Vous achetez ma bille? dit celui-ci.
» — Oui, répondit le philosophe, qui, après s'être dé-
» barrassé de son paletot noisette, était déjà en train de
» choisir une queue. »

J'abrège. Les assistants font quelques difficultés, car il s'agit d'une ambassade et ils poussent la conscience jusqu'à vouloir connaître l'homme aux mains duquel elle peut tomber.

» — Etes-vous des nôtres? demanda-t-on au philosophe.
» — Je dois en être! répondit Colline. »

On l'interroge ensuite pour savoir s'il est rédacteur en chef, car il faut être absolument rédacteur en chef de quelque chose pour aspirer à une ambassade. Heureuse-

ment, Colline a sur lui le programme d'un journal « qui doit paraître lundi », et il est enfin admis à jouer le coup.

« Comme Colline mettait du blanc à sa queue, qu'il avait
» choisie avec un grand soin, le joueur qui était devenu
» son adversaire, lui dit en riant :

» — Ne vous donnez pas tant de mal, citoyen ; vous êtes
» maintenant à trois pouces de la blouse, et dans une se-
» conde vous serez dedans. C'est limpide, je n'ai qu'à souf-
» fler sur ma bille.

» — Bah, dit Colline, qui sait ?

» — Apres tout, dit l'autre, vous n'en serez jamais que
» pour un petit verre. En avant la belle, et gagnez-moi
» mon ambassade.

» — Citoyen, dit Colline, faites-moi le plaisir de ne pas
» parler aux billes : ça les influence.

» — Farceur ! dit le joueur qui se penchait sur le billard.

» Mais, au moment où il allait donner son coup de
» queue, une détonation, causée par une plantation
» d'arbre de la Liberté, se fit entendre au dehors, et un
» mouvement involontaire ayant fait trembler la main du
» joueur, sa bille mal dirigée, au lieu de faire celle de
» Colline, alla se blouser elle-même. »

Voilà donc Colline vainqueur, sans même avoir besoin de jouer.

» Le garçon de café, qu'on supposait être un membre du
» gouvernement, vint lui remettre sa pipe d'écume.

» — Et l'ambassade, demanda le philosophe, je voudrais
» bien toucher l'ambassade.

» — Citoyen, soyez tranquille. Veuillez seulement nous
» donner votre nom. Votre nomination sera signée ce soir
» et paraîtra demain au *Moniteur*. »

***

Et voilà comment on devient l'ambassadeur, en nos libres temps de fortune rapide. Sans doute, l'ambassade de Colline fut modeste. On ne le chargea que d'une mission en Hongrie où il devait acheter un million de sangsues pour les hôpitaux militaires. Mais, évidemment, il n'en est pas resté là. A cette heure, comme je le disais, un homme parti du café que l'on connaît, a dû atteindre les situations les plus hautes.

Je me l'imagine préfet au 4 septembre, député en 71, ministre après la chute du maréchal de Mac Mahon. Aujourd'hui, il doit aspirer à la magistrature suprême.

Pourquoi non ? Est-ce qu'il n'a pas usé ses bottes sur le pavé du quartier Latin ? Est-ce qu'il n'a pas décidé cent fois du sort de la France, entre deux bocks. Est ce qu'il n'a pas fait partie, depuis le premier jour, de cette poignée de bohêmes qui a gagné des places à l'écarté et au billard ? Et

encore ne faut-il pas mépriser Colline, le jour où Colline nous gouvernera ; car il est lettré, il est intelligent, tandis qu'il y en a tant d'autres qui sont bêtes à manger du foin.

Ah ! tenez je plaisante, et je sens la colère m'étrangler. Les médecins, n'est-ce pas ? sont parfois d'honnêtes gens, qui méritent de gagner leur pain comme tout le monde ; pourtant qui ne souhaite de les voir crever de faim ? J'ai habité un village bien portant, où un jeune docteur eut l'imprudence de venir s'établir. Personne ne s'y décidait à être malade, et le docteur fit de si mauvaises affaires, qu'il en creva. Ce furent des gorges-chaudes dans toute la contrée.

Eh bien ! j'avoue que je verrais crever avec plaisir les hommes politiques. Ils vivent de nos maladies sociales, ils ne font jamais plus d'argent que lorsque la patrie râle sur un lit de souffrance. Ce qu'il leur faut, c'est une folie furieuse, c'est une épidémie de haine couchant les citoyens sur les pavés sanglants. Alors, leur commerce va, leurs ambitions sont satisfaites, ils montent au pouvoir et emplissent leurs poches. Mais que le pays soit calme, que la France dorme en paix, aussitôt on les voit, inquiets et affamés, rôder dans nos rues tranquilles, comme les médecins sans malades rôdent autour des familles saines et joyeuses.

Emile Zola.

LE DROIT DE PUNIR ET LA PHILOSOPHIE

(Résumé de la défense présentée en cour d'assises le 30 déc. 1887)

(Suite et fin)

Les criminalistes ont donné plusieurs raisons pour autoriser les pénalités : 1. l'expiation ; 2. la réparation envers la victime ou la Société ; 3. la défense de la Société par la répression, l'exemple et l'amélioration du coupable.

Pour l'expiation, on en a fait justice : l'individu n'étant pas libre, on ne peut lui faire expier par un châtiment l'action qu'il a commise, par plus qu'on ne peut faire expier à une tuile l'assassinat d'un passant. La deuxième raison ne vaut pas mieux que la première : le délit étant fatal, l'auteur n'en peut être responsable, et le punir pour réparer le mal qu'il a suscité serait folie. Il y aurait alors aggravation et non remède. Mais tout cela n'est guère défendu aujourd'hui que par quelques spiritualistes endurcis. Depuis un

demi-siècle, les continuateurs de Bentham Mill, MM. Maudsley, Maleschott, Fouillée, Lombroso, H. Spencer et les transformistes n'acceptent que la troisième raison, c'est-à-dire le droit qu'aurait la Société de se défendre ou l'espèce d'éliminer les individus qui entravent son développement. Mais nous nions le droit social détruisant le droit individuel, puisque la Société a été faite pour les individus et non inversement. Vous prétendez « qu'en entrant dans la Société, par une sorte de pacte tacite, je me suis engagé à obéir aux lois que moi-même, en tant que citoyen, je contribue à établir. Si je romps le pacte, on me réprime et on m'impose une compensation; en cela, rien d'injuste, parce qu'il n'y a rien là en définitive de contraire à ma volonté. J'ai voulu vivre en société, pour cela j'ai voulu des lois sociales : lorsque ces lois me contraignent, c'est moi qui me contrains par elles, c'est ma volonté antérieure qui réprime ma volonté présente, c'est moi qui, en tant que législateur, me défends contre moi-même en tant que violateur de la loi. » (A. Fouillée. — *La pénalité et les collisions de droits*). A cela, nous répondons par l'argument de Cesar Beccaria en l'étendant à toutes les peines quelles qu'elles soient : « Les droits qui constituent la souveraineté se composent nécessairement des droits abandonnés, sacrifiés primitivement par les individus dans le contrat social. Par conséquent le droit de punir de mort suppose, dans chaque membre de la Société, l'abandon, le sacrifice primitivement consenti de sa vie. Or, qui a jamais voulu donner à d'autres hommes le droit de lui ôter la vie? Si cela était, comment accorder ce principe avec la maxime qui défend le suicide? Ou l'homme a le droit de se tuer lui-même, ou il ne peut céder ce droit à un autre ni à la société entiere. Donc, la peine de mort n'est appuyée sur aucun droit. » (C. Beccaria. — *Traité des délits et des peines*.) Et nous ajoutons : Pas plus qu'il n'a dû sacrifier sa vie à la Société, pas plus l'homme n'a pu faire le sacrifice de sa liberté. Si cela était, le contrat serait nul, puisque le trafic des esclaves est aussi interdit, sinon plus, que le suicide. Seulement, avant d'employer ce sophisme, il faudrait prouver que tous les hommes ont adhéré à ce fameux contrat — prétexte de tous les despotismes; et il n'en est rien.

Dès notre naissance, nous avons été jetés dans la Société et l'on ne nous a pas demandé si nous voulions y vivre. Les lois, on nous les a imposées. Nous ne les avons pas faites et la plupart d'entre nous les repoussent comme attentatoires à la liberté politique et économique de l'individu. Nous nions donc ce contrat et nous affirmons, si l'on emprisonne qui que ce soit, sous quelque prétexte que ce soit, qu'on commet une violation arbitraire du droit individuel que nous mettrons toujours bien au dessus du droit social.

Mais si, abandonnant toute question de droit, on ne se réclame que de l'intérêt de l'espèce, avec les darwinistes, le sujet change de face. C'est ce que nous allons voir.

La défense sociale peut s'appliquer, nous l'avons déjà dit, de trois façons, savoir : 1. par l'exemple; 2. par l'amélioration du criminel; 3. par la répression.

Pour acquit de conscience, nous dirons que l'exemple ne peut suffire à détruire les effets du milieu climatérique et social, de l'hérédité, des passions et des besoins. Le nombre toujours croissant des criminels le prouve suffisamment. Qui oserait soutenir que les exécutions capitales ont empêché un seul crime ? Personne...

L'amélioration du criminel par l'emprisonnement est une véritable dérision. « On le sait, nos prisons sont des lieux de perversion plutôt que de conversion. » (Guyau. — *Critique de l'idée de sanction.*) C'est en vain que Stuart Mill a écrit : « Cet homme a commis un acte grave, il n'était pas libre en le commettant ; mais je le châtie pour son bien, afin que le souvenir de la peine s'associe dans son esprit à l'idée de l'acte et l'en détourne une autre fois. (*La philosophie de Hamilton.*) Non, cela n'est pas. Pourrait-on empêcher une tuile qui tomberait sur la tête d'un passant, de récidiver en la punissant ? Non, on ne peut également, en employant le même moyen, empêcher la criminalité ; par cela même que, vous le constatez comme nous, elle est fatale. Et, en supposant possible le redressement d'un criminel, il ne pourrait se faire dans ces circonstances puisque « pour que la peine corrige, il faut qu'elle soit acceptée comme juste. » (V. Cousin.) Ce qui ne pourrait être.

Reste la répression simple. Nos modernes philosophes se basent, pour en démontrer l'utilité, sur leur compréhension du système social. C'est quelque chose comme une machine dont chaque individu est un rouage ; et, continuant l'analogie, toujours d'après eux, cette machine a le *droit* d'extirper, « de réprimer » le rouage qui la gêne ; naturellement, c'est le plus faible. La réfutation est facile : « Dans une locomotive, par exemple, la vapeur contraint le piston, qui contraint la bielle, qui contraint les roues, et ainsi de suite. L'ordre réalisé par cette série de nécessités toutes extérieures est lui-même extérieur et superficiel : dans l'intimité des choses, la division subsiste, chaque partie lutte contre toutes les autres, et si elles aboutissent néanmoins à un concours, à une apparente harmonie, c'est par une action contre nature qui ne dure jamais éternellement. Toute machine se dérange, et tout ordre qui n'est qu'imposé, non consenti, aboutit tôt ou tard au désordre : c'est l'ordre des choses matérielles, non des êtres vivants. » (A. Fouillée. — *Les Sociétés humaines ou animales.*) Si l'on suppose logique la doctrine darwinienne, malgré ce que nous venons de dire, nous ajouterons : « Faut-il donc, si je ne suis qu'un rouage, que je me laisse écraser entre les roues de votre grande machine plutôt que de me conserver au dépens d'un autre rouage ? » (A. Fouillée. — *L'idée moderne du droit*). Plus énergiquement, avec M. Caro, nous vous dirons encore : « Vous frappez dans un homme un ensemble de hasards et de coïncidences empiriques dont il est absolument innocent. Vous l'avouez vous-mêmes, et pourtant vous frappez ! Quelle inconséquence et quelle dureté ! » Oui, quelle inconséquence !... Cela rappelle ces prêtres qui veulent accorder leur religion avec la science. Du reste, le droit de punir, comme la religion, n'accepte pas ces compromis ; ayant le cynisme de son ignorance, il ne se réclame que de la responsabilité morale basée sur le libre arbitre. Il en est si bien ainsi que les peines qu'on inflige sont infamantes ; tandis que « si les punitions n'étaient de la part de la Société que des moyens de défense, ce seraient des *coups*, ce ne seraient pas des punitions. » (P. Janet. — *Cours de philosophie.*) Et puis, en acceptant ce principe, il y aurait uniformité de peine pour mêmes délits. Un

mari qui tue sa femme devrait être aussi frappé que l'auteur d'un assassinat ayant la cupidité comme mobile, puisque l'un est aussi dangereux que l'autre pour l'ordre de la machine sociale. Au contraire, nos juges recherchent avec un grand soin les mobiles qui ont pu faire agir l'accusé comparaissant devant eux, et ils condamnent suivant les résultats de leur enquête. Ils acquittent Mme Clovis Hugues; ils frappent de la peine capitale M. Gamahut. Il appert donc que le droit de punir n'est basé que sur le libre arbitre. Démontrer, comme les transformistes l'ont fait, qu'il n'existe pas, c'est affirmer que l'institution judiciaire est contraire au progrès, contraire à la science, — comme la religion, sa sœur aînée. Mais si, contre toute raison, ils maintiennent leur prétendu droit social primant le droit individuel au nom de l'utilitairianisme, avec M. Caro (*Le droit de punir*) nous leur opposerons ceci : « A ne considérer que l'utilité, l'intérêt d'un seul est aussi sacré que celui d'un million d'hommes; il peut s'immoler au bien public, — c'est l'acte d'un héros ; mais si on le sacrifie de force et sans son consentement, ceux qui le sacrifient usurpent le nom de juges, ils sont des bourreaux. » C'est notre conclusion.

Mais qu'on ne s'y trompe. Utilitairianiste, certes nous le sommes ; seulement notre utilitairianisme est individualiste et a en profonde horreur le communisme, nécessaire à une humanité-enfant et nuisible à une collectivité d'individus se soumettant aux forces de la nature puisque, comme l'a dit le grand Bacon, c'est le seul moyen d'en triompher, mais se sentant le pouvoir de marcher sans entraves politiques et économiques vers « l'humanité définitive » de H. Spencer. Nous tenions à faire cette déclaration pour dissiper tout malentendu et bien faire sentir à nos lecteurs quelle est notre conception du *droit*.

G. Deherme.

LES QUAIS DE DEMAIN

Les cent sonnets d'un fumiste, par Georges Proteau.

Quoique ayant un goût fort peu prononcé pour la fumisterie, même en vers, nous ne saurions faire autrement que reconnaître la valeur et la saveur de ce petit volume. C'est une suite de

tableaux bien observés et écrits sans façon ; c'est la vie réelle avec son amère philosophie, dans des « rimes brutales, joviales et sociales ». Après cette lecture, très attrayante, il est facile de se convaincre que bien que fumiste, on n'en est pas moins sincère et surtout très sensible.

Le Socialisme en 1888 — Lettres d'un militant à un néophyte.

Ces lettres, publiées par Emile Darnaud, de Foix, forment une petite brochure que nous recommandons à nos lecteurs.

Dans le principe, elles n'étaient pas destinées au public, elles étaient écrites pour un ami. Ce qui les rend tout particulièrement intéressantes, c'est le haut jugement qui préside à leur conception, c'est la rare impartialité qui les caractérise.

La première partie est consacrée à l'énumération des fractions socialistes et à l'examen de leur composition. La seconde partie traite de quelques questions de principes avec beaucoup de force et une certaine hauteur de sentiment. Nous pourrions bien taquiner notre auteur sur l'importance qu'il attache aux chants révolutionnaires, mais il s'exprime dans des termes si convaincus qu'il semble désarmer les plus récalcitrants. — Et nous n'aurions garde, pour le moment, de le désabuser.

Le droit à l'Insurrection, par E. Odin.

Cette brochure contient le compte rendu du procès des citoyens Pons et E. Odin et une réponse à la magistrature. Un article de E. Odin, paru dans la *Revue Cosmopolite,* avait servi de prétexte pour condamner deux socialistes à trois mois de prison.

Quelle admirable chose que les grands principes de 89 ! Pour nos escobars politiques, ils justifient toute spoliation, ils consacrent tout despotisme, ils ont toutes les complaisances.

Quand la Bourgeoisie a voulu s'emparer du pouvoir, « l'insurrection était le plus sacré des droits, le plus indispensable des devoirs ». Après l'avoir extorqué, après ses abus, son oppression et ses iniquités, toute réclamation devient un forfait, et le droit à l'insurrection est condamné au nom des immortels principes.

C'était faire œuvre utile que publier cette brochure. Elle a rétabli les faits après les avoir caractérisés ; elle a montré un tribunal représentant une société, jugé par des accusés personnifiant la vindicte prolétarienne.

Colline.

CHRONIQUE DU MOIS

Le projet de loi contre les socialistes, présenté au Reichtag allemand, a eu — en France — un tout autre épilogue que celui qu'on en eût pu attendre : Oyez donc ! Bismark et sa « furor teutonicus » piétinant la légendaire « furia francese » ! Quelle honte ! quelle

amère lie pour nous ! ! — Et nos bons libéraux gaulois n'ont plus eu cure, après cela, du progrès et du socialisme qu'on tentait d'égorger. En somme, on n'est pas plus royaliste que le roi : le Reichtag a passé outre aux exigences du chancelier de fer.

Puisque nous en sommes au roi et en Allemagne, impossible de tenir sous silence la mort récente de son grand empéreur. Ce macchabée *patri* a fait ressusciter le moribond *filiis*, sans nul doute par la grâce *spiritu sancti*. Qu'ils aillent tous au diable où qu'on les y envoie, moyen encore plus sûr et surtout plus expéditif.

Décidément, les anarchistes doivent être brouillés avec le ciel, car aucune de ces divinités n'est venue, que je sache, intercéder en faveur de nos camarades Gallo et Cyvoct. Ces malheureuses victimes de la haine bourgeoise, probablement exécutées à l'heure qu'il est, ont au moins eu pour consolation d'emporter avec elles les sympathies de tous les hommes de cœur qui, quoi qu'on en voie, sont encore nombreux dans l'humanité. — Les meetings organisés sur leurs noms semblent l'avoir prouvé surabondamment.

Nous savons fort bien que cela n'empêche pas le petit Carnot de projeter une série de gueuletons à nos frais en antithèse aux étiolants carêmes dont se mortifiait son austère prédécesseur. Question de goût, en somme. — Pour ma part, je ne vois nulle raison pour me chatouiller la rate de ce fait. Qu'on enfouisse ou qu'on jette aux vents l'accumul de nos sueurs, peu m'en chaut.

Nos frères de misère de Terrenoire, La Voulte et Bessèges, et les maçons de Rome soulevés dernièrement, mais aussitôt *pacifiés*, — pour être doués de moins de philosophie ou de plus d'optimisme, — doivent d'ailleurs s'apercevoir du peu de fruits que porte en lui le parlottage, fût-il même accompagné du *droit*. Les résultats ont été, sont et seront toujours les mêmes avec cette façon de faire.

Crois-en ma jeune expérience, vieux populo : Te laisser tondre placidement si tu es une brute, mais mordre à pleines dents si tu as du cœur.

« Comprends si tu le peux, et choisis si tu l'oses ! »

Nemo.



PETITE CORRESPONDANCE

A. A. à Rouen. — Les ouvrages que nous possédons sur Babeuf sont la propriété de bibliothèques particulières que nous ne pouvons dégarnir. D'autre part, bien des camarades ayant cru que nous possédions une librairie des ouvrages annoncés à la dernière page de la « Revue », nous nous sommes entendus avec A. Le Roy pour répondre aux diverses demandes qui nous sont faites à ce sujet. Adressez-vous à lui, il vous satisfera dans la plus large mesure possible. — Vous avons adressé *L'Anarchie dans l'évolution socialiste.*

Ed. M. à Valence d'Agen. — Reçu votre lettre fraternelle et ai fait commission y contenue. Merci pour tous et au prochain jour. — A. C.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

EN FAVEUR DE LA REVUE

Le secrétaire du prince russe, 1 08, — L'ami Yau, 0 50, — Ed. Monteil, à Valence d'Agen, 0 45, — Charlot, 0 20, — Excédent d'écot, 0 20.

Bibiche, 0 20, — Zénobie de Montmartre, 0 20, — Ernestine G. 0 20, — Marie, 0 20, — La Boule, 0 20, — Rosalie Yau, 0 10.

ORGANES ANARCHIQUES

La Révolte, communiste-anarchiste hebdomadaire, avec supplément littéraire bi-mensuel. — Administration et Rédaction, 140, rue Mouffetard, Paris.

—o—

L'Idée Ouvrière, anarchiste hebdomadaire. — Administration et Rédaction, 25, rue des Galions, Le Havre.

OUVRAGES A CONSULTER

Bakounine.	Dieu et l'Etat
»	L'empire knouto-germanique.
»	Théologie politique de Mazzini.
Blanqui.	Histoire de l'Economie politique.
Buchner.	Force et Matière.
»	L'homme selon la science.
»	Conférence sur la théorie darwinienne.
Buckle.	Histoire de la civilisation en Angleterre.
Darwin.	L'origine des Espèces.
»	La descendance de l'homme.
Diderot.	*Œuvres.*
Engels.	Le Socialisme utopique et le soc. scientifique.
Gautier (Emile).	Le Darwinisme social.
»	Le Parlementarisme.
Herder.	Philosophie de l'histoire de l'humanité.
Herzen.	De l'autre Rive.
Kropotkine.	Paroles d'un Révolté.
»	L'anarchie dans l'évolution socialiste.
Lanessan (De).	Le Transformisme.
»	La lutte p. l'existence et l'association p. la lutte
Lange (F.-A.)	Histoire du Matérialisme.
Lassalle (Ferd.)	Capital et Travail.
Laveleye (E. de).	De la Propriété et de ses formes primitives.
»	Le Socialisme contemporain.
»	Eléments d'économie politique.
Lefèvre (André).	La Philosophie.
Letourneau.	La Sociologie.
»	La Biologie.
»	Physiologie des passions.
Malon (Benoit).	Histoire du Socialisme.
»	Manuel d'économie sociale.
Marx (Karl).	Le Capital.
Proudhon.	*Œuvres.*
Reclus (Elisée).	Evolution et Révolution.
Schæffle.	La quintessence du socialisme.
Spencer (Herbert).	Principes de Sociologie.
»	Essais sur le Progrès.
»	Introduction à la science sociale.
»	L'individu contre l'Etat.
Stepniak.	La Russie souterraine.
Stuart Mill.	La Liberté.
»	L'Utilitarisme.
»	Principes d'Economie politique.
»	Assujettissement des Femmes.
Tchernichewski	Que faire?
»	Critique de l'Economie politique de J.-S. Mill.
Vallès.	L'Insurgé.
Véron (Eug.).	Histoire naturelle des Religions.
»	La Morale.

Paris. — GRANIER, Imprimeur-Gérant, 9, rue Beauregard.

PETITE CORRESPONDANCE

J. D. à Bourges. — Reçu timbres.

L. à Beaucaire; J. B. et S. G. à Gargas-s-Apt; B. au Havre. — Reçu mandats.

E. H. à Lyon-Vaise. — Expédions 15 exemplaires suivant votre désir.

E. P. à Buenos-Ayres. — Vous expédions et vous expédierons à l'avenir, à moins d'avis contraire, 15 exemplaires de chaque numéro. Un mot du groupe en cas de besoin d'envoi plus fort. — A vous et à la cause.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

EN FAVEUR DE LA REVUE

Ernestine G. 0 20, — Rosalie Yau, 0 10.

Le secrétaire du prince russe, 1 68, — L'ami Yau, 0 35, — Un taquoir, 0 25.

ORGANES ANARCHIQUES

La Révolte, communiste-anarchiste hebdomadaire, avec supplément littéraire bi-mensuel. — Administration et Rédaction, 140, rue Mouffetard, Paris.

—o—

L'Idée Ouvrière, anarchiste hebdomadaire. — Administration et Rédaction, 25, rue des Galions, Le Havre.

La **Librairie Internationale** Achille LE ROY, 145 *bis*, rue Saint Jacques, tient à la disposition des compagnons et des groupes, *aux meilleures conditions possible*, tous les ouvrages que nous cataloguons en dernière page.

Parmi les dernières brochures sociales éditées par la Librairie, nous recommandons tout spécialement à nos lecteurs :

L'ère nouvelle, par Louise Michel;

La Revanche du Prolétariat et **La liberté de l'amour**, par Achille Le Roy.

OUVRAGES A CONSULTER

Bakounine.	Dieu et l'Etat
»	L'empire knouto-russe.
»	Théologie politique de Mazzini.
Blanqui.	Histoire de l'Economie politique.
Buchner.	Force et Matière.
»	L'homme selon la science.
»	Conférence sur la théorie darwinienne.
Buckle.	Histoire de la civilisation en Angleterre.
Darwin.	L'origine des Espèces.
»	La descendance de l'homme.
Diderot.	*Œuvres.*
Engels.	Le Socialisme utopique et le soc. scientifique.
Gautier (Emile).	Le Darwinisme social.
»	Le Parlementarisme.
Herder.	Philosophie de l'histoire de l'humanité.
Herzen.	De l'autre Rive.
Kropotkine.	Paroles d'un Révolté.
»	L'anarchie dans l'évolution socialiste.
Lanessan.	Le Transformisme.
»	La lutte p. l'existence et l'association p. la lutte
Lange (F.-A.)	Histoire du Matérialisme.
Lassalle (Ferd.)	Capital et Travail.
Laveleye (E. de).	De la Propriété et de ses formes primitives.
»	Le Socialisme contemporain.
»	Eléments d'économie politique.
Lefèvre (André).	La Philosophie.
Letourneau.	La Sociologie.
»	La Biologie.
»	Physiologie des passions.
Malon (Benoit).	Histoire du Socialisme.
»	Manuel d'économie sociale.
Marx (Karl).	Le Capital.
Proudhon.	*Œuvres.*
Reclus (Elisée).	Evolution et Révolution.
Schæffle.	La quintessence du socialisme.
Spencer (Herbert).	Principes de Sociologie.
»	Essais sur le Progrès.
»	Introduction à la science sociale.
»	L'individu contre l'Etat.
Stepniak.	La Russie souterraine.
Stuart Mill.	La Liberté.
»	L'Utilitarisme.
»	Principes d'Economie politique.
»	Assujettissement des Femmes.
Tchernichewski	Que faire
»	Critique de l'Economie politique de J.-S. Mill.
Vallès.	L'Insurgé.
Véron.	Histoire naturelle des Religions.
»	La Morale.

Paris. — GRANIER, Imprimeur-Gérant, 9, rue Beauregard.